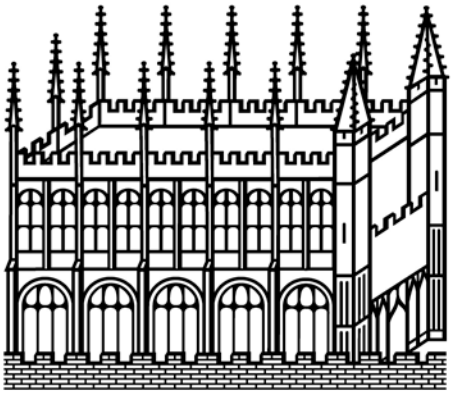


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

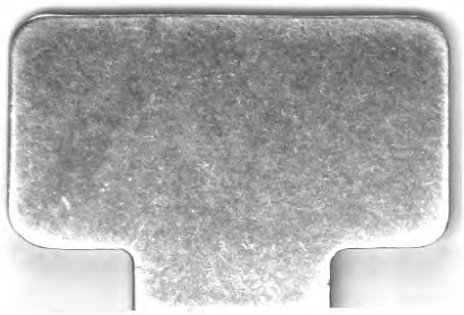
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

REP F 12423

~~I/T 6103 A. 1~~



ESSAIS

ET FANTAISIES

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

ESSAIS

ET FANTAISIES

PAR

ARVÈDE BARINE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

LA DANSE

LA DANSE

Un docte écrivain allemand, M. Böhme, a raconté l'*Histoire de la danse* [1] dans son pays. C'est un sujet pour lequel il aurait fallu les allures pimpantes de la chanson :

> Sa robe faisait frou-frou-frou ;
> Ses petits pieds faisaient toc-toc.

On devrait voir les idées voltiger, les mots sautiller, les lignes se trémousser, les pages tourbillonner avec des chatoiements de moire et de satin.

Tel n'est pas sans doute l'avis de M. Böhme. Il nous présente sa Terpsichore germanique dans un langage très savant, mais qui n'a rien d'ailé.

1. *Geschichte des Tanzes in Deutschland.*

« L'importance de la danse, écrit-il, comme initiatrice, promotrice et, plus tard, facteur nécessaire de la culture générale d'un peuple, comme mesure de la civilisation d'une nation, comme origine des arts de la poésie et de la musique, qui aujourd'hui encore s'y rattachent étroitement, comme appui et soutien de tous les arts qui expriment le Beau dans le mouvement, — cette importance n'a été reconnue que depuis un demi-siècle par l'histoire de la civilisation et celle de l'art. »

Chère Muse, vous vous êtes faite un peu pédante aux bords du Mein. Vos beaux pieds sont chaussés de bien grands mots, et j'ai peur que vous n'ayez quelque tache d'encre à vos doigts divins. Croyez-moi, laissez là vos gros livres. Puisque nous sommes en France, quittez cet air grave et ce ton de pédagogue. Un brin de coquetterie ne messied pas aux immortelles. Entre nous, l'érudition ne vous a pas porté bonheur. Le livre de M. Böhme témoigne d'un labeur consciencieux et de vastes recherches; mais il est comme certaines valses sur lesquelles le musicien a trop peiné : il n'est pas dansant.

Il mérite encore un autre reproche. Il contient des erreurs, ce qui est impardonnable dans

un ouvrage d'érudition. Toutes les divagations sont permises, à propos d'entrechats et de pirouettes, à un auteur frivole parlant de frivolités; mais dès l'instant que les entrechats et les pirouettes sont élevés à la dignité de « facteur nécessaire de la culture générale d'un peuple », il n'est plus permis de se tromper, et M. Böhme s'est trompé plusieurs fois. Nous ne lui en devons pas moins des remerciements pour nous fournir l'occasion d'étudier, à travers les âges, les destinées du plus aimable des arts.

I

« L'homme seul sait danser », dit M. Böhme. Les ours savants ne comptent pas, car, lorsqu'ils dansent, « l'impulsion psychique fait défaut ».

Ce sont là des vérités incontestables. Le seul ours savant qui ait possédé « l'impulsion psychique », Atta Troll, fort sur la gavotte, ne nous est connu que par Henri Heine, et l'on sait s'il faut se défier de Henri Heine!

« Pourquoi danse-t-on? » demande ensuite M. Böhme, et il trouve trois motifs, entre lesquels le peuple des danseurs se partage très inégalement. Sur cent personnes, quatre vingt-dix dansent pour s'amuser, neuf par hygiène, « pour remplacer un bain de vapeur »; une seule pour l'amour de l'esthétique.

Considérée au point de vue sociologique, la danse est un honnête « courtier de mariage ».

Tout cela est encore très vrai; mais la question, ainsi posée, ne va pas assez au fond des choses. Les raisons pour lesquelles l'homme conserve l'habitude de danser sont d'un intérêt très secondaire auprès de la réponse à cette autre question : — Pourquoi s'est-on mis à danser? Pourquoi, bien avant qu'il fût question d'esthétique sur la terre, pourquoi la jeunesse excitée par un trop-plein de vie animale, pourquoi l'homme prudent qui sent le besoin de transpirer, ne se sont-ils pas contentés de courir et de gambader comme les enfants? Pourquoi se sont-ils astreints à discipliner leurs gestes et leurs attitudes? Pourquoi ont-ils fait un art de ce qui n'était au début qu'un exercice? En un mot, quel instinct trouve-t-on aux origines de la danse?

On y trouve l'instinct du *nombre*.

Il y a en nous un goût naturel et comme un attrait pour le nombre. Ce goût n'est lui-même qu'un des résultats de l'effort instinctif de l'humanité vers le Beau, et on le retrouve aux origines des différents arts. Il incite le barbare à arranger ses mots de manière à former des vers. Il donne naissance à la musique par le rythme et à l'architecture par les rapports des lignes entre elles. C'est encore lui qui transforme les

gambades et les gesticulations du sauvage en danses. Sans le nombre, il n'y a point d'ordre, et, sans ordre, l'univers ne serait qu'un immense chaos ; mais le monde obéit à la loi de l'attraction vers le Beau. Pour nier cette loi, il faudrait pouvoir supprimer toutes les vieilles légendes, tous les chants antiques qui nous montrent la Poésie, la Musique et la Danse au berceau des races.

M. Böhme les aperçoit, à travers les siècles, protégeant tout particulièrement le berceau de son peuple. Les vieilles traditions germaniques et les vieux poèmes allemands lui ont redit indéfiniment la même histoire. « Pour nos aïeux, écrit-il, toute la grande Nature n'était que musiques et danses, qu'ils attribuaient aux dieux mêmes... Ils en entendaient jusque dans l'intérieur des montagnes. »

Pour ces vieux Allemands, race de grande imagination fixée parmi les horizons mobiles et les bruits vagues des forêts et des climats du Nord, l'instant poétique entre tous de leur vie de peuple dut être celui où les bruits devinrent des sons musicaux et où l'œil distingua des mouvements cadencés dans ce qui remuait. Émerveillés de leur découverte, ils entendirent une musique dans tous les bruits de la nature, ils

virent des danses dans tout ce qui remuait, et le sentiment du divin s'épanouit en eux en même temps que le sentiment du Beau. Les grandes Allemagnes aux voix mystérieuses et aux ombres mouvantes se peuplèrent de nixes, d'ondins, d'elfes,de gnomes, dont les chants, les jeux et les rondes expliquèrent le murmure des sources, les gémissements du vent et les ondoiements capricieux du brouillard dans les bas-fonds.

C'est du moins ainsi que notre imagination s'amuse à se représenter le passé. Au fond, nous ne sommes pas très sûrs que ce monde charmant, évoqué par les travaux des mythologues modernes, ait jamais existé pour d'autres que pour nous, qui lisons les vieux conteurs avec des yeux de lettrés et de raffinés. Les ancêtres incultes de M. Böhme étaient peut-être trop occupés de trouver à manger et de ne pas être tués pour avoir de jolies idées. C'est peut-être nous qui traduisons poétiquement des sensations obscures ou grossières. Le temps travaille à l'histoire en ce sens qu'il renouvelle continuellement les impressions que nous causent les mêmes faits.

Les vieux Allemands étaient un peuple danseur, nous dit M. Böhme, et nous devons l'en

croire, bien que leurs descendants soient en ce cas très dégénérés. Les Espagnols sont un peuple danseur ; les Allemands modernes ne le sont pas. On peut voyager deux mois en Allemagne sans apercevoir un valseur; on ne peut pas voyager huit jours en Espagne sans voir beaucoup de fandangos. Le démon de la danse prend les Espagnols partout, dans les rues, sur les places publiques, sous les porches des maisons. Un musicien ambulant passe, grattant sa guitare, et à l'intant les servantes jettent leur balai, les ouvrières posent la cruche qu'elles portaient à la fontaine, les muletiers abandonnent leurs mules, votre aubergiste oublie votre dîner, et tous s'élancent, les bras étendus en croix, les yeux brillants. Leurs pieds frappent légèrement le sol; ils se balancent en cadence, ils dansent avec toute leur âme comme avec tout leur corps. M. Böhme nous parle « d'impulsion psychique » : sait-il bien ce que c'est? Qu'il aille à Tolède, à l'antique auberge *de Lino,* et qu'il installe un guitariste sous la grande voûte sombre que don Quichotte n'aurait pas franchie sans un pressentiment. Il verra de ses yeux « toute la grande Nature » entrer en branle. Le fandango rapide arrivera de la cour, de la cuisine, de la rue; ce sera tout

autour de lui un fourmillement et un bruissement; la tête lui tournera et il saura ce que c'est que « l'impulsion psychique ».

Un jour, à Saint-Sébastien, le régiment passait sur la promenade, musique en tête. La musique jouait un fandango. Les petits enfants occupés à faire des pâtés avec du sable étendirent leurs petits bras et s'essayèrent à ébaucher le pas. Leurs bonnes s'élancèrent en faisant claquer leurs doigts. Les passants se joignirent aux bonnes. Les soldats n'y tinrent plus et se débandèrent. Tout dansa sur la promenade de Saint-Sébastien, et voilà ce que c'est qu'un peuple danseur.

Il paraît que les vieux Allemands étaient comme les Espagnols d'aujourd'hui, toujours un pied en l'air et prêts à bondir. M. Böhme assure que leurs premiers évêques eurent de la peine à les modérer et à les empêcher de baller jusque dans les églises, en quoi les Allemands n'auraient fait, selon lui, que suivre l'exemple donné à Rome même par les chrétiens des premiers siècles.

« Après, dit M. Böhme, que les persécutions contre les chrétiens eurent cessé, toutes les fêtes de l'Église furent marquées par des danses... On voit encore aujourd'hui dans les

vieilles églises chrétiennes (par exemple à Rome) un lieu élevé auquel on donnait le nom de *chœur*. Il était séparé du reste de l'église et construit à peu près comme un théâtre. C'est là que les prêtres exécutaient leurs danses sacrées, d'abord aux jours de grande fête et, plus tard, chaque dimanche.

« L'évêque en personne conduisait ces danses d'Église, d'où lui fut donné le nom de *prœsul* (celui qui mène la danse). »

Les curieux détails qu'on vient de lire sont, par malheur, inexacts. M. Böhme a cédé à la tentation, très naturelle dans son cas, de voir de la danse partout. J'ai eu recours, pour achever de m'en convaincre, à l'obligeance de deux des hommes qui savent le mieux l'histoire de l'Église primitive. M. Renan m'a fait l'honneur de me répondre :

« C'est absolument faux. *Chorus* n'a jamais eu, dans l'Église, qu'un sens musical. *Prœsul* n'est pas un mot chrétien. Ce furent les lettrés des IV^e^ et V^e^ siècles qui empruntèrent ce mot au latin profane. La danse n'a jamais eu de place dans la liturgie chrétienne, à moins qu'on n'appelle de ce nom les innocentes figures des processions de la Fête-Dieu. On m'a dit que, dans quelques grandes églises du midi de l'Espagne,

les enfants de chœur exécutent, aux grandes fêtes, des danses devant le Saint-Sacrement. Mais ce sont là des cas modernes et qui n'ont jamais eu de développement général. »

M. de Pressensé n'a pas été moins précis :

« En ce qui concerne l'Église chrétienne des trois premiers siècles, qui a fait l'objet de mes études particulières et que je connais par les sources, l'assertion ne se soutient pas. Nous avons dans les *Constitutions apostoliques* de l'Église d'Alexandrie le tableau complet du culte d'alors. L'ombre d'un motif à une telle hypothèse n'existe pas. Quant aux basiliques des IV^e^ et V^e^ siècles, dont l'église Saint-Clément, à Rome, est un survivant authentique, le chœur ne se prêtait qu'aux rites les plus solennels du culte. »

Il semble que l'erreur de M. Böhme, dans cette affaire, ait été de généraliser trop légèrement une idée vraie : l'idée que l'Église catholique s'est approprié, en les modifiant plus ou moins, certains rites des cultes qu'elle a remplacés. Les anciens avaient des danses sacrées : les premiers chrétiens devaient donc en avoir, et M. Böhme a vu dans les textes ce qu'il avait envie d'y voir.

Il ne lui avait pourtant pas échappé qu'en

Allemagne l'Église catholique, à peine établie, avait combattu la danse, qu'elle considérait comme un reste du paganisme. Conciles et prédicateurs tonnaient à l'envi contre les *balatationes et saltationes*. Les princes chrétiens les interdisaient *quia hæc de paganorum consuetudine remanserunt* [1].

L'Église catholique agissait en cela avec la haute sagesse qu'elle a toujours montrée dans ses rapports avec les nouveaux convertis. Les vieilles danses nationales s'exécutaient au son de *lieder* chantés, dont les paroles perpétuaient parmi le peuple les souvenirs et les idées du temps du paganisme. Beaucoup de ces *lieder* n'étaient même que des hymnes en l'honneur des anciennes divinités. C'est pourquoi les prédicateurs les qualifièrent de *cantica diabolica* et les défendirent.

Les vieilles danses firent comme tous les proscrits : elles se cachèrent. Au XII^e^ siècle, elles avaient lieu la nuit, dans les cimetières, avec l'attrait délicieux que donnent le mystère, la peur d'être surpris et le sentiment de mal faire. Pourchassées par les prêtres, elles trouvèrent un dernier asile dans les campagnes dé-

1. *Lex Caroli et Ludovici.*

sertes, où les divinités détrônées, devenues des démons malfaisants, se consolaient en passant les nuits à danser. « Les voyageurs, raconte un vieux poète allemand [1], et ceux qui passent la nuit dans les champs à garder le bétail, voient beaucoup de spectres singuliers, car les Esprits dansent leurs rondes, la nuit, dans maint endroit de la contrée. Ils s'accompagnent avec la voix et la harpe. Quelquefois, au lever du soleil, les traces de leurs pas sont encore visibles dans la rosée. » Douces et indulgentes divinités, qui se dédommageaient de l'exil et de l'ingratitude des hommes en formant des rondes!

Il va de soi que filles et garçons avaient pourvu au remplacement des proscrites et que l'on n'en sautait ni plus ni moins dans l'Allemagne baptisée. Un poème latin des environs de l'an mil contient une jolie description d'une danse dans l'intérieur d'une maison :

« La belle fille part avec un cri joyeux; elle se balance gentiment et soulève sa jupe avec une grâce décente. Le jeune homme s'élance d'un mouvement rapide; elle l'évite, il la poursuit; elle fuit, mais à regret. Il tournoie comme le faucon autour de la colombe; il cherche à

1. J. Prätorius.

fondre sur elle, elle se dérobe et lui échappe. Il semble voler à tire d'aile; elle semble planer dans l'air... Enfin il l'a atteinte, il a saisi sa proie gracieuse. Elle lui tend la main de bon cœur, elle lui offre la couronne, puis de nouveau s'enfuit railleuse et reprend sa danse. Jamais on ne vit plus beau couple et plus gracieux danseurs, et, quand ce fut fini, tous les hôtes battirent des mains. »

En général, on serait fort en peine de décrire les danses de ces temps reculés. M. Böhme pense que nos rondes d'enfants, avec leur mélange de chants et de jeux, sont ce qui s'en rapproche le plus. A partir du XII^e^ siècle le jour se fait, grâce aux Minnesinger, et la liste est longue des danses nobles ou populaires, marchées ou sautées, tournantes ou non tournantes, décentes ou libres, nationales ou importées, qui faisaient la joie du château et de la chaumière. Vint la grande peste du XIV^e^ siècle, et l'Allemagne fut saisie de la folie qu'on a appelée le Mal de danse. Avec elle, il n'est plus question de divertissement. La peur et le désespoir avaient tourné les têtes, détraqué les nerfs. Il s'agit d'une maladie nerveuse et contagieuse.

La peste noire, nommée aussi peste de Florence, est arrivée d'Orient en Europe en 1348.

Lorsqu'elle atteignit l'Allemagne, où deux mille villages furent entièrement dépeuplés, on vit tout le long du Rhin de grandes troupes de gens parcourir les rues et les campagnes, précédés de musettes et dansant d'une manière sauvage. Tantôt ils sautaient et tournaient sur eux-mêmes avec des gestes extravagants et des attitudes indécentes, tantôt ils formaient des rondes effrénées. Ils allaient, écumant, hurlant, hors d'eux, jusqu'à ce qu'ils tombassent évanouis. Plusieurs moururent en dansant. D'autres se brisèrent la tête contre les murs ou se jetèrent à l'eau pendant l'accès. Coups et supplications, exorcismes et remèdes, rien n'y faisait. Le Mal de danse, comme toutes les maladies nerveuses, disparut avec l'état moral et physiologique qui l'avait engendré. Les crises se prolongèrent, à intervalles irréguliers, jusque dans le XV^e^ siècle, où elles cessèrent peu à peu.

Elles avaient été accompagnées par un redoublement d'une autre variété de folie remontant au XIII^e^ siècle. Les flagellants, qui avaient presque disparu au commencement du XIV^e^ siècle, reparurent, plus fanatiques que jamais, à la suite de la peste noire et sous l'influence de la détresse morale causée par cette effroyable calamité. Ils avaient adopté, pour accompagner

leurs processions, un air qui nous a été conservé tel qu'il se chantait dans les rues de Strasbourg, en 1349, avec accompagnement de coups de discipline sur les épaules en sang.

AIR DES FLAGELLANTS
(1349)

On aura remarqué que la deuxième et la troisième mesure rappellent le début de *Frère Jacques*, que tous les enfants savent par cœur.

Tandis que le Mal de danse agonisait, la

1. Les fragments de musique que nous donnons ici sont empruntés à un volume de vieux airs que M. Böhme a joint à son volume de texte. C'est un très agréable recueil.

Danse des Morts faisait son entrée sur la scène. Est-ce un pur hasard? Chacun en décidera selon qu'il lui plaira, car nous en sommes réduits ici aux conjectures. Voici ce que rapporte M. Böhme de la naissance de ce divertissement fameux, dont tant d'artistes se sont inspirés :

« Que sait-on de la *première* Danse des Morts? On raconte qu'un aventurier nommé Maccaber vint à Paris en 1424 avec les Anglais, qui inondaient alors la France, et se logea dans une très vieille tour, datant peut-être du temps des Romains. Proche la tour était une chapelle entourée d'un cimetière. Ce Maccaber, qu'on représente comme une espèce de squelette, paraît avoir produit, par son aspect, une vive impression sur l'imagination du peuple, qui lui attribuait des pouvoirs surnaturels. Mais sa grande renommée date du jour où il organisa (1424) une sorte de procession — pantomime religieuse, qu'on exécuta plusieurs mois de suite et qui n'était autre que la Danse des Morts ou, d'après le nom de Maccaber, la Danse macabre. Un nombre infini d'hommes et de femmes de tout âge étaient invités par un personnage représentant la Mort à une danse qui avait lieu dans le cimetière où habitait l'inventeur. Cet

abominable vertige dura du mois d'août 1424 au commencement de 1425. La foule des danseurs et des spectateurs allait toujours en augmentant. Les églises restaient vides, parce que tout le monde courait à la Danse des Morts... Cela passa, puis reprit en 1429. Voilà ce qu'on sait, et tout ce qu'on sait, sur l'origine de la Danse des Morts. »

J'en demande pardon à M. Böhme, mais on sait encore autre chose. On sait, par exemple, que la date de 1424 est de pure fantaisie, puisqu'il est fait mention dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIV, page 716, des « peintures notables de la danse macabre et autres », qu'on voyait à Paris, aux Innocents, en 1407, et puisque nous possédons un texte se rapportant à 1420, où on lit : « A Paris, vers les charniers encontre la charronnerie, à l'endroit de la danse macabre » (*Journal de Paris sous Charles VI*, dans Lacurne, page 120). On sait aussi que plusieurs savants ont attribué au mot *macabre* et à la danse qu'il désigne des origines où le sieur Maccaber n'est pour rien [1].

1. On l'a fait dériver notamment, et non sans vraisemblance, d'une *Danse des Macchabées*, qui la rattacherait aux mystères.

La question, au surplus, n'a d'importance que pour les érudits. Il nous suffit de savoir que la Danse macabre fut à la mode au xv^e^ siècle et qu'elle a inspiré depuis lors bon nombre de considérations philosophiques dont nous ferons grâce au lecteur. Nous nous en tiendrons au commentaire charmant et profond que lui a fait le peuple, aussi grand philosophe que grand poète, en inventant au xvi^e^ siècle une autre Danse des Morts, qui s'exécutait aux noces, dans une partie de l'Allemagne et en Hongrie.

On tirait au sort à qui ferait le mort. La personne désignée par le sort se plaçait au milieu de la chambre et les couples tournaient autour d'elle en dansant et en poussant de joyeuses clameurs. Soudain, elle se laissait choir, elle demeurait sans mouvement : elle est morte. Tout se tait, tout s'arrête. Au bout de quelques instants, danseurs et danseuses entonnent en chœur un hymne funèbre que nous donnons ci-dessous. La mélodie en est triste et belle.

LA DANSE DES MORTS

(Vieille mélodie populaire de la Marche)

Tandis que le chœur chante, les danseuses viennent l'une après l'autre baiser le cadavre, si c'est un homme. Si c'est une femme, ce sont les danseurs. Avec le dernier baiser le mort ressuscite; la musique joue un air joyeux, et une grande ronde triomphale entoure le ressuscité.

Le moyen âge avait constaté par la première Danse des Morts un fait universel : la mort. La Renaissance a constaté par la seconde Danse des Morts un autre fait universel : la vie perpétuellement rendue à l'humanité dans un baiser.

II

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, un essaim tourbillonnant de danses étrangères, françaises ou italiennes pour la plupart, s'abattit sur l'Allemagne, qui lui fit fête. Le *rigaudon* arriva de sa Provence, tantôt joyeux et folâtre, tantôt faisant le bon apôtre et affectant des airs sérieux qui ne trompaient que les vieux savants à lunettes, amis du docteur Faust. Le *passe-pied* étourdi, don des matelots bretons, dissipa en fumée légère l'ivresse versée par le rigaudon. Il était provocant, raconte un vénérable maître de chapelle allemand du XVIII^e^ siècle, nommé Mattheson ; mais il n'y avait pas à craindre avec lui les grandes passions : il enseignait l'inconstance. Bien plus dangereuse était la *musette*, petite villageoise aux mines naïves; dans le fond, une intrigante et une enjôleuse.

La *gaillarde* était une effrontée venue d'Italie. Elle s'exécutait avec tant de « cabrioles » qu'un auteur a suggéré qu'elle pourrait bien n'être autre chose que la tarentelle, rebaptisée d'un nom approprié à son caractère : la gaillardise. Les airs sur lesquels on la dansait rendent l'hypothèse fort douteuse. Chacun connaît le rythme vif et entraînant de la tarentelle. Les gaillardes sont tendres et langoureuses. Elles évoquent des regards en coulisse et un roucoulement de madrigaux. On est tout surpris d'apprendre que nos grand'mères « cabriolaient » sur ces aimables mélodies. La gaillarde ne serait-elle pas une danse calomniée, victime d'un nom compromettant? L'air suivant la réhabilitera auprès de tous les musiciens. Il est impossible de « cabrioler » là-dessus.

GAILLARDE

(Vers 1530)

L'Italie avait aussi donné la *passecaille*, danse « sérieuse et tendre », et sa sœur l'insinuante *chaconne* [1], contre laquelle les « cen-

1. D'après d'autres auteurs, la chaconne serait venue d'Espagne, où elle aurait été apportée par les Arabes.

seurs des mœurs », gens qui ne se laissent point prendre aux apparences, fulminèrent à maintes reprises durant le XVI^e^ siècle.

La *pavane* trouvait grâce devant leurs yeux austères, car il n'y eut jamais danse plus noble et plus décente. Les rois et les reines la dansaient aux fêtes de cour, en manteaux de gala et robes à queue ; c'était le quadrille officiel du temps. D'après un contemporain, les dames prenaient un air modeste, baissaient les yeux et jetaient de temps à autre aux assistants un regard plein de pudeur virginale. Les cavaliers ressemblaient d'une manière frappante à des paons ou des dindons faisant la roue. On retrouve la comparaison dans plusieurs ouvrages du temps, d'où elle passa par tradition chez les écrivains postérieurs. « Les hommes, écrivait Carré en 1783, approchant des femmes, tendaient les bras et les mantes en faisant la roue comme les coqs d'Inde ou les paons. »

Les danses originaires de France se distinguaient en général par la politesse et la grâce. Telle l'aimable *gavotte*, inventée par les montagnards du Dauphiné. Telle la *courante*, qui exprimait, nous dit Mattheson, le doux espoir et le désir brûlant. Tel le *menuet*, né dans les

campagnes poitevines, que Schubart [1] a comparé spirituellement à un compliment tourné à la française. M. Böhme raconte qu'il fit ses débuts à la cour de France sous les auspices de Louis XIV, « qui dansa le premier menuet à Versailles, en 1653, avec sa maîtresse ». Ces deux lignes sont un nouvel exemple de la négligence de M. Böhme en matière d'histoire. En 1653, Louis XIV avait quinze ans, et, quelque avancé qu'il fût pour son âge, il n'avait pourtant pas encore de maîtresse en titre. De plus, Versailles n'existait pas. Versailles n'était qu'un rendez-vous de chasse où il ne semble point que la cour donnât des bals, et il aurait été bien nécessaire de citer ici ses autorités. M. Böhme a eu sans doute quelque distraction, qui s'est renouvelée lorsqu'il nous a donné dans son volume II, avec la même date de 1653, le menuet composé par Lulli pour la circonstance. Il y a pédanterie à insister sur de semblables bagatelles; mais, la critique allemande se montrant impitoyable pour les écrivains français coupables de distractions, on a le droit d'être minutieux et exigeant à son tour.

L'Espagne avait envoyé la *sarabande*, qui

1. Poète et musicien allemand (1739-1791).

passa les Pyrénées en jouant des castagnettes et en justifiant sa réputation de danse immorale. Les Français s'avisèrent de la rendre sage, et les Allemands achevèrent la conversion. Lorsqu'elle sortit de leurs mains, l'air de la sarabande, nous apprend Mattheson, « éveillait dans l'âme un sentiment de vénération ». Et c'était une majesté, une dignité, une raideur! La postérité a oublié la sarabande repentie pour ne se souvenir que de la voluptueuse pécheresse que le peuple de France salua du nom expressif de *folie d'Espagne* et qui ne prétendait pas éveiller dans les âmes « un sentiment de vénération », bien au contraire. Elle se dansait à cette époque sur des airs provocants. Cent ans plus tard, Hændel composait une sarabande [1] qui pourrait fort bien accompagner lrocession de la Fête-Dieu. Entre deux, une lettre de Mme de Sévigné, adressée de Bretagne à sa fille (24 juillet 1689), nous montre Folie d'Espagne sur la route de la vertu et admise dans la bonne compagnie :

« Nous fîmes danser l'autre jour le fils de ce sénéchal de Rennes qui était si fou, qui a eu tant d'aventures. Le fils est fait à peindre...

1. Concert III.

Imaginez-vous un homme d'une taille toute parfaite, d'un visage romanesque, qui danse d'un air fort noble... Il dansa ces belles chaconnes, les folies d'Espagne, mais surtout les passe-pieds, avec sa femme, d'une perfection, d'un agrément qui ne se peut représenter : point de pas réglés, rien qu'une cadence juste, des fantaisies de figures, tantôt en branle comme les autres, et puis à deux seulement comme des menuets, tantôt en se reposant, tantôt ne mettant pas les pieds à terre. »

Il y a dans cette jolie description un passage très précieux par les réflexions qu'il suggère. « Point de pas réglés, dit Mme de Sévigné, rien qu'une cadence, des fantaisies de figures. » La danse n'était pas encore figée, comme elle l'est à présent, dans des pas réglés à l'avance et des figures apprises par cœur. Chacun y pouvait mettre du sien, à condition de respecter un certain dessin général et d'ajuster ses improvisations à la cadence de la musique. La danse était mobile comme la fantaisie humaine, changeante comme notre humeur; elle était vivante. C'était une création perpétuelle où chaque race, chaque classe de la société, chaque individu mettait sa marque. Il y avait des danseurs de génie qui dansaient

pour le plaisir d'inventer. Nos grands-pères en ont encore rencontré deux ou trois dans les salons ; ils étaient passés à l'état de bêtes curieuses et l'on montait sur les banquettes pour les voir. La Grande Chaumière a été le dernier asile de la danse vivante, digne de ce nom. J'ai entendu un vieil habitué, devenu depuis un personnage, parler avec orgueil et mélancolie des cavaliers seuls de sa jeunesse d'étudiant. « Nous étions hardis et décents, disait-il ; nous gardions dans nos fantaisies les plus originales un je ne sais quoi de classique. Nous avions du style. »

Il attribuait la décence de la danse folle d'alors à ce que la jeunesse de son temps était gaie, et la gaieté sauve tout. Son père, qui était l'un des membres principaux du Conseil d'État, entendit vanter les succès de son fils et voulut en repaître ses yeux. Il se cacha dans les bosquets de la Grande Chaumière avec Armand Marrast, alors président de l'Assemblée constituante, et se retira charmé de ce qu'il avait vu. Ce fut Marrast qui le dénonça. Une fois, une seule, le vieil habitué consentit à danser devant ses neveux un quadrille comme au vieux temps, et nous comprîmes tous son mépris profond, mêlé d'indignation, pour

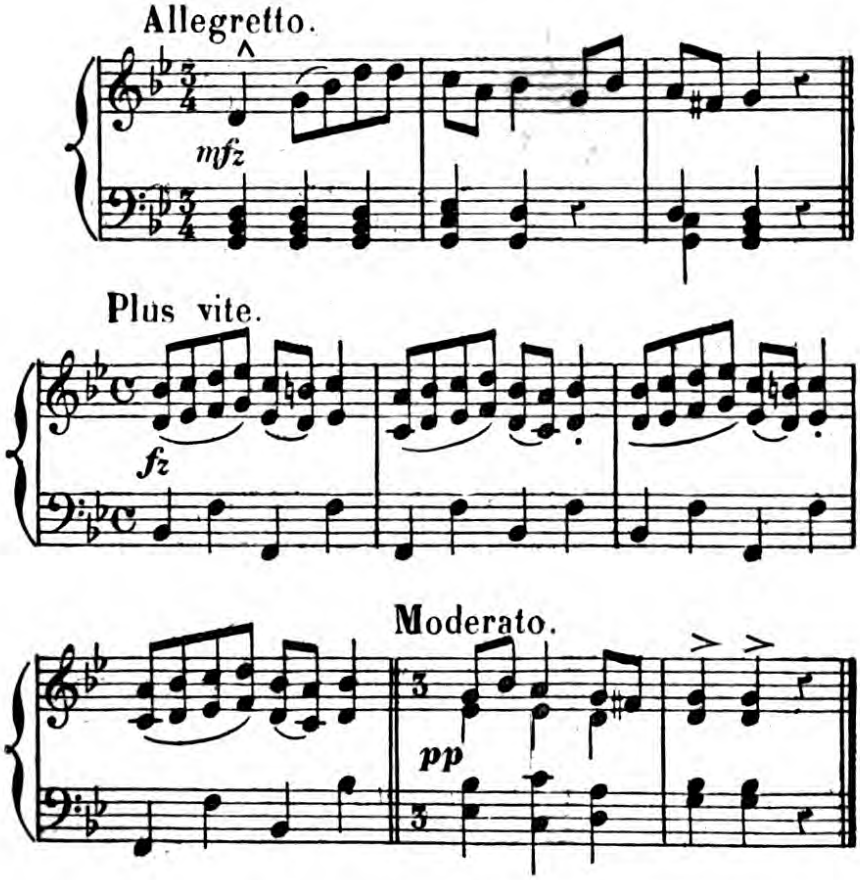
la danse actuelle. Le débraillé n'est pas de l'art.

Hélas! la danse se meurt, et les savantes pirouettes des étoiles de l'Opéra ne la sauveront pas plus que la chorégraphie grossière des bals de barrière. Elle se meurt en tant qu'expression de la vie des peuples. Elle est de moins en moins un divertissement national. La décadence a été continue depuis le temps où les Grecs la considéraient comme un acte religieux et la mêlaient aux cérémonies du culte. On voit au Louvre un bas-relief antique représentant une bacchante en extase. Elle danse, son thyrse à la main, la tête renversée en arrière, les yeux fixés sur sa vision, et il y a dans ce corps abandonné, souple et chaste, l'expression mystique qui convient à un rite sacré.

Le moyen âge compta la danse parmi les rites malfaisants, et il n'y eut point de nuit de Walpurgis sans elle. C'était encore un reste de domination. Est-il d'ailleurs bien certain que les diables et les sorcières aient été partout aussi mal vus qu'on le dit? On se prend à en douter en écoutant l'air sur lequel les sorcières scandinaves menaient leur sabbat.

LA DANSE DU SABBAT

(Mélodie populaire danoise très ancienne)



On ne persuadera jamais à personne que cette mélodie rêveuse ait servi d'accompagnement, dans l'esprit du peuple qui l'a inventée, à des actes scélérats ou inconvenants. Il y a sorcières et sorcières; tout dépend de l'état d'imagination de ceux qui y croient.

Louis XIV rabaissa la danse au rang de rite

royal. Ce serait peu dans notre siècle; c'était encore beaucoup dans le sien. Le plus illustre représentant du principe monarchique se donna en spectacle à ses sujets en maillot et jupon de satin, et la vénération de ses sujets en fut redoublée. Quelle gloire pour la danse! Le déclin suivit de près ces triomphes. De nos jours, aucun souverain, en Europe, n'oserait plus figurer en public dans un ballet. La considération se détourne de la danse; les religions la méconnaissent; elle est à peu près exclue de l'éducation. Son rôle dans la vie de chacun de nous est réduit à si peu de chose qu'elle pourrait disparaître : on s'en apercevrait à peine. La divine Terpsichore n'a plus pour prêtresses que des ballerines qu'on paye et qu'on méprise : c'est la mort, et la mort honteuse. S'il lui reste encore un petit troupeau d'adorateurs, elle le doit uniquement aux Viennoises.

Sans les Viennoises, les salons demeuraient livrés à la hideuse polka et au quadrille insipide, qui auraient promptement succombé sous le dédain public. Mais ce n'était pas à l'aveugle que la Providence avait créé une quintessence de femme. La Providence destinait la Viennoise à une œuvre qui a plus fait pour le bonheur

de l'humanité que toute la philosophie allemande : l'humanité lui doit la *valse*.

Quelques érudits racontent qu'au XII^e^ siècle les paysans allemands dansaient une danse tournante que les Minnesinger appellent le *hoppeldei* et qui était peut-être la valse. Ils ajoutent qu'on n'en sait rien du tout, de sorte qu'ils auraient mieux fait de se taire. D'après les Minnesinger eux-mêmes, le *hoppeldei* était une danse rudimentaire et grotesque, inférieure même à celle des ours savants ; l'un d'eux la compare à une danse d'ours sauvages. « Ils sautaient et tournillaient, dit-il, comme *die wilde bern*. » Il faut être un vieux savant, brouillé depuis longtemps avec les Grâces, pour établir un rapprochement entre les nobles voluptés de la valse et les ébats d'ours sans éducation.

On raconte aussi que la valse est sortie de l'une des nombreuses *tournantes* contre lesquelles il nous reste de bons édits des autorités du XVI^e^ siècle. Cela est possible, probable même, mais sans intérêt. On a souvent fait la remarque que la plupart des grandes idées flottent dans l'air un certain temps avant de rencontrer l'homme qui sait s'en emparer et en qui elles s'incarnent aux yeux de la postérité. Le

grand-père de Charles Darwin avait deviné la loi de la transformation des espèces et l'avait annoncée au monde en vers pompeux : il serait néanmoins très injuste de dépouiller Charles Darwin d'une partie de sa gloire au profit d'Erasme Darwin, car celui-ci n'avait eu sur la transformation des espèces que des idées en l'air, sans nul rapport avec une découverte scientifique. Les demoiselles de Nuremberg auxquelles le conseil de ville interdisait, sous peine d'une amende de deux florins, de « danser en rond et de tourner, en haut-de-chausses et corset, sans avoir une robe par-dessus », n'avaient que des idées en l'air sur la valse et, en général, sur toutes les choses de la vie. Les véritables créatrices de la reine des danses demeurent les Viennoises, car ce sont elles qui l'ont devinée et popularisée.

Le caractère des *tournantes* variait, au surplus, avec les provinces. En Styrie, elles exprimaient, nous dit M. Böhme, « la joie innocente ». La mélodie suivante, qui est encore populaire dans toute la Styrie, confirme ce jugement ; elle respire véritablement la joie innocente.

MÉLODIE POPULAIRE STYRIENNE

Il y a juste un siècle, en 1787, on jouait à Vienne un opéra d'un musicien espagnol, Vincent Martin. Quatre personnages y exécutaient une « tournante » qui fut un trait de lumière pour les spectatrices. En un clin d'œil, tout Vienne tourna; et ce fut la première valse. Tout l'univers civilisé imita Vienne et il y eut une grande joie sur la terre, une joie que la génération présente ne connaît plus, car on ne sait plus la vraie valse. A force de presser la mesure, on a transformé le plus doux bercement du monde en un tourbillon.

La vieille valse allemande était lente et enveloppante. Son rythme caressant vous emportait doucement, doucement; la tête vous tournait un peu, très peu; une griserie légère et délicieuse donnait la sensation de planer, et le glissement des pieds se fondait en un murmure qui semblait venir de très loin. L'âme devenait alors très passive. Elle subissait la musique, se passionnant avec la mélodie, s'attristant quand elle s'attristait et se réveillant à la joie avec des accords joyeux. Une femme n'est pas complète, ni un homme, s'ils n'ont beaucoup aimé la valse et puisé largement dans le trésor de sensations uniques qu'elle réserve à ses initiés. Mais il faut qu'elle soit lente.

Regardez un salon où l'on danse la danse rapide et sautée devenue à la mode. Comme ils se démènent ! quels mouvements saccadés ! quel travail ! quelle furie ! Une danse noble et poétique est devenue un plaisir bruyant, et M. Böhme a raison : ces gens-là « dansent par hygiène, pour faire de la gymnastique et remplacer un bain de vapeur ».

La faute n'en est point du tout à la France. C'est en Allemagne même que la Muse allemande a cessé d'être un bercement pour devenir un trémoussement. On croit généralement que tous les Allemands valsent bien par droit de naissance. C'est Musset qui a répandu cette erreur :

> Et je voudrais du moins qu'une duchesse, en France,
> Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.

Le jour où Musset fit ces vers, il s'était sans doute brouillé avec quelque duchesse dont il voulait se venger. M. Böhme, qui est très patriote et grand ennemi des influences étrangères, a caractérisé en termes exellents la position des deux peuples à l'égard de la danse :

« L'Allemand, un peu lourd, avait et a encore aujourd'hui quelque chose à apprendre, pour la danse, de ses voisins plus lestes... ; ses

sautillements bêtes et monotones, ses tournillements étourdissants, ses pas pesants, ses trépignements sauvages pourraient s'ennoblir et s'embellir sous l'influence de la danse française, qui est variée, légère, élégante et gracieuse. »

L'Allemand a très bien valsé, au temps où la valse était une danse très mesurée. Il ne l'a pas suivie aisément dans son vertige, parce qu'il n'est pas agile. De nos jours, il y a encore des Allemands qui la dansent; il y en a davantage qui la « trépignent ».

Il y a quelques années, je parcourais la forêt Noire. J'avais voulu voir les sources du Danube, me figurant sottement qu'un fleuve aussi illustre dans l'histoire devait avoir des origines imposantes comme sa destinée. On m'avait montré un petit bassin rond dans un jardin et j'étais rentré assez déçu à mon auberge, que j'avais trouvée envahie par une noce villageoise. On se préparait à danser. Les femmes étaient d'une laideur surnaturelle. Quelque horde de Huns, oubliée par Attila, a dû s'établir dans ce lieu écarté et y faire souche de vilains visages. L'orchestre jouait faux comme un ménétrier tourangeau. C'est encore une erreur que de croire qu'il suffit de respirer l'air d'Allemagne pour être musicien. La grande mêlée des races

a laissé çà et là sur le sol germanique des traînées de populations à l'oreille fausse et à la voix fausse, qui jouent et qui joueront toujours faux. J'étais tombé sur une de ces traînées.

L'orchestre joua une valse, très peu vite. Deux vieillards aux cheveux blanchis se placèrent au milieu de la grande salle et commencèrent à valser. On les laissa seuls. C'était le grand-père et la grand'mère de la mariée. Ils ouvraient le bal, et la jeunesse, par respect, les regardait. Ils tournaient, d'un pas monotone et légèrement raidi par l'âge, mais avec un rythme si doux, si harmonieux, qu'on oubliait bientôt leur laideur dure de vieux paysans pour ne voir que la molle cadence du couple vénérable. Mes regards suivaient leur tournoiement paisible et ma pensée remontait les siècles, jusqu'aux ancêtres crédules dont parle M. Böhme, pour qui les horizons mobiles prenaient des formes de divinités dansantes et qui voyaient distinctement une nymphe bondissante dans un arbre secoué par le vent. Devenais-je crédule à mon tour sous l'influence d'un spectacle qui semblait un rêve du passé? Peut-être. A mesure que les vieillards valsaient, une analogie singulière se dévoilait pour moi entre le mouvement de la valse, ondoyant comme la cime

d'une forêt sur laquelle passe le vent, et les mouvements de la nature dans une contrée pleine d'arbres, de cours d'eau et de brouillards. Et je pensais : l'idée de cette danse divine a dû germer il y a bien des siècles dans un cerveau obscur de rustre sauvage. Elle s'est transmise à travers une longue lignée de rustres, jusqu'au jour où la Viennoise s'en est emparée et l'a rendue, affinée et poétisée, au peuple qui l'avait enfantée. Pour savoir quelle merveille c'était alors, j'ai dû venir dans une auberge de la Forêt-Noire et regarder danser une noce de village.

A cet instant, les deux vieux s'arrêtèrent, l'air las, mais souriant avec fierté de s'être montrés si verts. Toute la noce se précipita et entra en branle. L'orchestre pressa la mesure; filles et garçons sautèrent et se bousculèrent avec bruit, et mes visions mythologiques s'évanouirent. Je voyais danser la valse « trépignée » par des bouviers allemands, et ils valsaient moins bien qu'une duchesse française, — quoi qu'en dise Musset.

La valse est-elle destinée, elle aussi, à disparaître? Sa décadence esthétique n'est-elle qu'un acheminement vers le tombeau? Ce sera la fin de la danse, car le reste ne vaudra pas la

peine d'être conservé. Que les ballets d'opéra et de féerie survivent ou non, il n'importe. La seule danse intéressante, la seule qui compte, c'est celle qu'on danse soi-même, de la grange au palais, en sabots ou en souliers de satin; l'autre n'a pas plus d'importance sociale que les tours des saltimbanques ou les exercices des chiens savants. Quoiqu'il en coûte de le reconnaître, la danse qu'on danse soi-même s'en va. M. Böhme porte déjà son deuil. Il se demande tristement pourquoi le monde ne danse plus, et il invoque plusieurs raisons. Les ouvriers sont débilités par la vie de fabrique et aigris par les idées socialistes. Les jeunes gens des classes riches sont épuisés et hébétés par l'excès des leçons et des examens. On n'est plus pieux, et la piété rend gai. Le vin et la bière sont frelatés, et c'en est fait de la légère « pointe » des aïeux : on ne se grise plus, on s'empoisonne. La folie et le suicide ravagent une génération malingre, mécontente, ennuyée. Et tout cela ne donne pas envie de danser.

Tout cela revient à dire que nous sommes moins gais que nos pères, et nous sommes moins gais parce que notre santé morale est moins bonne. La vie ne leur était pas plus clémente ni plus facile qu'à nous; au contraire,

les grandes calamités, comme la peste Noire ou la guerre de Cent ans, deviennent heureusement très rares. Ils avaient un cœur comme le nôtre pour souffrir, et ils avaient réfléchi comme nous au mystère de notre destinée. Ils avaient cependant beaucoup plus que nous la faculté de se redresser dès que l'épreuve était passée et de s'amuser dès que l'ennui était fini. Ils étaient plus patients, plus braves contre l'existence, parce qu'ils étaient moins égoïstes, parce qu'ils étaient dévoués à des idées, parce qu'ils plaçaient leur Église, leur roi, leur famille, leur corporation, leur découverte, leur système, avant eux-mêmes dans leurs affections. Nous ne sommes plus dévoués qu'à nous-mêmes, et c'est si peu intéressant! On conçoit que cela rende triste et ôte l'envie de danser... et même de valser!

HISTOIRE

D'UN HOMME MÉDIOCRE

HISTOIRE

D'UN HOMME MÉDIOCRE

Un mort est dans sa tombe. Tandis que les vers le dévorent, il écoute et il entend, il regarde et il voit. Personne ne le pleure. A peine disparu, il a été oublié, et il sent que c'est justice :

Car j'ai toujours été ordinaire ;
Je n'ai jamais eu trace d'originalité ;
Mes pensées n'ont jamais nourri le monde,
Elles n'étaient que l'écho de ma dernière lecture.

Je ne peux pas blâmer ceux que j'ai connus :
S'ils sont froids, je l'étais aussi :
Comment auraient-ils pu me montrer
Plus qu'une politesse banale ?

Je n'ai rien fait de remarquable ;
Je n'ai inspiré aucune affection
Pour que personne regrette un seul instant
Que j'aie quitté la terre [1].

1. Préface en vers de *Mark Rutherford*.

Ce mort avait écrit l'histoire de sa vie. Non pas qu'il se soit pris pour un personnage intéressant. « Mon histoire, dit-il, est celle d'une vie banale, tourmentée par beaucoup de problèmes que je n'ai jamais résolus, troublée par beaucoup de difficultés que je n'ai jamais surmontées, ternie par de basses concessions qui sont pour moi un remords perpétuel. » Mais il savait que les malheureux trouvent une consolation dans le récit d'infortunes semblables aux leurs, dans la pensée que d'autres ont passé par les mêmes tribulations. Il a dressé le registre de ses faiblesses et de ses insuccès, et il s'en est remis au hasard de ce que le manuscrit deviendrait après lui. Un ami l'a trouvé et en publie un fragment.

Telle est la version officielle des origines d'un petit livre qui a paru en Angleterre en 1881 et qui a tout de suite attiré l'attention. En voici le titre complet : *Autobiographie de Mark Rutherford, ministre dissident, éditée par son ami Reuben Shapcott.* Qu'est-ce que Mark Rutherford? Qui est Reuben Shapcott? L'histoire est-elle réelle? Autant de questions dont on ne se serait guère soucié si l'œuvre avait été sans valeur; mais l'œuvre était remarquable, tout à fait en dehors et au-dessus de la littérature cou-

rante. On sentait que le livre était vrai. On ne prend pas ces choses-là dans son imagination ; elles paraîtraient banales. Il faut les avoir éprouvées, ou au moins les avoir vues et observées de très près et tout à nu, pour comprendre combien elles peuvent être poignantes. Le secret dont s'enveloppe l'auteur n'a pas, que je sache, été percé jusqu'à ce jour. Si l'on vient à découvrir que l'écrivain n'a aucun rapport avec son héros, le livre, d'intéressant qu'il était par la sincérité, deviendra extraordinaire par la clairvoyance et la pénétration. Nous allons prendre Mark Rutherford pour ce qu'il se donne : un être malheureux et médiocre qui écrit sa confession dans l'espoir d'être utile à d'autres.

I

Les Rutherford tenaient boutique dans une petite ville de l'intérieur de l'Angleterre dont le nom est passé sous silence. Ils avaient plusieurs enfants, parmi lesquels Mark, l'auteur de l'*Autobiographie*, qui aurait aujourd'hui de cinquante à soixante ans. Ces Rutherford appartenaient à une secte dissidente appelée les *indépendants calvinistes*. Il ressort du récit qu'ils étaient gens de bien et de haute piété, mais d'esprit étroit et noyés dans les minuties de la dévotion. Leur religion était mécanique; ni l'intelligence ni le cœur n'y avaient part, et ils s'appliquaient scrupuleusement à la transmettre à leurs enfants telle qu'eux-mêmes la possédaient. Le dimanche était un jour lugubre pour la jeunesse qui les entourait. De l'heure du réveil à celui du coucher, on n'entendait que

des choses terribles sur la chute de l'homme et les châtiments effroyables qui l'attendent dans l'autre monde. Trois services religieux complets, comprenant trois sermons toujours les mêmes, un culte de famille, une école du dimanche, des meetings de prières et des lectures pieuses dans les intervalles, pas une minute de détente pour l'esprit et toujours, comme une obsession, la terreur de commettre le crime de s'endormir.

« Le service du soir était pour moi le moment le plus pénible. Il m'était absolument impossible de me tenir éveillé, et je savais que dormir pendant la parole de Dieu est un péché. En hiver, la chapelle était éclairée par d'immenses chandeliers avec des rangées de chandelles. Ces chandelles avaient continuellement besoin d'être mouchées et je vois encore le vieux bonhomme qui faisait la ronde pendant le service avec une paire d'énormes mouchettes. En s'ouvrant et en se fermant, les mouchettes faisaient *clic! clic!* Combien je l'enviais d'avoir une occupation semi-profane qui le protégeait contre cette terrible envie de dormir! Combien j'enviais le gardien des bancs, qui avait le droit de se tenir debout à la porte de la sacristie, et qui en profitait pour se glisser de temps en temps dans la sacristie, ou même dans le cimetière, s'il

entendait des gamins irrespectueux y faire du bruit! L'atmosphère étouffante et viciée de la chapelle ajoutait à mon malaise. J'ai vu bien des fois, en hiver, quand les portes et les fenêtres étaient fermées, les vitres ruisseler et les femmes s'évanouir. »

M. et Mme Rutherford donnaient à leurs enfants l'éducation qu'on pouvait se procurer dans leur fond de province. Ils les envoyaient à une école publique où l'on apprenait un peu de latin et où l'on passait un temps considérable à copier des alphabets imprimés. Le but de ce dernier exercice est resté un mystère pour les anciens élèves. Quand Mark eut atteint quatorze ans, sa famille l'informa qu'il était temps pour lui d'être touché de la grâce et de se convertir, afin que le vieil homme fût remplacé par un homme nouveau. Les opérations mystérieuses du Saint-Esprit dans le cœur du pêcheur avaient été rangées par les Rutherford, avec tous les autres phénomènes de la vie spirituelle, parmi les observances dont on règle l'appareil et dont on choisit le moment. Leur communication ne surprit pas leur fils : devenir un « enfant de Dieu » faisait partie pour lui du programme obligatoire, au même titre que les trois sermons du dimanche, et il

n'avait pas plus l'idée d'y réfléchir qu'on ne pense à se demander si le soleil se lèvera demain matin. On lui avait dit de se convertir; il se convertit et trouva naturel d'être exactement le même après qu'avant. « La seule différence fut que j'étais peut-être un peu plus hypocrite; non pas que je fisse profession envers les autres de croire ce que je savais ne pas croire, mais j'en faisais profession envers moi-même. »

Très peu d'hommes sont entièrement exempts de l'hypocrisie raffinée qui consiste à se tromper soi-même. La plupart sont de bonne foi et croient réellement posséder leurs sentiments et leurs idées, quoique sentiments et idées ne soient pas plus à eux que les plumes d'un oiseau de carton ne sont à lui. D'autres s'aperçoivent qu'ils s'en content à eux-mêmes, mais ils persévèrent par des raisons d'utilité et d'agrément. Ces derniers aiment ceux qui leur ressemblent; ils aiment la sanction que l'hypocrisie des autres donne à la leur.

Mark Rutherford aperçut de bonne heure son propre masque. Ce fut la cause de ses malheurs, parce qu'il était également incapable de le supporter et de s'en passer. Sa nature ne lui permettait ni de vivre, comme tant d'autres, sans convictions, ni de s'en faire, ni d'adopter

celles d'autrui. Il voyait toujours les objections et n'y trouvait jamais de réponse. La force lui manquait pour s'emparer d'une idée et pour la suivre; elle lui manquait de même pour empêcher une idée de s'emparer de lui et de le poursuivre. Beaucoup de gens d'intelligence limitée et de caractère droit sont, de notre temps, dans la même situation. On a beaucoup détruit en fait de principes et d'opinions; on n'a rien remplacé. Il y a de par le monde des milliers de Mark Rutherford qui sentent qu'ils n'ont pas leur équilibre, qui en souffrent et qui ne peuvent rien faire pour le saisir. Le travail intérieur par lequel ils arrivent à la conscience de leur indigence morale est décrit d'une façon supérieure dans le livre qui nous occupe. On ne nous en voudra pas de nous arrêter un peu longuement au chapitre intitulé *Préparation*.

II

Mark était à l'école de théologie quand lui vinrent les premiers soupçons du trouble moral dont il était menacé. Ses parents avaient arrangé de le faire pasteur, non parce qu'il annonçait la vocation, mais parce qu'il était « aussi bon à cela » que la plupart des jeunes gens qui se font pasteurs. A l'école, il fut mis aux mains d'un professeur onctueux, qui récitait depuis beaucoup de générations d'élèves les mêmes petits cahiers sur les preuves de l'existence de Dieu et sur l'inspiration des saintes Écritures. Ce professeur était en même temps directeur de l'établissement. Ses cheveux étaient couleur filasse, sa voix douce, son air très pastoral, et il allait, allait, jamais arrêté, jamais embarrassé, jamais à court de banalités, réglant les questions les plus ardues en quelques paroles

fleuries. Les objections n'existaient pas pour lui. Il les avait supprimées de la manière la plus simple — en les ignorant. Ses collègues suivaient le même système, qui était si bien entré dans l'esprit de l'école, que jamais un élève n'aurait osé exprimer un doute ou soumettre une objection au maître. La classe savait qu'il existait quelque part des « infidèles »; on lui avait lu un petit traité du professeur blondasse qui était à faire hausser les épaules de pitié sur l'aveuglement des infidèles. Elle savait aussi que le mot « allemand » ne devait se prononcer qu'avec un certain ton exprimant la réprobation. Rutherford comprit plus tard que c'était à cause de la littérature allemande et de son impiété.

Il faut dire à la décharge du directeur que l'enseignement était proportionné aux élèves. L'école était destinée à alimenter de petites églises de village et ne recevait guère que des jeunes gens sans culture, dont presque aucun n'aurait été capable de suivre des cours plus élevés. Rutherford lui-même, malgré son penchant à l'analyse, subit d'abord l'ascendant de cette méthode dogmatique qui n'admettait pas le raisonnement et donnait pour évident ce qu'il aurait fallu démontrer. Il composa ses

premiers sermons dans une sécurité d'esprit absolue, et prêcha avec ardeur ce qu'il n'avait jamais pris la peine de comprendre. Sa présomption était naturelle et excusable ; on n'est jamais si affirmatif que lorsqu'on est incapable de raisonner son avis. Les indécis sont presque toujours ceux qui voient le pour et le contre.

Quand des lectures profanes eurent éveillé ses doutes, il chercha des arguments dans ses souvenirs de classe et reconnut que les leçons de ses professeurs répondaient aux objections de la science moderne tout juste autant que le caquetage des moineaux du jardin. Les premiers moments de doute ne furent pas pénibles. Le plaisir nouveau de penser l'amollissait délicieusement. Il trouvait la vie exquise en soi, indépendamment de ce qu'elle apporte, sentiment que la jeunesse éprouve rarement et qui naît d'ordinaire à l'âge où l'homme, n'ayant plus que peu à attendre de l'existence, n'est pas distrait par ses désirs et ses impatiences de la jouissance profonde de posséder la vie.

On devient assez souvent croyant tout d'un coup, par une sorte d'illumination; on devient incroyant par des degrés insensibles, dont le premier peut s'appeler le degré de la conciliation. C'est celui où l'on croit encore qu'un sys-

tème religieux peut être écorné impunément et qu'il est possible de tout concilier à condition de tout interpréter; celui où l'on se dit que les doctrines apprises dans le catéchisme ayant eu autrefois leur origine dans les nécessités de la nature humaine, il n'y a qu'à les interpréter pour les appliquer à nos besoins actuels, qui sont essentiellement les mêmes. Rutherford travaillait à interpréter, tout heureux de sentir qu'enfin il n'était pas un simple écho, et dans ces dispositions il composa un sermon sur l'expiation, où il essayait de réconcilier la Nature (avec une grande N) et la religion. Il prononça ce sermon un dimanche, en présence de ses professeurs. Le lundi, le directeur le fit venir dans son cabinet.

« Il me dit que mon sermon marquait de grands moyens, mais qu'il en aurait été plus satisfait si je m'étais borné à exposer aussi simplement que je l'aurais pu la « voie du salut », telle qu'elle nous est révélée en Jésus-Christ. Ce que j'avais soutenu aurait peut-être eu quelque intérêt pour des gens cultivés; lui-même se souvenait d'avoir développé à peu près les mêmes idées, il y avait de cela bien des années, quand il était un tout jeune homme, dans un sermon qu'il avait prêché au meeting de l'Union;

mais je devais me souvenir que ma sphère d'utilité serait, selon toute probabilité, parmi d'humbles auditeurs, dans un village ou une petite ville, et il ne croyait pas que des auditeurs de cette espèce me comprissent si je parlais par-dessus leurs têtes comme je l'avais fait la veille. Après tous les soucis de la semaine, il ne leur fallait pas, le dimanche, de ces choses qui demandent un exercice quelconque de la pensée; il leur fallait uniquement une répétition de « cette vieille histoire dont, vous le savez, « monsieur Rutherford, nous ne devons jamais « nous lasser; un exposé de notre horrible « iniquité, de l'asile que nous trouvons sur le « Rocher des Ages et là seulement, des joies « des élus et des souffrances de ceux qui ne « croient pas ».

« Ses paroles tombaient sur moi comme la main d'un cadavre et je sortis très abattu. Mon sermon m'avait excité, et l'homme entre tous qui aurait dû me soutenir et me pousser n'avait pas un mot affectueux ou encourageant pour moi; rien que la plus froide indifférence, et même le blâme. »

Un caractère mieux trempé se serait révolté, et le récit, du coup, serait devenu banal. Mark Rutherford était de ceux qui subissent en gé-

missant et en se faisant d'inutiles reproches. A l'expiration de sa quatrième année de théologie, il se laissa envoyer à titre d'essai dans une petite ville, agréa au troupeau et fut installé. Son sermon de début marqua assez curieusement la seconde étape, l'étape définitive, et qu'on refait rarement en arrière, sur le chemin du désarroi moral.

III

« Le premier dimanche où je prêchai après avoir été accepté était un jour de novembre gris et triste, mais il n'y avait rien de semblable en moi. La communauté avait considérablement augmenté pendant les quatre dernières semaines [1], et j'étais stimulé par la perpective de la vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi. »

C'était le soir. Mark Rutherford monta en chaire avec l'excitation du novice persuadé qu'il va rendre service à l'humanité. Il avait aussi l'illusion, fréquente à vingt ans, que les gens intéressants sont nombreux et qu'on a le droit de s'estimer frustré lorsqu'on n'en rencontre pas. Je remarque que sur ce dernier point il resta incorrigible. L'expérience, qui lui apprit si vite

1. Celles où il avait prononcé ses sermons d'essai.

à mesurer sa propre médiocrité, ne lui enseigna jamais que les hommes intéressants sont une exception, de même que les événements singuliers. Le tissu de l'humanité est fait de gens ordinaires, comme le tissu de la vie d'événements vulgaires et pas du tout intéressants.

Il parla du christianisme, religion des délaissés, des isolés, de tous ceux qui ne réussissent pas. Il mettait tout son cœur dans ses paroles, car il se les appliquait, et les consolations qu'il offrait aux autres, il s'imaginait en éprouver l'efficacité :

« Quand le service fut fini, je me rendis dans la sacristie. Personne ne vint m'y trouver. Le sacristain entra, me dit qu'il pleuvait et ressortit immédiatement pour éteindre les lumières et fermer les portes. Je n'avais pas de parapluie; je partis à pied sous la pluie. En rentrant dans mon garni, je trouvai mon souper, consistant en pain, fromage et bière, sur la table, mais on avait jugé inutile de rallumer le feu à cette heure de la nuit. J'étais harassé, et je me promenai de long en large pendant plusieurs heures dans une espèce de crise nerneuse. Tout ce que je venais de prêcher me semblait la vanité des vanités à présent que j'étais en face de la réalité, et je me reprochais

amèrement une foi qui ne résistait pas à une heure d'épreuve.

« Vers le matin, je me couchai, mais non pour dormir, et, lorsque parut le crépuscule gris du lundi, je n'avais plus sur quoi m'appuyer et j'éprouvais la sensation de tomber dans un vide sans fond. Mon état s'aggrava de semaine en semaine et ma mélancolie prit une forme définie. Je me mis dans la tête que je devenais fou ou idiot... »

Cet accès d'hypocondrie ne l'empêcha pas de remplir ses fonctions pastorales. Au contraire, tant qu'il fut malade, il n'eut de difficultés qu'avec lui-même. Il prêchait des sermons qui ne portaient ombrage à personne, parce qu'il n'y avait rien dedans. Il n'avait pas la force de regimber contre l'autorité de M. Snale, marchand de drap et diacre, le gros bonnet du troupeau, qui le tolérait tout en se défiant de lui. Il présidait avec une apparente placidité les réunions de couture pour les pauvres, où il lui fallait lire aux dames des romans religieux choisis par M. Snale et qui le rendaient malade d'agacement. Son seul acte d'autorité pendant les dix-huit premiers mois de son ministère fut d'introduire à l'une de ces réunions le *Vicaire de Wakefield*. Au milieu du second chapitre

M. Snale lui glissa dans l'oreille, avec un sourire significatif, qu'il y avait des demoiselles. Il n'osa pas insister et l'on revint aux romans religieux. Vers la fin de la séance, M. Snale lisait la liste des mariages, des morts et des naissances; prise dans un journal bien pensant, cette liste devenait sujet pieux, comme aussi, sans doute, les commentaires qu'elle devait provoquer dans l'auditoire. La soirée se terminait par une distribution de tasses de thé et de tartines de beurre.

La paix fut troublée dès que Mark revint à la santé. Il se reprit à lire, à creuser des sujets au-dessus de sa compréhension et à se tracasser de problèmes insolubles. Il eut alors l'occasion de remarquer combien il est aisé à un prédicateur de tromper ses auditeurs sans le vouloir. Le prédicateur se sert d'une certaine phraséologie, particulière à la secte dont il fait partie. Ceux qui l'écoutent sont accoutumés à attacher un sens précis et traditionnel aux termes qu'il emploie. A moins de s'arrêter à chaque mot pour expliquer qu'il l'entend d'une façon différente, il peut prêcher des mois entiers avant qu'on s'aperçoive qu'il n'est plus orthodoxe. Rutherford était déjà fortement hérétique que personne, pas même M. Snale, n'avait encore

de soupçons. L'apathie de ses ouailles empêchait la découverte scandaleuse. C'étaient tout à fait les gens dont lui avait parlé le directeur de l'école de théologie, qui ne viennent pas à l'église le dimanche pour être obligés de penser à quelque chose.

Sans un accident, Rutherford serait probablement resté toute sa vie pasteur à C***. Les années l'auraient calmé, il aurait reporté sur les questions de morale l'ardeur qu'il dépensait inutilement sur des arguties théologiques et il aurait suivi les traces de son prédécesseur, homme vénérable qui, durant cinquante années, avait prêché trois sermons par dimanche sur la chute de l'homme et l'expiation. Par malheur ou par bonheur, comme on voudra, ses efforts pour dire des choses qui ne fussent pas trop rebattues lui attirèrent des auditeurs inusités. On remarqua la présence au service divin d'un homme notoirement athée. Cela éclaira M. Snale. Il y eut des explications, Mark Rutherford fut vif et une démission s'ensuivit.

Au point où il en était, il aurait dû renoncer entièrement à l'Église et changer de carrière. S'il avait été énergique, il n'aurait pas hésité; mais j'ai dit qu'il était faible. Les conflits spirituels n'exemptent pas l'homme des petits

soucis de la vie quotidienne. L'âme travaillée par une crise religieuse reste sensible aux ennuis matériels, aux dégoûts, aux peines mesquines, en sorte qu'elle n'est même pas soutenue par le sentiment de sa propre dignité. Mark Rutherford, craintif et indécis, était moins capable que personne de se dégager des misères et des vulgarités d'une existence étroite. Au milieu des angoisses de sa conscience, il se tourmentait tout autant de ce que sa bourse baissait et de ce qu'il n'avait pas de position.

Les hommes amoureux de l'idéal se partagent en deux classes : les amoureux platoniques, et les autres. Mark appartenait à la première classe. Il lui suffisait de ne rien faire qui fût positivement contraire à son idéal d'indépendance et de sincérité. Ayant jugé qu'il pouvait « sans déloyauté » être pasteur unitairien, puisque les doctrines des unitaires se rapprochaient de ses idées du moment, il posa sa candidature à une petite chapelle de leur rite. On l'invita à venir prêcher un sermon d'essai et il s'y rendit sous le patronage d'un marchand de sa connaissance. Ne perdez pas de vue en lisant la page suivante qu'il avait l'âme bouleversée par les questions les plus graves, torturée par le

doute, qu'il était, en un mot, dans une de ces situations où l'on donnerait tout au monde pour oublier les choses de la terre. Bien que le morceau soit un peu long, je le citerai tout entier, parce qu'il donne la note exacte du livre :

« J'étais si à court d'argent que, dans la matinée du dimanche, je dus faire tout le chemin à pied. Comme je n'avais reçu aucune invitation, j'allai tout droit à la chapelle, et j'attendis dans le cimetière contigu. Enfin, une petite porte s'ouvrit et une femme parut. Je lui expliquai qui j'étais; j'entrai dans la sacristie et je m'assis sur une petite chaise près d'une petite table de cuisine. Bien qu'il fît froid, il n'y avait pas de feu et aucun préparatif pour en faire. Sur la tablette de la cheminée se trouvaient un verre et une carafe évidemment remplie depuis plusieurs jours; ce n'était pas fort tentant. Après une nouvelle attente de près de vingt minutes, je vis entrer mon ami le marchand; il me donna une poignée de main, fit la remarque que le temps était bien froid et me demanda quels cantiques on chanterait. Je les lui indiquai et je montai en chaire.

« Je me trouvais dans un édifice très simple, qui pouvait contenir environ deux cents personnes. J'avais en face de moi une galerie, et

au-dessous de moi, dans le bas, des bancs de couleur sombre; ceux qui se trouvaient immédiatement à ma droite et à ma gauche étaient entourés de rideaux verts fanés. Je comptai mes auditeurs; il y en avait tout juste dix-sept, y compris deux vieux paysans assis sur une banquette, au fond, tout près de la porte. Dans la galerie il n'y avait personne, sauf une jeune femme qui tenait l'orgue.

« Le marchand annonça les cantiques et entonna le chant d'une voix de basse, accompagné par le petit orgue; le reste de la communauté y ajoutait un faible murmure. Je fus quelque peu surpris en trouvant dans la Bible un discours qui y avait été laissé par l'un de mes prédécesseurs. C'était un sermon de funérailles, lisiblement écrit, et qui avait servi en plusieurs occasions, bien qu'on pût y trouver des allusions personnelles. On y louait avec emphase la piété et les bonnes œuvres du défunt, mais, tout du long, on avait mis entre les lignes des pronoms féminins au-dessus des pronoms masculins, *sœur* au-dessus de *frère*, de façon qu'il n'y eût pas de difficulté à le lire indifféremment pour les deux sexes.

« J'étais engourdi, anéanti; je n'avais de cœur à rien. Je parlai pendant une demi-heure

sur la véritable signification de la mort du Christ. Il me semblait que c'était là un sujet aussi intéressant qu'un autre.

« Après le service, mes dix-sept auditeurs s'en allèrent, excepté un vieux monsieur maigre qui entra dans la sacristie, s'inclina légèrement et me dit : « Monsieur Rutherford, voulez-vous « m'accompagner, s'il vous plaît? » Je le suivis. Nous traversâmes le village presque sans rien dire et nous arrivâmes à sa maison, où nous fûmes reçus par sa femme, qui avait pris les devants. Ils avaient autrefois tenu la boutique où était maintenant mon marchand, mais ils étaient retirés du commerce. Ils paraissaient avoir le même âge, environ soixante-cinq ans; ils avaient la même complexion, tous deux étaient pâles, maigres et lymphatiques comme s'ils étaient nourris de gruau. Nous dînâmes dans une grande salle munie d'une cheminée avec une grille de forme ancienne. Je me rappelle parfaitement bien ce qu'il y avait à dîner : un cou de mouton (froid), des pommes de terre, des choux, un pudding à la graisse et de l'ale, la plus étrange que j'aie jamais vue; pour la couleur, elle rappelait le jus de citron; ce que c'était en réalité, je ne puis le dire, car je n'en bus pas. Je fus un peu étonné quand on me

demanda si je voulais des pommes de terre *ou* des choux; mais, supposant que l'usage du pays était de ne pas prendre le même jour des pommes de terre *et* des choux, et me souvenant d'ailleurs que j'étais à l'essai, je répondis : « des choux ». On parla peu pendant le repas. Mon hôtesse ne dit pas un mot. Après dîner, elle mit tout en ordre et ne reparut plus. Mon hôte s'approcha de la grille de la cheminée, fit une remarque sur la pluie qui commençait à tomber et s'endormit.

« A deux heures moins vingt minutes, nous nous rendîmes au service de l'après-midi; nous trouvâmes les dix-sept auditeurs à leurs places, sauf les deux paysans, qui s'étaient sans doute laissés arrêter par la pluie. Le service fut la répétition de celui du matin. Quand je descendis de la chaire, mon hôte s'avança et me présenta dix-neuf shellings. Les honoraires étaient d'une guinée; mais on déduisait deux shellings pour mon dîner. »

Mark Rutherford berça de ses sermons, pendant une année, le sommeil de ses dix-sept auditeurs; après quoi il donna encore sa démission, d'ennui et de dégoût, et partit pour Londres, décidé à changer de carrière.

IV

Son mal provenait d'un désaccord entre ses sentiments et ses idées : c'est pourquoi il était incurable. Il avait des besoins et, des incapacités de croire. Son cœur voulait adorer; sa raison lui enlevait les objets de son adoration et laissait l'autel vide. Il était né cent ans trop tard. Dans un siècle de foi, il aurait été fanatique et heureux; dans le nôtre, il n'était qu'une sorte d'épave morale, ballottée sans pouvoir atteindre un rivage. L'anéantissement de chaque vieille croyance lui paraissait un pas vers l'émancipation intellectuelle, et, après qu'elle était détruite, il s'étonnait de ce qu'elle lui manquait. Les dogmes religieux qu'il méprisait le plus en théorie lui étaient nécessaires pour la vie du sentiment. Le jour où il avait cessé de croire à l'immortalité de l'âme, il avait été

triomphant de sa victoire sur la superstition; il fut tout surpris le lendemain de s'apercevoir qu'il lui était impossible de conserver la sérénité, s'il ne voyait que le néant au delà de la mort.

Il avait espéré trouver le calme dans un changement de profession; mais aucune profession ne satisfait un état d'esprit négatif, où l'on ne voit jamais que le contre. Il essaya de l'enseignement et s'enfuit au bout de trois jours, dans un accès de terreur panique très voisin de la folie. Il se mit dans la librairie et y renonça pour raisons de santé. Il se figurait avoir de la répugnance pour ses occupations; au fond, toutes les occupations auraient convenu à sa nature molle, s'il avait pu avoir la paix avec lui-même. Il était, dans toute la force du terme, l'enfant de son temps, désorienté et démonté par des problèmes trop forts pour lui.

Nous connaissons tous cette histoire; plus d'un l'a déjà racontée; mais elle se passe ici dans une sphère intellectuelle où l'on ne s'était pas encore avisé de l'observer. Les effets de ce qu'on a appelé la maladie du siècle avaient été étudiés chez les caractères et les esprits d'élite; l'histoire de Mark Rutherford nous montre ce qu'ils sont chez les êtres ordinaires, c'est-à-dire

chez la masse. Elle nous montre l'effarement et l'affaissement de la médiocrité, qui n'a pas la vigueur de cerveau nécessaire pour se créer une foi, aussi bien politique que religieuse, esthétique que morale, en face d'un siècle qui lui dit : Pense toute seule ! — Penser quoi? croire quoi? Les vieux systèmes ont disparu et rien ne s'est élevé pour les remplacer. Les Rutherford ne possèdent pas l'indifférence ou la haute raison qui permettent d'attèndre avec calme que le temps et le travail commun des générations apportent de nouvelles conclusions sur l'univers. D'ailleurs, vous leur en apporteriez qu'ils n'y croiraient pas. Ils ont vu renverser celles auxquelles leurs pères et leur propre jeunesse avaient eu tant de confiance, et ils en ont gardé pour l'avenir une défiance insurmontable.

Le monde ne s'occupe pas d'eux. On ne s'inquiète pas d'eux. Ils sont de ces gens « pas du tout intéressants » dont le vaste nombre indignait Mark Rutherford. En existent-ils moins? Soyons pour eux pleins de compassion, car ils sont les plus à plaindre, étant sans défense. Nos générations ont perdu l'unité morale. Elles n'entrent pas dans la vie active avec un ensemble d'idées et de sentiments fixes, cohé-

rents, adaptés les uns aux autres, qui leur imprime une direction et leur serve d'appui. C'est pourquoi nous les voyons agitées, illogiques dans leur manière de penser et de se conduire. Un exemple rendra ma pensée plus claire.

Je connais un homme distingué qui a conservé à travers les écueils d'une éducation profane un sentiment religieux extrêmement vif. Il ne s'en cache pas; il serait plutôt disposé à s'en faire gloire. Cet homme est en même temps le plus terrible démolisseur de religions qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il a une manière tranquille et incisive de ruiner un système théologique, de faire toucher au doigt les impossibilités d'une métaphysique ou les contradictions d'une philosophie, qui paralyse l'adversaire. Lui fait-on remarquer l'inconsistance qui existe entre ses idées et ses sentiments, il la reconnaît et s'en afflige. Il est également sincère dans les uns et dans les autres; son cœur est croyant, son esprit est sceptique; il a perdu l'unité morale.

Ne le plaignons pas trop; il trouve des compensations et des distractions dans une foule de jouissances délicates. Les Rutherford ont peu ou point de jouissances délicates. Il n'y a

pas pour eux de compensations à la perte du patrimoine commun de principes et de convictions dans lequel leurs aïeux n'avaient qu'à puiser. Admettons que presque tous s'accoutument, après une lutte, à rester dans le vague. Admettons même que la plupart en prennent tout de suite leur parti, sans lutte. Il n'en sera pas moins triste de songer qu'aujourd'hui tant d'êtres pensants naissent, vivent et meurent avec ces mots pour tout *credo* : « Y a-t-il ou n'y a-t-il pas un Dieu et une âme? La morale existe-t-elle en dehors de l'intérêt de la société? La patrie n'est-elle qu'un préjugé, le beau et le vrai que des mots? Je n'en sais rien, et cela m'est égal. Nous allons, s'il vous plaît, causer de ces questions en prenant le thé, tranquillement, sans passion; après quoi nous parlerons d'autre chose. Il est inutile de nous tracasser à propos de ce qui ne nous regarde pas. »

Mark Rutherford bondissait quand il entendait parler ainsi. Mais c'était tout.

A PROPOS

DE CONTES DE FÉES

A PROPOS

DE CONTES DE FÉES

Un éditeur de Tokio a publié une collection de *Contes de fées japonais* [1], imprimée sur du papier léger comme l'aile d'une mouche et ornée de gravures baroques, qui est la plus jolie du monde. Le texte, traduit en anglais, est arrangé pour les enfants, c'est-à-dire qu'on en a ôté tout ce qui aurait pu choquer le lecteur ou affliger son âme. On y voit des gens sans bouche qui boivent, de belles princesses qui épousent les jeunes pêcheurs, des renards très malins, et l'on y prendrait un plaisir extrême s'il n'existait pas de mythologues. Les mythologues sont le fléau des personnes qui aiment les contes de fées. Depuis qu'ils existent,

1. *Japanese Fairy Tales Series* (Tokio, Kobunska).

et qu'ils écrivent des livres, et qu'ils se disputent, on ne peut plus lire *le Petit Chaperon rouge* avec simplicité de cœur. Il faut se demander tout le temps si ce ne serait pas un mythe solaire, et de quelle couleur pouvait bien être le premier homme qui a figuré la mer engloutissant le soleil couchant par un loup mangeant une petite fille coiffée de rouge. Était-il blanc, jaune ou noir? Avait-il le nez droit ou épaté? Tous les contes populaires viennent-ils de l'Inde, d'où ils se sont répandus, en subissant des variantes, dans le monde entier? En laisserons-nous une petite part aux Avares et aux Kariaines, peuples non aryens, mais qui, d'après quelques savants, avaient néanmoins de l'imagination?

A quelque opinion que l'on s'arrête, on est sûr de s'attirer les foudres d'un mythologue, puisqu'ils ne sont pas d'accord. On l'a bien vu précisément à propos des légendes populaires du Japon, lorsqu'elles furent d'abord connues en Europe par diverses publications savantes. On les accusa de n'être que des pastiches, et une partie au moins en furent convaincues. J'oserai avouer qu'elles m'en intéressent davantage. Des légendes exclusivement nationales nous auraient appris de quelle manière les Japonais concevaient le merveilleux; des légendes nées

çà et là et repétries dans leurs voyages au gré des peuples qui s'en emparaient, nous disent comment les hommes en général le conçoivent. Nous voyons d'abord que c'est toujours et partout la même chose; le temps et la latitude n'y changent rien, non plus que la nuance de la peau. Et aussitôt les questions de se presser : d'où vient chez l'homme cette disposition universelle à croire au merveilleux? A quel besoin secret correspond-elle? En quoi le merveilleux le satisfait-il quand il l'a inventé, autrement dit, à quoi lui servent les dieux enfantés par son imagination et pourquoi sont-ils un élément de bonheur dans sa vie?

I

Les vieilles légendes de tous les pays nous font la même réponse. La grande utilité des dieux est de rassurer notre esprit, épouvanté de l'impassibilité de la nature. Il est doux de penser que nous ne sommes pas abandonnés seuls en face des forces aveugles; qu'il existe quelque part des êtres semblables à nous par les passions, capables d'entrer dans nos peines et nos joies et ayant le pouvoir de suspendre à notre profit les lois de l'univers; des êtres à qui nous demandons secours dans notre détresse et qui se prêtent, pour quelques grains d'encens, à faire des prodiges en notre faveur; des êtres qui peuvent dispenser nos actions d'avoir leurs conséquences naturelles et à qui nous devons ainsi un dernier espoir d'échapper à l'insupportable esclavage des effets et des

causes. Ce sont les libérateurs, et le besoin impérieux de croire qu'ils existent réellement a fait jaillir chez tous les peuples et dans tous les temps la foi avide au surnaturel.

L'imagination a créé ces êtres supérieurs très divers, selon les emplois qu'elle leur destinait dans le monde invisible, et les a groupés hiérarchiquement. Les princes de la mythologie sont de grands personnages, pour lesquels il n'y a d'impossible que ce qui a été jugé tel par leurs sectateurs. Il serait vain de rechercher pourquoi ceux-ci ont décidé que ceci serait possible et cela impossible. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils étaient d'une école philosophique dont font partie de nos jours beaucoup de chrétiens, et qui distingue entre les miracles faciles et les miracles difficiles. Les règles d'après lesquelles se fait le classement échappent à l'intelligence et sont matière de foi. Il faut se garder d'en médire, car ce sont elles qui ont introduit la variété et la fantaisie dans tous les Olympes connus, en donnant le caprice humain pour borne au pouvoir des divinités.

L'Olympe où nous introduisent les *Contes de fées japonais* est aussi turbulent que celui des Grecs. La mauvaise tenue de ses habitants n'est

peut-être nulle part aussi manifeste que dans le *Dragon à huit têtes*, l'une des légendes où il a été le plus nécessaire d'abréger et d'adoucir, dans une collection destinée aux enfants. Nous rétablirons, dans l'analyse qu'on va lire, quelques traits indispensables à l'intelligence du récit, et le lecteur de l'Occident ne se sentira pas dépaysé parmi ces divinités querelleuses; ce sont mœurs avec lesquelles Homère nous a familiarisés.

Au commencement des choses, le puissant Izanagi, père de tous, se voyant mourir, partagea le monde entre ses trois enfants. Il donna le soleil à sa fille Amatérasu; Susano, son fils aîné, eut la mer, et le cadet eut la lune.

Amatérasu s'installa dans le soleil, où elle passait son temps à tisser des étoffes d'or et d'argent qui servirent sans doute à faire les robes de Peau-d'Ane. Cependant son frère Susano était le plus brouillon et le plus mal élevé des dieux. Il était grossier et tapageur, mettait le désordre partout et rendait la terre inhabitable, de sorte que les hommes mouraient. Un jour, il monta chez sa sœur, dont il était jaloux parce qu'elle avait eu le soleil, brisa ses métiers et foula aux pieds les étoffes étincelantes. Amatérasu, effrayée, s'enfuit dans

une caverne dont elle ferma la porte. Aussitôt le monde fut plongé dans une nuit profonde. Susano acheva son œuvre perverse en tuant la déesse de la Nourriture.

Les dieux tinrent conseil sur les moyens d'attirer Amatérasu hors de sa cachette. Ils se décidèrent pour une danse que le dieu de la Folie alla danser devant la caverne et sur laquelle nous n'insisterons pas ici. La déesse sortit, et la lumière fut rendue au monde. Afin d'assurer la paix, les dieux exilèrent Susano sur la terre, où il eut une aventure qui rappelle à la fois la légende du Minotaure et celle de Persée. Un dragon à huit têtes habitait un marais, d'où il sortait une fois l'an pour manger une jeune fille. Susano le tua et épousa l'Andromède japonaise. La manière dont il s'y prit pour tuer le monstre est digne de remarque. Il l'enivra; après quoi il coupa les huit têtes sans peine ni péril. C'était prudent et point héroïque; mais les vieux Japonais faisaient grand cas de la sagesse mondaine.

Le conseil des dieux est en tout pays une institution aristocratique. N'y entre pas qui veut, et les humbles de la terre ont le sentiment qu'il est bien loin, bien inaccessible. Ils ont donc rempli le monde invisible de petites gens

à leur image, avec qui ils osent se familiariser et qu'ils ont soin de placer à leur portée. Ce sont de pauvres divinités champêtres, de simples diables, de modestes petits saints locaux. Le Dieu des bonnes gens n'a jamais été celui des évêques, encore moins celui des rois. Il faut avouer que le bas peuple surnaturel est mal composé. Il s'y rencontre beaucoup de manants et d'êtres malfaisants; mais quoi? on se résigne aux malfaisants pour avoir les autres; on a d'ailleurs le plaisir d'espérer que la malice des méchants tombera sur le prochain, et cela console de bien des choses.

Le conte de l'*Homme à la loupe* nous introduit dans la mauvaise compagnie céleste. Il est bien connu en Occident, car il figure sous différents noms et avec des variantes, dont la principale est le changement des loupes en bosses, parmi les récits populaires bretons, picards, allemands, irlandais, catalans. On en a conclu qu'il avait été importé dans l'extrême Orient, de l'Inde ou d'ailleurs [1]. Quelle que soit son origine, les êtres surnaturels qui dansent la nuit dans les champs s'y présentent à nous japonisés. Follets et Korrigans se sont déguisés

1. Voy. dans *Mélusine*, t. I, la lettre de M. Emmanuel Cosquin (p. 161) et la réplique de M. Loys Brueyre (p. 235).

en diables de paravent, et cela ne les a pas embellis; mais ils sont plus gais que chez nous; ils ont l'air de faire leur carnaval.

Il y avait une fois un vieillard qui avait une grosse loupe sur la joue droite. Un jour qu'il était allé dans la montagne couper du bois, il fut surpris par le mauvais temps et obligé de s'abriter dans un arbre creux. La nuit vint. Tout à coup il entendit des voix confuses et vit approcher une grande foule d'êtres singuliers. Les uns étaient rouges et vêtus de vert. D'autres étaient noirs et vêtus de rouge. Les uns n'avaient qu'un œil, les autres n'avaient pas de bouche. Il serait impossible de les décrire, car aucun ne ressemblait à son voisin.

Les diables allumèrent un grand feu, de sorte qu'on voyait clair comme en plein jour, et commencèrent à boire et se divertir. Ceux qui n'avaient pas de bouche buvaient comme les autres, et la plupart furent bientôt en pointe de vin. Un jeune diable chanta une chanson comique et se mit à danser. Beaucoup l'imitèrent. Alors le vieillard voulut s'amuser aussi. Il sortit de son arbre et dansa avec des postures si burlesques, que les diables riaient de tout leur cœur. Quand il eut fini, les diables lui firent promettre de revenir et lui demandèrent

sa loupe en gage. Le bonhomme répondit : « Il y a bien des années que j'ai cette loupe, et je ne voudrais pas m'en séparer sans de bonnes raisons. Pourtant, vous pouvez la prendre. » Les diables tiraillèrent et tortillèrent la loupe jusqu'à ce qu'elle leur restât dans la main. Juste à ce moment, l'aurore parut et les oiseaux chantèrent. Les diables s'enfuirent en toute hâte.

La suite se devine. Le vieillard conta son aventure à un voisin qui avait aussi une loupe à la joue et qui essaya de s'en débarrasser par le même moyen. Mais il déplut aux diables, qui lui appliquèrent la loupe du vieillard sur l'autre joue, de sorte qu'il revint avec deux loupes.

Ces diables-là sentent la Courtille. Il y en a de mieux au Japon. Ceux de *Momotaro, ou le Petit Pêcher*, sont plus relevés. Ils ont un roi, et un royaume, situé dans une île. Ce sont néanmoins de pauvres sires. Il suffit d'un homme, aidé d'un faisan, d'un singe et d'un chien, pour prendre le royaume d'assaut, mettre l'armée en déroute et garrotter le roi des diables. En somme, à en juger par les *Contes de fées*, les Japonais ont manqué leur diable et produit un type grotesque. Il n'est pas à la portée de tous les peuples d'inventer Satan. La

figure du grand révolté, en qui vont s'incarner les amertumes et les reproches de l'humanité, est une des plus belles créations du génie humain, et il n'a été donné qu'à quelques races et époques privilégiées de la concevoir dans toute sa poétique grandeur. Autant elle est alors imposante, autant la menue monnaie de Satan est ridicule. Les diablotins comiques ou indécents de nos cathédrales gothiques en font foi au même titre que les monstres poltrons et stupides des *Contes de fées*. Les Japonais prennent leur revanche avec les animaux fantastiques.

II

Le peuple a un penchant marqué à attribuer des pouvoirs surnaturels aux animaux. Il y ajoute volontiers une forme ou des attributs particuliers auxquels on reconnaît que ce ne sont pas des bêtes ordinaires. Les chats des sorcières, qui portaient leur maîtresse au sabbat à travers les airs, avaient une physionomie à part, à laquelle aucune commère ne se trompait. J'ai été lié dans mon enfance avec une fille de ferme du centre de la France, qui avait conservé dans toute sa vigueur ce qu'Herbert Spencer appelle le préjugé théologique. Aucune superstition ne la trouvait incrédule, à la seule condition d'être consacrée par la tradition locale. Le monde animal entrait dans son répertoire pour une grande part. Très peu timide avec les humains, elle avait sans cesse de grosses

frayeurs causées par des bêtes fantastiques qu'elle voyait de ses yeux, et qui étaient pour elle les maîtres absolus de la nature. Un serpent à quatre pattes régnait tyranniquement sur sa basse-cour, où il était le dispensateur des biens et des maux parmi la volaille et le bétail. Quand les coqs pondaient des œufs, reconnaissables à l'absence de jaune, et qu'il sortait de ces œufs d'autres serpents qui allaient téter les vaches, lesquelles perdaient aussitôt leur lait, pas n'était besoin de se creuser la tête : le serpent à quatre pattes l'avait voulu ainsi. Elle me mena un jour, d'un air solennel, devant un tas de bruyère, et me désigna l'endroit précis où le monstre avait fait la veille sa sieste au soleil. Ses yeux distinguaient certainement l'empreinte laissée par les quatre pattes. Non moins certainement, elle n'avait jamais ouï parler du verset de la *Genèse* où il est dit : « Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie » ; ce qui semble indiquer qu'au commencement les serpents avaient des pattes. Cette fille se bornait à accepter les traditions de sa province.

La croyance aux bêtes surnaturelles a été inspirée par le même besoin âpre et douloureux qui a fait sortir du cerveau humain dieux et

diables, fées et sorcières. Les animaux fantastiques forment la dernière série, la plus humble et non la moins chère, des créatures imaginaires qui nous permettent d'espérer contre toute espérance qu'il s'opérera un miracle en notre faveur. Ils aident pour leur petite part à nous délivrer du cauchemar de ces lois inexorables qu'aucune douleur ne touche, qu'aucune supplication ne peut arrêter ou seulement ralentir. Quand la vache du pauvre dépérit faute d'herbe, il est consolant de penser que c'est la faute du serpent à quatre pattes, et qu'en se rendant le magicien favorable on aura du lait malgré tout. L'idée de dépendre d'une machine indifférente est si cruelle, qu'il y a un réel soulagement à dépendre du caprice de maîtres qui peuvent nous haïr, mais peuvent aussi nous aimer, qui sont souvent fantasques ou méchants, mais quelquefois bons et secourables. Tout plutôt que l'abandon au milieu de la nature indifférente! Ce cri a été celui de la plaintive humanité à sa naissance, et elle n'a cessé de le pousser à travers les siècles. Les superstitions relatives aux fées et aux animaux magiciens sortent des mêmes aspirations d'où sont nées les religions.

Aussi est-il fréquent de voir les bêtes des

légendes populaires jouer parmi les hommes le rôle de justiciers. Les *Contes* japonais nous en offrent plusieurs exemples. Dans *le Mont Kachi-kachi*, le vengeur est un lapin.

Un blaireau avait tué une vieille fermière à qui il devait la vie. Le blaireau est le traître de ces contes. Il est ingrat, menteur et impudent; du reste, un maître sot, qui se prend aux pièges les plus grossiers. Le fermier pleura amèrement en apprenant la mort de sa femme. Ses gémissements furent entendus d'un vieux lapin qui habitait aussi le mont Kachi-kachi, et qui eut pitié de lui. Il vint le trouver, s'efforça de le consoler et lui promit de venger sa femme. Voilà le lapin en campagne, et le reste du récit est rempli par les ruses qu'il invente pour amener la mort du pécheur. Ses malices sont transparentes, mais tout est bon pour tromper un blaireau, et l'expiation ne se fait pas attendre longtemps. Le lapin s'en va à la pêche dans un bateau de bois et persuade au blaireau de le suivre dans un bateau de terre. « Le bateau du blaireau se mit à enfoncer. Alors le lapin brandit sa rame et le tua du coup, vengeant ainsi la mort de la femme du vieillard. »

Urashima le pêcheur nous ramène dans les hautes régions mythologiques. On sait que les

plus grands dieux prennent parfois des formes d'animaux pour converser avec les hommes. Urashima avait pêché une tortue qui paraissait avoir mille ans, tant elle était ridée et décrépite. Il en eut compassion et la rejeta dans la mer. Alors une jeune fille d'une beauté merveilleuse s'éleva au-dessus des ondes et dit : « Je suis la fille du Dieu des mers, et je vis avec mon père dans le palais du Dragon, sous les vagues; la tortue que vous avez rejetée dans l'eau au lieu de la tuer, c'était moi. Mon père, le Dieu des mers, m'avait envoyée pour vous éprouver. Nous savons à présent que vous êtes bon, ennemi de la cruauté, et je suis venu vous chercher. Si vous voulez, je vous épouserai et nous serons heureux ensemble pendant mille ans dans le palais du Dragon. »

Urashima le pêcheur subit, comme ses frères d'Occident, le charme de la sirène. Il fut fasciné comme eux par l'eau mouvante, qui soupire et caresse, et il descendit vers la demeure brillante du Dieu des mers, où les murs sont de corail, les feuilles des arbres d'émeraude et les écailles des poissons d'argent fin. Les siens ne le revirent jamais; mais la légende japonaise ne s'arrête pas là.

Elle dit qu'il épousa la belle princesse et

vécut heureux avec elle pendant trois années. Au bout de ce temps, Urashima eut envie de retourner sur la terre pour voir son père et sa mère, ses sœurs et ses frères. « Laissez-moi partir, dit-il à la princesse. Je ne resterai que peu de temps, et je reviendrai. » La princesse s'affligea, car elle redoutait un grand malheur. Cependant elle le laissa partir et lui remit un coffret, en disant : « Emportez ce coffret, et gardez-vous bien de l'ouvrir : vous ne pourriez plus revenir. » Urashima promit et monta dans son bateau. Il rama tant et tant, qu'enfin il aborda au rivage où était sa maison.

Il n'y avait plus de maison. Il n'y avait plus de village. La forêt avait disparu. Le petit ruisseau coulait à la même place et les montagnes avaient le même profil; mais tout le reste était changé. Urashima demanda à deux passants ce qu'était devenue la chaumière d'Urashima le pêcheur.

« Urashima? répliquèrent ces hommes d'un ton étonné. Mais il y a des centaines d'années qu'il s'est noyé en pêchant. Les arrière-petits-enfants de ses frères sont tous morts depuis très longtemps, et il y a plusieurs siècles que sa chaumière est tombée. » Alors Urashima comprit tout à coup qu'au palais du dragon,

un jour était aussi long qu'une année sur la terre, de façon que les trois années qu'il avait passées chez le Dieu des mers faisaient en réalité beaucoup de siècles.

J'interromps mon analyse pour faire remarquer la profondeur philosophique de ce passage. Les inventeurs, quels qu'ils fussent, de la légende, avaient deviné que le temps, comme l'espace, n'est qu'une catégorie de notre entendement. Des années qui durent un jour, des jours qui durent une année, cela revient à dire que ce que nous appelons une heure, ou une lieue, ne correspond à rien dans la réalité et n'existe que dans notre esprit. La philosophie moderne nous a familiarisés avec cette idée, et nous admettons sans peine que les habitants d'une autre planète, si leur cerveau est construit différemment, peuvent avoir sur le temps et l'espace des notions toutes différentes des nôtres; mais il est curieux de retrouver la conception de Leibniz dans une légende populaire orientale et très ancienne.

N'ayant plus rien à faire sur la terre, Urashima était très pressé de retourner chez la princesse sa femme. Il avait oublié le chemin et était fort en peine. « Peut-être, se dit-il, qu'en ouvrant le coffret je pourrai retrouver

mon chemin. » Urashima ouvrit le coffret. Il en sortit une vapeur blanche qui alla flotter sur la mer, et, à mesure qu'elle sortait, la face du jeune pêcheur se ridait, son dos se voûtait et ses cheveux blanchissaient, car la princesse sa femme avait enfermé dans le coffret tous les siècles qu'il avait vécus au palais du Dragon. A la fin sa respiration s'arrêta et il tomba mort sur le rivage [1].

La tortue de ce conte ne joue qu'un rôle épisodique et secondaire. Les animaux occupent le premier plan dans la plupart de ceux dont il me resterait à parler, et beaucoup d'entre eux sont plus ou moins magiciens ou sorciers. La facilité avec laquelle le peuple accorde aux bêtes des pouvoirs surhumains témoigne de sa profonde sagesse. Il a senti la difficulté d'entrer dans les idées et les sensations d'un escargot ou d'une couleuvre, le danger de raisonner sur ce qu'ils pensent et éprouvent d'après ce que nous penserions et éprouverions à leur place, et il a appliqué sa recette ordinaire pour expliquer l'inexplicable :

1. Le dénouement du conte a été mutilé, je ne sais pourquoi, dans la collection enfantine. Le traducteur a supprimé l'explication de la vapeur blanche, ce qui rend incompréhensible le vieillissement soudain du héros.

il a fait intervenir les puissances occultes dans tous les cas difficiles à comprendre. Son système a le grand avantage de réserver l'avenir; une question résolue par le surnaturel est souvent une question qui attend sa solution. Le peuple s'est montré ici plus prudent que nous tous qui nous appuyons sur les données de la psychologie humaine pour établir, par voie d'analogie, une psychologie animale dont nous étendons les règles jusqu'aux mollusques et aux chenilles.

Le moineau du conte japonais qui donne à ses bienfaiteurs un trésor inépuisable, à son ennemie un coffre plein de diables, est à peine plus fabuleux que le boa sentimental dont la mort est racontée dans un ouvrage d'histoire naturelle tout récent [1].

C'était un boa apprivoisé, très attaché à son maître. Celui-ci eut une attaque d'apoplexie.

« Sa femme, se trouvant seule à la maison en ce moment, courut chercher un médecin; quand elle revint dix minutes plus tard, elle trouva le serpent étendu mort à côté de son

1. *L'Intelligence des animaux*, par G.-S. Romanes, secrétaire de la Société linnéenne de Londres pour la zoologie (2 vol. de la Bibl. scientifique internationale. Félix Alcan). M. Romanes est un des disciples favoris de Darwin.

mari; il avait grimpé les escaliers durant son absence et s'était glissé dans la chambre du malade. Faut-il attribuer sa mort à une coïncidence fortuite ou à l'émotion qu'il ressentit à la vue de son maître et qui lui aurait porté un coup fatal dans l'état maladif où il se trouvait probablement? Pour mon compte, vu l'abattement de l'animal pendant l'absence de ses maîtres, vu l'extrême rapidité de sa mort, j'incline à penser que c'est l'émotion qui l'acheva. »

Je n'aurais pas le courage de taxer de crédulité la paysanne qui m'affirmerait que ce boa n'était pas un simple serpent, malgré les apparences. Celui-là méritait assurément d'avoir des pattes et de régner, et il n'est point du tout un exemple isolé dans la galerie de bêtes à laquelle je l'emprunte. Il est vraiment difficile, pour peu qu'on soit imbu de mythologie campagnarde, de se défendre de pressentiments devant des animaux de tant de cœur et d'esprit, et la tentation de trancher par le merveilleux ces sortes d'énigmes psychologiques est très grande. Elle est en même temps très douce. Les animaux surnaturels les plus humbles ont une supériorité sur les divinités les plus hautes et les plus puissantes. Celles-ci ne se voient ni ne se touchent, sauf dans des cas très

rares et qui restent presque toujours un peu douteux. Leurs diminutifs à poils, à plumes ou à écailles, se voient et se touchent. Ils vivent souvent à notre foyer, hôtes fidèles dont la sérénité nous apaise dans nos peines, confidents patients de nos colères et de nos faiblesses. Ils sont les plus près de nous de tous les habitants du monde surnaturel, les seuls près, les seuls dont l'existence ne puisse être l'objet d'un doute; on ne doute pas de la réalité du chat qu'on tient sur ses genoux ou du barbet qui se chauffe à votre feu. Ils embellissent la vie du simple et de l'homme de foi.

C'est souvent un bonheur d'être un simple; c'est toujours un grand bonheur d'être un homme de foi. L'univers fait fête à l'homme de foi; pour lui, il se transforme et s'illumine. Les cieux déserts et sourds dont s'irrite l'incroyant se peuplent et s'emplissent d'harmonie. La troupe turbulente des faunes, nymphes, dryades, gnomes, lutins, farfadets, démons petits et grands, bons et méchants, anime les cours d'eau, les bois et les montagnes. La cohorte sacrée des séraphins, des anges et des chérubins, veille sur la terre du haut des sphères célestes. Les hommes sont délivrés de leur solitude; ils cessent d'être des atomes

abandonnés au hasard, pour devenir des créatures intéressantes, objets des attentions et des rivalités d'êtres infiniment puissants, mystérieux et adorables. Quel abîme entre leur sort et celui du malheureux qui n'attend rien et n'espère rien que de lui-même! Aussi l'homme de vraie foi ne médit jamais du monde. Il ne peut le trouver mauvais, car il le recrée dans son imagination et corrige la réalité par le rêve.

Chacun de nous a eu son âge de foi. Quand les yeux du petit enfant laissent flotter sur le monde des regards éblouis, rien ne lui paraît extraordinaire, parce que tout est pour lui merveilleux; rien ne lui semble inexplicable, parce qu'il ne voit d'explication à rien et n'en cherche pas; il est accoutumé à vivre en plein miracle, surpris seulement lorsque le prodige souhaité ne s'accomplit pas. Je recommande les *Contes japonais*[1] à qui entend résonner au fond de son âme un écho lointain du temps où sa chambrette était un lieu féerique, théâtre perpétuel d'événements inouïs, les uns délicieux, les autres bien cruels, auxquels commandait une puissante déesse nommée Maman. Celui-là se délec-

1. Il en a été publié une édition pour grandes personnes par M. A.-B. Mitford : *Tales of old Japan*. Londres, 1871.

tera aux aventures du crabe qui changea son gâteau de riz contre une graine et qui fut récompensé d'être un idéaliste, car de la graine sortit soudain un bel arbre chargé de fruits. En revanche, ces récits n'ont aucun intérêt pour quiconque a si bien oublié le temps où les fées agitaient son hochet, qu'il serait inutile d'essayer de lui faire accroire, même pendant une heure, qu'un moineau à qui l'on a coupé la langue parle aussi bien que lui. Les contes, japonais ou autres, ne sont pas faits pour ce prétendu sage; il en est indigne.

UN

CONDOTTIERE DE LA MER

(HOBART-PACHA)

UN

CONDOTTIERE DE LA MER

(HOBART-PACHA)

Notre siècle, qui a vu la fin de tant de choses, a vu décliner l'idée militaire. Depuis qu'il y avait des hommes sur la terre, elle régnait en souveraine. Le métier des armes était le métier par excellence; sa noblesse et sa beauté résidaient en lui-même; on se battait parce qu'il était naturel et admirable de se battre, n'importe pour qui ou pour quoi, et le prince Eugène faisait la chose du monde la plus simple en offrant son épée à la France d'abord, qui la refusa sottement, puis aux ennemis de la France. L'idée militaire était véritablement reine; elle n'était subordonnée à aucune autre.

Elle est bien déchue aujourd'hui. L'idée de patrie la domine de si haut, que l'on devient sévère pour l'homme qui se bat pour un autre pays que le sien. Hobart-Pacha, l'un des plus brillants marins de l'Angleterre et l'une des figures les plus originales de notre temps, a été injurié par ses compatriotes et traité de mercenaire, parce qu'il a agi comme avaient agi avant lui le prince Eugène, le maréchal de Saxe et tant d'autres qui ne font pourtant pas mauvaise figure dans l'histoire. Heureusement, Hobart-Pacha a écrit, au moment de mourir, des *Mémoires* [1] qui sont le meilleur des plaidoyers, parce que l'auteur ne songe pas à plaider. Il raconte avec simplicité, dans une langue vive et ferme, les incidents de sa carrière, les motifs qui l'ont déterminé à quitter le service anglais, et l'on sent, en le lisant, qu'étant ce qu'il était, il ne pouvait pas échapper à sa destinée. Il était voué à l'incorrection, ce qui le mena à être contrebandier et amiral turc. Par quels chemins périlleux, on va le voir.

1. *Sketches from my life.*

I

Auguste-Charles Hobart, troisième fils d'Auguste-Édouard Hobart, sixième comte de Buckinghamshire, naquit le 1er avril 1822, dans le comté de Leicester. Sa famille eut de bonne heure un vague sentiment qu'il était né trois ou quatre cents ans trop tard, et qu'il serait un anachronisme et un embarras dans notre siècle bourgeois. Il avait toutes les qualités qui ont fait les grands aventuriers du xve et du xvie siècle, et qui sont si gênantes aujourd'hui qu'on n'en a plus guère l'emploi. Venu au bon moment, il aurait suivi Richard Willoughby, qui tenta en 1553 d'aller aux Indes par l'océan Glacial et que l'on retrouva gelé, avec ses équipages et ses deux bateaux, sur la côte de Laponie. Ou bien il serait parti sur le bateau de sir Walter Raleigh, qui décou-

vrit en 1584 la contrée où « les hommes vivaient d'après la manière de l'âge d'or », et qui nomma cette contrée Virginie, en l'honneur d'Élisabeth, la reine vierge. Mais que faire, aux environs de 1830, d'un petit garçon aussi entreprenant?

Sa famille s'en délivra une première fois en le mettant en pension. Il avait dix ans. Il assure qu'il essaya d'apprendre quelque chose, mais qu'il ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de ses efforts. Ses maîtres la reconnurent aussi et le rendirent aux siens. Par bonheur pour ceux-ci, l'enfant avait annoncé l'intention de devenir un nouveau Nelson. On le prit au mot. Grâce à des protections, il fut nommé cadet à bord d'un navire de guerre. On fit un uniforme à ce petit bout de marin, on lui donna une petite malle, on le percha sur le siège d'une voiture et on lui souhaita bon voyage avec une satisfaction qui épanouissait les visages et qu'il remarqua fort bien ; ce n'était point un sot, quoiqu'il lui fût impossible de rester tranquille le nez sur un livre. Son bateau partait pour l'Amérique du Sud, et on était sûr de ne pas le revoir avant trois ans. Il avait alors douze ans et ne se sentait pas d'orgueil de porter un uniforme.

Les vieillards d'aujourd'hui se souviennent d'avoir lu avec passion, dans leur jeunesse, les romans maritimes du capitaine Marryat. Le premier, *l'Officier de marine*, parut en 1829. Plusieurs autres suivirent de près. Selon l'expression d'un contemporain, ces livres « étonnèrent le monde ». L'Angleterre s'était attribué le monopole de la philanthropie. La seule Angleterre possédait l'esprit de l'Évangile dans sa pureté. Et voici qu'éclatent, devant l'Angleterre humiliée et l'Europe railleuse, des révélations écrasantes sur les habitudes de brutalité, de grossièreté et de cruauté qui étaient encore la règle, il y a trois quarts de siècle, dans la marine britannique. Et ces révélations sont faites par un honnête marin dont personne ne peut révoquer en doute la véracité. Et aucun de ses camarades ne prend la plume à son tour pour dire : « Ceci n'est pas vrai »; car ils savent tous que c'est vrai. Non seulement le terrible « chat à neuf queues » déchirait à la moindre faute les épaules des matelots, mais la tradition autorisait le commandant à tyranniser et maltraiter ses officiers. Une campagne de trois ans sous une brute était un supplice, et il y avait des brutes parmi les capitaines de la nation chrétienne et philanthrope par excellence.

Une clameur d'indignation salua les révélations du capitaine Marryat, après quoi l'Angleterre respira, s'imaginant qu'il avait suffi de dénoncer l'abus pour le détruire. Les parents du petit Hobart se doutaient d'autant moins qu'ils l'exposaient à de grandes souffrances, que son futur commandant était son cousin.

L'arrivée à bord du cadet Auguste Hobart donna lieu à une scène qui rappelle l'arrivée de Gulliver chez les Brobdingnacs. Quand il ouvrit la porte du carré des *midshipmen* et qu'on aperçut ce marmot en uniforme, ce fut un concert d'exclamations : « Que diable nous veut ce petit bonhomme! » Il fallut comprendre que c'était un collègue. On appela le maître d'hôtel pour qu'il s'occupât du petit. Le cadet Hobart mangea une tartine de pain et de beurre et fut se coucher. Il passa la nuit à tomber de son hamac par terre, mais il était encore très content. Les chagrins commencèrent avec l'apparition de son cousin le commandant.

« Je fus réveillé au point du jour, raconte-t-il, par du bruit tout autour de moi. Cela venait de ce que tout l'équipage était appelé sur le pont pour recevoir le capitaine, qui venait à bord prendre son commandement...

« Je n'oublierai jamais ses premières paroles.

C'était un homme superbe, mais sa belle figure recevait une expression dure d'un pli profond creusé entre les sourcils. En posant le pied sur le pont, il dit très haut au lieutenant en premier :

« — Mettez tout l'équipage de mon canot aux fers pour négligence dans le service.

« Ce fut sa bienvenue. Il paraît qu'un des des hommes l'avait fait attendre une minute ou deux au moment d'embarquer. »

Le commandant salua l'état-major du haut de sa tête et se retira dans sa cabine. On leva l'ancre.

A onze heures, l'équipage fut convoqué de nouveau pour assister à la punition des hommes du canot. Hobart-Pacha n'a jamais passé pour sentimental. Il écrivait cinquante ans après, et il n'avait pas encore surmonté l'impression d'épouvante, d'indignation et de dégoût que lui causa cette scène. « Je ne puis pas décrire l'horreur que j'éprouvai, dit-il, en voyant six beaux gaillards, à l'air bien marin, mis en pièces par l'effroyable chat à neuf queues, pour avoir fait attendre un instant le commandant. »

Le pauvre petit en perdit la tête. Hobart-Pacha n'a pu se rappeler quel avait été le crime du cadet Hobart. Peut-être avait-il pleuré, ou

s'était-il trouvé dans les jambes de quelqu'un. La chose certaine, c'est que son cousin le commandant, sur qui sa famille comptait pour être son bienfaiteur, lui cria :

« Petit animal! allons! en haut du mât! »

Le vent était frais, la mer était forte et le cadet Hobart n'avait pas encore le pied marin.

« Je levai les yeux avec terreur et je me rappelai le jeune garçon de Marryat, qui avait refusé de monter en haut du mât et qu'on avait hissé avec les drisses de pavillons. Pendant que je faisais ces réflexions, un : « Eh bien! monsieur, pourquoi n'obéissez-vous pas? » me fit sursauter et je commençai à grimper très péniblement, m'attendant à chaque échelon à tomber dans la mer.

« Un matelot compatissant, voyant ma peine, me tendit une main secourable et j'arrivai tant bien que mal jusqu'à la grande hune. Il faut expliquer ici, pour ceux de mes lecteurs qui ne sont pas marins, que la grande hune n'est pas le haut du mât, mais un lieu de repos à mi-hauteur et relativement confortable, où l'on se sent à peu près en sécurité.

« Je regardai en bas sur le pont, et le cœur me saigna en voyant le pauvre matelot qui m'avait aidé subir le châtiment de sa bonne

action. En même temps je m'entendis crier : « Plus haut! » et je montai un peu plus haut. Là, je m'arrêtai, mourant de peur et presque évanoui. La frayeur me donna pourtant l'instinct de me cramponner et je demeurai ainsi plusieurs heures. On me cria enfin de redescendre. En atteignant le pont, je perdis connaissance et j'ignore ce qui se passa, jusqu'au moment où je revins à moi dans mon hamac.

« Eh bien! je demande au plus sévère s'il n'était pas honteux de traiter ainsi un enfant de douze ans, au risque de le faire tuer, et avec la presque certitude de lui ôter tout courage et de le transformer en un révolté farouche et endurci, comme ce fut très probablement le cas des pauvres diables que j'avais vu fouetter le matin.

« En outre, c'était presque un assassinat, car je ne sais pas comment je ne suis pas tombé par-dessus bord, et alors rien n'aurait pu me sauver. »

L'école de la souffrance n'est pas saine pour tout le monde, quoi qu'en disent certains moralistes trop rudes. Elle ne trempe que les âmes robustes. Les âmes faibles en sortent déformées, et il est rare que l'enfance n'en ressente pas des effets funestes. La nature énergique d'Au-

guste Hobart ne put le préserver entièrement des suites de cette première crise de désespoir. La secousse avait été trop forte; son être moral en reçut une atteinte qui le transforma, dans une certaine mesure, en révolté, et décida de son avenir. « Tout ce que j'avais vu et souffert, disent les *Mémoires*, dans cette première journée de mer, me fit penser pour la première fois de ma vie — il y a un demi-siècle de cela, et je n'ai plus jamais cessé d'y penser — aux moyens de résister à la tyrannie sous toutes ses formes. » Si profonde fut l'influence de cette rude journée sur une âme de douze ans, que toute la destinée de cet homme singulier en est sortie. Il lui en resta une haine de l'injustice, une impatience contre la bêtise et la méchanceté humaines, qui le firent classer par ses chefs parmi les « mauvais esprits » et les « mauvaises têtes » et lui donnèrent, lorsque survint l'occasion, une tentation irrésistible d'échapper aux hiérarchies, aux filières, aux règlements officiels, à tout ce qui expose un galant homme à obéir une brute ou un imbécile. Sans son cousin le capitaine, il n'aurait peut-être jamais eu l'idée de quitter la marine britannique.

Les trois années que dura sa première campagne ressemblèrent jour par jour et sans ré-

mission à la première journée. L'équipage tout entier était tourmenté comme lui, et leur commandant n'était pas un de ces monstres d'exception dont les exemples ne peuvent servir à fixer la règle. — « J'ai vu, écrit Hobart-Pacha, un capitaine faire fouetter son maître d'hôtel presque à mort, parce que sa soupe aux pois n'était pas chaude. » Un autre, ayant invité un ami à déjeuner, lui demanda s'il « aimerait à voir fouetter un homme. La partie de plaisir fut acceptée et on *fouetta un homme.* » Les officiers n'étaient à l'abri ni des punitions humiliantes ni du barbare chat à neuf queues. Personne n'osait se plaindre. A quoi bon? Le jeune Hobart en fit l'expérience. Lorsqu'il conta aux siens, à son retour, ce qu'il avait souffert, les siens ne le crurent point. Il aurait été trop gênant de le croire; on ne pouvait vraiment pas se mettre mal avec des personnages influents pour l'amour de ce polisson. Sa famille refusa d'admettre qu'il eût été maltraité, et il n'en fut autre chose.

Cependant le courant d'opinion provoqué par les premiers ouvrages du capitaine Marryat grossissait. D'autres volumes avaient suivi, qui achevaient d'initier l'Europe aux hontes de la première marine du monde. Toutes les familles

n'étaient pas aussi prudentes que celle du noble comte de Buckinghamshire, et il était évident que l'âge d'or des tyranneaux de navires était passé. Précisément vers cette époque, un capitaine de vaisseau, homme puissant et bien apparenté, tenta de soutenir la tradition en faisant fouetter un de ses *midshipmen*. Le père de la victime était aussi un homme puissant et bien apparenté. Il prit l'affaire en main et mena son adversaire en conseil de guerre. Le capitaine fut sévèrement réprimandé et sa défaite marqua une ère nouvelle dans la marine britannique. D'autres mœurs s'introduisirent, d'autres manières de traiter les inférieurs, et Hobart-Pacha, amiral turc, se complaît dans la pensée que les souffrances et les malheurs du cadet Hobart font désormais partie de ces légendes que les matelots se transmettent en se demandant si c'est la vérité vraie. — « On ne reverra plus jamais cela », dit-il, et cette idée le console des maux passés. Quant à avoir pardonné à son cousin le capitaine, non pas. Auguste Hobart est bon chrétien, mais l'esprit évangélique consiste pour lui à haïr le méchant. Et il le hait bien.

II

Après quelques semaines de repos, il se rembarqua et alla protéger la reine Christine contre don Carlos. Ce fut en défendant les approches de Saint-Sébastien qu'il reçut le baptême du feu. Il y fit une contenance qui prouva combien Montaigne avait raison, le jour où il écrivait que « les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle », mais que les « promesses » des enfants sont « si incertaines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide jugement ». Les « promesses » d'Auguste Hobart à sa première affaire ne furent pas même incertaines. Il nous conte lui-même sa déroute en homme qui en a rappelé.

Il faisait partie des troupes de débarquement, commandées par lord John Hay. Les carlistes canonnaient une colline dont la possession était

importante. Lord John fut se poster sur la colline, et Auguste Hobart se tint auprès du commandant en chef. Auguste Hobart avait une peur terrible. Il n'avait pas eu aussi peur depuis le jour où son cousin le capitaine l'avait fait grimper en haut du mât, et il n'aura plus, dans toute sa vie, qu'une frayeur aussi grande, qu'on verra en son lieu. Arrive une bombe, qui tombe juste au milieu de l'état-major. Hobart se dit : « Elle va éclater. » Il tombe sur le nez, la bombe éclate et il reçoit un grand coup de pied de lord John : « Voulez-vous bien vous lever, petite canaille de poltron! Vous n'avez pas honte? »

« Je me relevai et *j'eus honte*. Depuis cet instant, j'ai toujours été indulgent pour ceux qui bronchaient à leur premier feu. L'orgueil me soutint et je ne bronchai plus. »

A peine eut-il surmonté son effroi, qu'il se sentit devenir un foudre de guerre. Tous les gens du métier comprendront cette métamorphose. La colère contre les carlistes, qui lui envoyaient des bombes, prit la place de la peur, et, lorsqu'enfin l'ennemi battit en retraite, il comprit bien que c'était grâce à sa vaillance et il pétilla d'orgueil. Lord John sembla le comprendre aussi, car il lui donna une poignée de main en s'excusant courtoisement du coup de

pied. « Et je fus heureux », conclut Hobart-Pacha, avec la bonne humeur qui donne tant de charme à ses *Mémoires*.

Les hommes d'action n'ont pas, d'ordinaire, des sentiments alambiqués. Ils n'en ont pas le loisir. Les sentiments de Hobart-Pacha sont invariablement d'une simplicité reposante, témoin l'histoire de son premier amour.

Son bateau arrivait à Buenos-Ayres. Il avait dix-sept ans et n'avait pas encore été amoureux. Je ne sais quel vent soufflait sur Buenos-Ayres, mais tout l'équipage devint amoureux dans les quarante-huit heures, depuis le mousse et le cuisinier jusqu'au commandant, vieux loup de mer soupçonné de n'avoir jamais parlé à une femme, qui s'acheta de beaux gants et fut rencontré avec un bouquet. Le jeune Hobart s'éprit, pour sa part, d'une adorable Espagnole de seize ans. Elle le lui rendait de tout son cœur. Par malheur, sa mère, qui avait quarante ans et à qui l'on ne demandait rien, devint folle du jeune officier. Que faire? Hobart propose à sa belle de se sauver ensemble et de se marier. Elle accepte. Ils s'enfuient à la campagne; la mère court après, les rattrape et consent à tout, à condition d'être en tiers, sur quoi Hobart reprend la fuite, seul cette fois, revient à toutes

jambes à son bord et n'ose plus descendre à terre aussi longtemps que son bâtiment stationne à Buenos-Ayres. L'ordre de mettre à la voile arrive enfin. Il part, il est en sûreté et ne peut regarder sans rire les mines allongées des camarades et du commandant. Un gros vent s'élève, les distrait, et ces cœurs brisés sont guéris comme par enchantement. Le seul Hobart songe encore aux belles Espagnoles de Buenos-Ayres et il frissonne, mais c'est de terreur.

Cette petite aventure est joliment contée dans les *Mémoires*. En deux pages alertes, Hobart-Pacha nous donne l'impression très vive des amours du marin, subites parce qu'il est pressé ; impétueuses pour regagner le temps perdu ; fugitives comme tout est fugitif dans ces existences errantes, qui emportent avec elles le regret charmant des bonheurs inachevés, jusqu'au jour, jamais bien éloigné, où une tempête balaye la mélancolie. C'est ce que Théophile Gautier a délicieusement exprimé, avec une nuance de rêverie en plus, dans sa chanson des *Matelots :*

Sur l'eau bleue et profonde
Nous allons voyageant,
Environnant le monde
D'un sillage d'argent,

Des îles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé
Jusqu'au pôle gelé.

Nous songeons à la terre
Que nous fuyons toujours,
A notre vieille mère,
A nos jeunes amours.
Mais la vague légère,
Avec son doux refrain,
Endort notre chagrin.

Quelque temps après son roman de Buenos-Ayres, Hobart eut la troisième et dernière grande frayeur de sa vie. Son bateau croisait sur la côte du Brésil. La chaleur était étouffante, l'équipage n'avait rien à faire et l'on s'ennuyait. Le commandant ordonna de repeindre l'extérieur du bateau. Des planches attachées à des cordes furent descendues le long des flancs, et les hommes se mirent à l'œuvre. Par désœuvrement, le jeune Hobart se joignit aux matelots, et le voilà debout sur la planche, un pinceau à la main.

Un cri d'alarme s'élève soudain sur le pont : le bateau est entouré de requins! Les travailleurs remontent précipitamment. Hobart a fait un mouvement trop brusque; l'un des bouts de sa planche se détache, elle bascule, elle pend — il la rattrape au vol et s'y cramponne.

« Je regarde au-dessous de moi, continue-t-il. J'aperçois un gros requin, presque à portée de happer mes jambes. Je puis faire serment que mes cheveux se dressèrent d'épouvante. J'avais beau me cramponner en désespéré, je me sentais descendre. Oui, je descendais, descendais, juste dans sa gueule. On me lança une corde du pont — il n'était que temps — et l'on me hissa, plus mort que vif. »

L'équipage se vengea de sa panique en prenant et tuant trente requins, et Hobart-Pacha termine son récit par cette réflexion : « Le requin me fait penser aux torpilles d'à présent; dans mon humble opinion, il est beaucoup plus dangereux. » Nous reviendrons sur ce sujet des torpilles, traité assez au long dans la suite des *Mémoires*. Il ne sera pas sans intérêt de connaître l'opinion d'un marin éprouvé, plusieurs fois *torpillé*, sur une arme qui fait l'objet de tant de discussions. Pour le moment, Auguste Hobart n'est encore que midshipman, les torpilles ne sont pas inventées ; et le seraient-elles, qu'il n'y penserait guère. Il a bien autre chose à faire. Il a à vivre, à être jeune, à dépenser la superbe provision de joie, de force et de courage que la bonne nature lui a donnée pour accomplir son pèlerinage sur cette terre et où

il est si heureux de puiser à pleines mains. En voilà un qui ne boude pas la vie! Il adore les sensations fortes, il les cherche, il les dévore; mais ce sont des sensations saines, de celles qui épanouissent l'homme et le grandissent. Voyez sa conception de la mer. La mer n'est pas pour lui cette marâtre que nos romanciers nous décrivent, mauvaise et sournoise, guettant ses enfants pour les étouffer dans ses bras. Elle est restée la grande route qui mène à tout, riche en aventures héroïques, en actions singulières, en bonheurs ou périls imprévus, comme au jour où les Néréides étonnées, soulevant leurs beaux corps hors de l'eau, regardèrent passer le premier navire et plongèrent pour toujours à l'abri des yeux mortels.

Emersere freti candenti e gurgite vultus
Æquoreæ monstrum Nereides admirantes.
Illa atque haud alia viderunt luce marinas
Mortales oculi nudato corpore Nymphas,
Nutricum tenus extantes e gurgite cano.

Farouche ou radieuse, irritée ou clémente, la mer reste l'amie, car les imaginations puissantes ne lui demandent jamais en vain de les enivrer de poésie. Hobart-Pacha s'adressa à elle pour boire à la coupe de la fantaisie, et l'on verra qu'elle ne trompa point son espoir.

Elle commença par lui fournir des chasses au négrier extraordinairement excitantes. Il était contraire à ses opinions, pour des motifs qu'on verra tout à l'heure, de tracasser les négriers; mais il était emporté par l'amour de l'art, exactement comme ce badaud qui montrait à un gamin, le 29 juillet 1830, à ajuster les gardes-suisses. Le coup part, le garde-suisse tombe; le gamin, émerveillé, engage le badaud à continuer. « Non, répond-il; ce ne sont pas mes opinions. » Hobart-Pacha pourchassant les marchands de bois d'ébène faisait violence, lui aussi, à ses sentiments, en faveur de l'amour de l'art; mais cet amour était si ardent, que son nom devint célèbre sur la côte du Brésil, tout simple *midshipman* qu'il était.

Sa sympathie pour les négriers venait de ce qu'il était bon chrétien. Il semble avoir eu une religion très simple et point du tout encombrante, une vraie religion d'amateur d'aventures, qui n'entrave pas la conduite en posant des cas de conscience embarrassants. Sa religion lui enseignait que les hommes ont une âme et que cette âme a besoin d'être sauvée. Or les nègres sont des hommes. Il en convenait, très à contre-cœur, car le fait lui paraissait dur à admettre. Il lui était impossible de com-

prendre quels avaient pu être les desseins de la Providence en créant des nègres qui étaient des hommes ; mais le chrétien n'a qu'à s'incliner devant les décrets d'en haut. Les choses étant ce qu'elles sont, il est évident qu'il faut tâcher de sauver les âmes des noirs, et non moins évident que les traitants faisaient œuvre pie en les enlevant à l'Afrique païenne, où, par parenthèse, ils auraient peut-être été mangés, pour les transporter en Amérique, où ils avaient « l'occasion de convertir ».

Les philanthropes objectaient à ce système, qui était celui des planteurs du Sud, que les cargaisons de noirs enduraient des souffrances inouïes pendant le trajet d'Amérique ; qu'il en mourait beaucoup en route et que le reste était esclave. Hobart-Pacha répliquait sans s'embarrasser que l'horreur de ces voyages surpassait ce qu'on en racontait dans les livres, mais que tout était de la faute des philanthropes. Il voyait en eux, de très bonne foi, l'un des fléaux de l'humanité. Il disait que le mal qu'ils ont fait aux nègres est incalculable. Sans eux, sans leurs tirades sentimentales, les négriers transporteraient leur cargaison avec les bons soins que la cupidité ne ménage jamais à une marchandise de prix. Grâce à eux, force est bien

d'entasser le bétail humain à fond de cale, pour le soustraire à la surveillance des croiseurs.

Ce sont encore les philanthropes qui ont répandu le bruit que les noirs vendus aux traitants provenaient de grandes razzias, par lesquelles des régions entières de l'Afrique étaient dépeuplées. Hobart-Pacha ignorait résolument les razzias. Selon lui, tous les noirs amenés en Amérique, y compris les femmes et les enfants, étaient des prisonniers de guerre que les vainqueurs n'avaient pas jugé « assez tendres pour être mis en sauce ». Les traitants leur rendaient un service signalé en les éloignant d'une terre de cannibales. Quant à l'objection de l'esclavage, s'il est une vérité éclatante, c'est que Dieu, dans sa bonté infinie, a destiné l'homme noir à être le serviteur de l'homme blanc, son « porteur d'eau et fendeur de bois » aux siècles des siècles. Il faut être un philanthrope, c'est-à-dire un être à courtes vues par excellence, pour ne pas le voir.

Il est assez curieux de trouver Hobart-Pacha, esclavagiste endurci, uni avec Gordon-Pacha, anti-esclavagiste militant, dans un même sentiment d'irritation contre les philanthropes anglais. Au temps où Gordon, gouverneur du Soudan, parcourait les déserts sur son chameau

pour empêcher les razzias d'esclaves, ce grand héros souhaitait d'avoir à ses côtés la Société anti-esclavagiste de Londres, afin de lui faire prendre part à l'honneur, au risque d'en être débarrassé à tout jamais. « J'aurais donné 500 livres, écrivait-il, pour les tenir là pendant trois jours. » Les raisons de ces impatiences sont délicates à faire entendre. Hobart-Pacha, enfant terrible s'il en fut, nous y aidera.

On raconte que Cervantes, lorsqu'il écrivit *Don Quichotte*, désespéra de réussir à montrer dans un même homme les deux faces du caractère espagnol et de rendre vraisemblable un héros généreux jusqu'à l'utopie, chevaleresque jusqu'à la folie, en même temps très pratique, très entendu, d'un bon sens qui ne fait grâce à aucune chimère. Cervantes prit le parti de couper son personnage en deux, et il fit Sancho. Au maître les rêves, l'héroïsme, les sentiments ingénieux et raffinés ; au valet les instincts grossiers, l'humeur terre à terre et l'esprit commerçant. Chacun de nous a en lui du don Quichotte et du Sancho ; il s'agit de savoir dans quelle proportion, et lequel des deux commande à l'autre. Quand c'est le maître qui commande, nous devenons philanthropes et nous donnons la chasse aux négriers. Quand c'est le valet,

nous nous faisons négriers ou, ce qui attriste encore davantage les idéalistes, nous songeons aux moyens de tirer parti des exploits du bon chevalier, et de nous assurer les bénéfices de l'esclavage en évitant le mauvais renom qu'il traîne après soi.

L'Angleterre compte parmi ses philanthropes bon nombre de don Quichottes, âmes désintéressées et hautes, l'honneur de leur patrie. Elle en compte d'autres qui sont accusés par les esprits tout d'une pièce, inhabiles à saisir les nuances, d'être également don Quichotte et Sancho, sans que jamais l'un l'emporte sur l'autre. Don Quichotte expédie de grosses caisses de Bibles aux pauvres sauvages; Sancho les emballe dans de la cotonnade de Manchester et glisse des bouteilles d'eau-de-vie dans les vides. Don Quichotte traque les négriers avec une ardeur qui lui vaut des louanges grandes et méritées; Sancho pense à part soi que ce sont là de grands frais; que l'esclavage, cette chose terrible, est parfois bien commode, et qu'il n'est pas défendu, après tout, de faire tourner une bonne action à son avantage. Il s'occupe alors du sort des nègres « délivrés », et il le règle d'une manière qui fait bondir Hobart-Pacha, âme sans nuances. Voici ce que

celui-ci nous en dit, avec sa franchise un peu brutale.

Il existe sur la côte du Brésil une colonie anglaise appelée Demerara. « Quand je la visitai, racontent les *Mémoires*, c'était un des plus abominables trous de la création, et je ne crois pas qu'elle ait beaucoup changé depuis. Demerara est bâtie sur une pointe de terre sablonneuse et basse, à l'entrée d'une grande rivière, et c'est peut-être l'endroit le plus chaud de toute la terre. Les moustiques y sont par milliers de millions. Rien à faire pour les indigènes que de cultiver la canne à sucre et de suer. » C'est dans ce paradis que le midshipman Hobart, ayant attrapé, contrairement à ses opinions, quelque pauvre négrier, reçut ordre de conduire les noirs qu'il avait « délivrés ». Il eut l'indiscrétion de s'enquérir de leur sort, et il reconnut que le bon Sancho régnait sans partage à Demerara. C'était son île de Barataria, et il la gouvernait au mieux de ses intérêts, sans s'inquiéter des soupirs de don Quichotte. Sancho remettait donc les nègres amenés par les croiseurs anglais à ses planteurs de Demerara, qui les employaient à « cultiver la canne à sucre et à suer », puisqu'il n'y avait pas autre chose à faire en ce lieu sauvage, et les trai-

taient à tous égards comme s'ils avaient été esclaves, sauf pourtant en un point : on ne les appelait pas *esclaves*, on les appelait *apprentis*. Ils étaient en apprentissage, et, par cette différence de nom, leur dignité d'homme et l'honneur de la philanthropie étaient sauvés. Au bout de sept ans, l'apprentissage était terminé et les nègres étaient libres, à moins qu'il n'eût plu à Dieu de rappeler leur âme à lui.

Le jeune Hobart quitta Demerara encore moins édifié qu'auparavant sur les bienfaits des Sociétés anti-esclavagistes, mais la passion des entreprises l'emportait. « C'était ma vie, écrit-il, je ne pouvais pas exister sans entreprises. » Il avait manifesté dès le début de la croisière une telle ardeur pour la chasse au négrier, que son commandant lui attribua un rôle au-dessus de son grade. On verra au chapitre suivant ce qui en advint.

III

L'un des beaux jours de la vie de Hobart-Pacha fut celui où il quitta fièrement son bâtiment à la tête d'une flottille confiée à sa sagesse. Commander en chef trois chaloupes, quand on est midshipman et qu'on n'a pas vingt ans, et partir avec elles à la recherche du célèbre négrier *l'Éclair*, c'est un de ces rêves qui font frissonner d'envie le collégien prisonnier et las d'être assis. Les chaloupes étaient déguisées en barques de pêche, les équipages en pêcheurs ; on était armé jusqu'aux dents et le capitaine de *l'Éclair* avait annoncé qu'il tirerait sur les Anglais, si les Anglais l'ennuyaient. Le plaisir était complet.

Ils ramèrent de nuit et furent se placer en embuscade le long d'un îlot, proche la côte du Brésil. Au point du jour, grande joie ! Un brick,

évidemment bourré de nègres, passait tout juste derrière l'îlot, se dirigeant vers la terre ferme. Le commandant Hobart se hâte de distribuer les munitions à ses hommes. Hélas! voilà ce que c'est d'être trop jeune; on est un peu étourdi : il avait oublié les capsules des fusils et la mèche du canon! S'il fut penaud et furieux, pas n'est besoin de le dire. Les jurons ne servaient à rien. Il se trouva heureusement à bord une boîte d'allumettes chimiques. On résolut d'intimider l'ennemi en lui courant sus comme si l'on avait des capsules, et de tirer le canon avec des allumettes chimiques.

Les gens graves souriront. Ils hausseront les épaules peut-être, trouvant mon héros trop enfant. Pour moi, c'est ce qui m'en plaît. J'aime cette jeunesse vraiment jeune, ces expédients dignes du *Robinson Suisse*, cette manière d'aller se battre en faisant partir son artillerie avec une allumette. O sainte jeunesse! que tu es charmante quand tu n'essayes pas d'être vieille et sage avant l'heure!

Le malheur fut que les négriers étaient des gens d'expérience, ayant perdu toute naïveté dans une longue pratique. Ils devinèrent que le péril serait médiocre et passèrent majestueusement devant les chaloupes. On prit les allu-

mettes et l'on réussit à faire partir le canon deux fois, mais cette opération sembla plutôt confirmer l'ennemi dans la pensée qu'il n'y avait pas de danger. Le brick gagna la côte et s'arrêta.

C'était trop d'impudence. Le commandant Hobart décida en lui-même qu'il aurait le brick coûte que coûte. Il attendit la nuit, fit assourdir ses avirons et rama en silence vers la côte. Le brick était amarré à un rocher. Les Anglais s'élancent à l'abordage, ils envahissent le pont, coutelas en main, résolus à tout exterminer si on leur résiste... Ils ne voient personne. Ils cherchent « quelqu'un avec qui se battre », et ne trouvent toujours personne. Enfin, un tout petit nègre, réveillé par le bruit, sort d'une espèce de chenil, les regarde avec surprise, puis éclate de rire en montrant la côte du doigt. Équipage et cargaison, tout était débarqué. Sur sept cents esclaves, les négriers en avaient laissé trois ou quatre dans la cale, parce qu'ils étaient à moitié morts.

Il ne restait plus qu'un seul espoir de vendre chèrement sa vie. C'était de rester sur le brick, que ses maîtres voudraient sûrement reprendre. Le commandant Hobart se disposa à le leur disputer, toujours par des moyens romantiques.

Il prépara un mélange d'huile bouillante et de poix qu'on devait verser sur la tête des assaillants. Plusieurs jours se passèrent dans une attente pleine d'émotion, mais rien ne parut, si ce n'est le croiseur anglais auquel appartenaient les chaloupes.

La Fortune devait une compensation à Auguste Hobart. Elle la lui donna avec l'empressement qu'elle met à secourir ceux qui ne doutent point d'elle. Il avait été chargé de conduire sa prise, le brick abandonné, à Rio-Janeiro. Il mit à la voile et partit. Un peu avant l'aube, il entend un grand choc, suivi d'un grand craquement. Ce marin novice, par une distraction digne des capsules, a abordé en plein un schooner qui passait. C'est ici qu'il vit que la Fortune le protégeait. Quand M. de Crac tombait, à la chasse, il tombait sur un lièvre. Quand Auguste Hobart abordait un bateau, le bateau se trouvait être un négrier. Un seul regard l'en convainquit. Un seul bond le jeta sur le pont ennemi. Ses hommes sautèrent après lui, l'équipage du schooner fut aux fers avant d'avoir compris, et le midshipman Hobart tint sa première grande aventure.

Il descendit à la cale. « Il y avait 460 Africains à bord. Quel spectacle !

« Il y avait quatre-vingt-cinq jours que le schooner tenait la mer. On était à court d'eau et de vivres. Trois épidémies distinctes : la petite vérole, l'ophtalmie et la dysenterie sous sa forme la plus grave avaient éclaté durant la traversée parmi ces pauvres misérables.

« En ouvrant la cale, nous aperçûmes une bouillie de bras, de jambes et de torses. Beaucoup des corps auxquels appartenaient ces bras et ces jambes étaient morts ou mourants. Quand nous eûmes un peu déblayé, nous trouvâmes onze cadavres mêlés à la marchandise vivante. Ce fut un cri : « De l'eau! de l'eau! » Un grand nombre sautèrent à la mer aussitôt libres, en partie parce qu'ils avaient le délire, en partie parce qu'on leur avait dit que, si les Anglais les attrapaient, ils seraient torturés et mangés. Ils étaient habitués à être mangés, mais ils avaient une sainte terreur de la torture. »

L'une des curiosités de ce schooner, c'est qu'il y naissait continuellement des négrillons. Une négresse accoucha à côté de Hobart, un instant après l'abordage, ramassa lestement son petit et sauta à la mer avec lui. On eut grand'peine à sauver cette jeune pessimiste noire, qui résistait, aimant mieux être noyée que « délivrée » à la mode anglaise.

Le souvenir de la cale du schooner, avec sa bouillie de morts et de vivants, causait à Hobart-Pacha des accès de rage contre les philanthropes. « Mme Beecher Stowe a-t-elle plus fort que cela? dit-il en terminant son récit. Et je peux affirmer à mes lecteurs que c'est une description très adoucie de ce que je vis, la première fois que je fis connaissance avec un chargement d'esclaves. J'en fus tellement impressionné, que j'ai toujours été sceptique depuis lors quant aux effets bienfaisants de notre blocus pour la race africaine; — à tout le moins suis-je sceptique quant aux moyens employés pour combattre l'esclavage. »

Sous l'influence de ce scepticisme, il eut un entretien touchant, quelques jours plus tard, avec un capitaine de négriers. Il était reparti en chasse avec ses trois chaloupes (sans oublier les capsules cette fois), et il avait surpris un navire au moment où il allait débarquer ses nègres. Le capitaine se mit à pleurer comme un petit enfant, en disant : « Je suis ruiné. » Son vainqueur attendri s'efforçait de le consoler. Ce fut une scène émouvante et comique, où chacun déploya une grande sensibilité.

Aussi longtemps que dura la campagne, les aventures foisonnèrent, et Hobart-Pacha n'était

pas le seul à en avoir. Quiconque en cherchait en trouvait, et la plus remarquable de la croisière échut à un camarade, le lieutenant C***. La voici, dédiée aux esprits timides qui croient que ces choses-là n'arrivent que dans les romans.

Le lieutenant C*** dirigeait une chasse au négrier. Il avait sous ses ordres cinq bateaux à rames, dont les trois chaloupes du midshipman Hobart, tous déguisés en barques de pêche. Un matin, on aperçut un grand brick de mauvaise mine, qui gagnait la côte, poussé par une belle brise. Les faux pêcheurs manœuvrèrent pour lui couper le chemin, et le bateau du lieutenant parvint à le raser, sans réussir à l'aborder. Hobart se trouvait assez en arrière. Il lui sembla voir un homme sauter au passage, « comme un chamois », du bateau sur le brick. Quoi qu'il en fût, celui-ci continua sa route, filant six milles à l'heure et laissant bien loin les bateaux à rames.

Tout à coup on entendit un coup de pistolet et le brick s'arrêta brusquement, par une manœuvre que Hobart-Pacha explique et que « les marins, dit-il, comprendront », mais que nous ne nous chargeons pas d'exposer. Les chaloupes étonnées font force de rames. On aborde, on grimpe, on se bat, Hobart est blessé, le

brick est pris, mais comment et pourquoi s'est-il arrêté? On se regarde, on se reconnaît et l'on découvre le lieutenant C*** au gouvernail. C'était lui qui avait sauté sur le brick au passage. Le coup de pistolet avait été tiré par lui sur le timonier, après quoi il avait saisi la barre de bois avec sa jambe, son autre pistolet avec son autre main et, menaçant des deux bras, il avait exécuté avec le pied la manœuvre dont le brick s'arrêta net. Les négriers ahuris ne pensèrent pas à tirer dessus. « Je compte, depuis ce jour, quarante ans de service actif, écrit Hobart-Pacha, et je n'ai jamais vu une action comparable à celle-là... C*** est maintenant amiral et il a beaucoup de belles actions à son actif, mais rien qui vaille ce qu'il fit en cette matinée mémorable. »

Pauvre lieutenant C***! Il avait une des plus jolies figures du monde. Le brick était plein d' « animaux », c'est-à-dire de nègres, malades de la petite vérole. Il fut atteint, très enlaidi, et c'est ainsi que la Providence récompense les instruments de la philanthropie. Hobart s'en tira à meilleur compte. Il faillit être estropié, manqua devenir aveugle, fut presque assassiné, presque mangé par les chiens à chasser l'homme, presque noyé, presque assommé :

mais il ne fut rien de tout cela complètement, et il revint en Angleterre couronné d'une auréole aux yeux des philanthropes, le cœur léger, le corps dispos, charmé d'apprendre qu'il méritait une récompense pour son zèle anti-esclavagiste et tout prêt à l'accepter, bien que ce fût « contre ses opinions ». La récompense fut des plus douces. Il fut embarqué (1845) sur le yacht de sa souveraine et y resta deux ans, accompagnant la reine Victoria dans ses excursions, fêté partout à cause d'elle et coulant des jours dignes du paradis.

La reine Victoria n'a certainement pas oublié Auguste Hobart. Elle ne l'oubliera jamais, car la conduite de ce jeune héros sur le yacht royal fut inoubliable. Sa Majesté avait à bord deux vaches favorites, deux mignonnes petites vaches doucettement installées dans une petite étable avec une petite fenêtre. Il ne se passait pas de jour que la reine ne vînt caresser ses vaches. Celles-ci passaient leur jolie tête par la fenêtre. Les petits princes demandaient à être pris dans les bras pour mieux voir. C'était une idylle royale. Tout le mal vint de ce que la reine d'Angleterre n'aime pas l'odeur du tabac. Personne n'osait fumer à bord de son yacht. Le prince Albert, rempli de compassion, avait

obtenu pour les officiers la permission d'aller de temps à autre fumer un cigare dans l'étable, et c'est ainsi que Hobart vint un soir chez les deux petites vaches. « Je ne sais pas ce qui me prit », dit-il dans ses *Mémoires*. Ce qui le prit, ce fut le démon de la perversité, caché au fond de chacun de nous. Sur le toit de l'étable se trouvait par hasard un pot de couleur bleue et, dans le pot, un pinceau. Il prit le pinceau et peignit le museau et les cornes des favorites en bleu pâle. La nuance était charmante ; il se la rappelle à merveille. Cela fait, il n'y pensa plus.

« Le lendemain matin, Sa Majesté... »

A cet endroit, le récit s'arrête brusquement et se termine par des points. Hobart-Pacha, qui raconte tant de choses, n'a pas osé nous dire ce qui se passa quand la reine vit ses vaches bleues. « Je ferai mieux de me taire », écrit-il. Le prince Albert le sauva, mais l'alerte fut chaude. Il fut quelque temps sans oser se montrer.

Les *Mémoires* sont sobres de détails sur les quinze années qui suivirent. Les relations officielles nous apprennent que le commandant Hobart se distingua fort dans la Baltique, pendant la guerre de Crimée, mais le commandant

Hobart n'a pas pris la plume pour faire son éloge; il l'a prise pour que nous sachions combien il s'est diverti dans son existence, et la campagne de la Baltique ne fut rien moins que divertissante pour la marine anglaise. On avait confié le commandement de la flotte à l'amiral Napier, qui était trop vieux, le sentait et ne voulait rien entreprendre. « Je n'ai plus assez de nerf pour cela, » répondait-il avec sincérité à qui lui parlait d'attaquer. L'escadre était humiliée et exaspérée. — « Si jamais on vit mutinerie affichée, dit Hobart-Pacha, — et je ne parle pas des équipages, mais de la plupart des capitaines de vaisseau, — ce fut durant la campagne de la Baltique, en 1854. Et ce n'est pas étonnant. » Charles Greville dit la même chose dans ses *Mémoires*. Laissons ces souvenirs, désagréables pour d'anciens alliés, et sautons avec l'autobiographie à la guerre de Sécession, qui marque le grand tournant dans la carrière d'Auguste Hobart. C'est ici qu'il devient un objet de scandale pour les gens corrects, de délice pour les autres, de curiosité pour tous.

On est très dur, de notre temps, pour l'imagination. On la combat comme un mal, au lieu de l'adorer comme la plus noble faculté qui ait été donnée à l'homme. Sans elle, rien de grand,

rien de beau ne se fait sur la terre. C'est l'imagination qui donne la foi aux fondateurs de religions et distribue des palmes aux martyrs. Elle emporte sur ses ailes les grands politiques, leur persuade qu'il est utile de fonder des empires et que leur œuvre sera éternelle. Elle souffle au savant son système, à l'inventeur sa découverte, comme au poète ses vers. Quand les vieux parchemins s'animent et vivent, quand les travaux des vers de terre racontent l'histoire du globe terrestre, c'est qu'un Michelet, un Ranke, un Darwin ont reçu en naissant un baiser de la glorieuse souveraine; et quand l'homme meurtri par la dure réalité implore un rêve qui le trompe et le console, c'est elle, la bienfaitrice, l'imagination bénie, qui lui apporte un jouet et essuie ses larmes. Mais notre génération a oublié tout cela, et le but sacrilège de notre éducation est de tuer, ou, à tout le moins, d'engourdir l'imagination. Le même aveuglement nous indispose contre les gens qui ont reçu le don et se conduisent en conséquence. Hobart-Pacha était de ces gens; c'est pourquoi il se fit contrebandier, idée qui lui procura une somme considérable de sensations fortes, mais qui fit lever les bras au ciel à des milliers et des milliers d'Anglais au cerveau froid.

Contrebandier et non pirate, puisqu'il ne devait pas se battre. On se rappelle que, lors de la guerre de la Sécession, aux États-Unis, les fédéraux avaient bloqué les côtes des confédérés, de sorte que ceux-ci manquaient de tous objets manufacturés. En effet, ils étaient organisés uniquement pour produire des matières premières, qu'ils vendaient au Nord ou à l'Europe. Des industriels hasardeux tirèrent parti de la situation en essayant de forcer le blocus de Wilmington ou de tel autre port des Carolines. Leurs navires portaient aux États du Sud les produits des manufactures anglaises et en rapportaient des balles de coton. Heureux, ils faisaient fortune; malheureux, ils en étaient presque toujours quittes pour la confiscation et un peu de prison, mais à condition de ne pas se défendre, car le contrebandier qui résistait devenait un pirate, exposé à être traité comme tel. Le jeu exigeait un grand sang-froid, puisque les fédéraux conservaient le droit, dont ils usaient avec empressement, de faire usage de leurs armes.

Or Auguste Hobart venait d'être nommé capitaine de vaisseau, et il y avait dans la marine militaire de la Grande-Bretagne à peu près 250 autres capitaines de vaisseau, demandant tous

à grands cris des commandements. On ne pouvait en employer qu'une quarantaine à la fois. Hobart calcula qu'il en avait pour quatre ans, au bas mot, à planter ses choux. Autant demander au vent de ne pas souffler pendant quatre ans. Il résolut d'aller voir s'il était vraiment difficile de forcer le blocus du Sud.

Avant de poursuivre plus avant, nous le présenterons au lecteur. Le portrait qui accompagne l'autobiographie a été fait lors de la maturité. Les yeux sont entourés de petites rides; deux plis traversent le front, donnant à toute la physionomie une expression de fatigue. Le front est large et haut, le regard perçant et sage, l'ensemble forme un visage régulier et rustique, d'une expression énergique et agréable. On l'a peut-être pris, d'après nos récits, pour un étourneau. Rien ne serait moins exact. Il était hardi et vaillant, et l'exubérance des esprits animaux lui donna dans sa jeunesse de grandes audaces. Le chapitre suivant le montrera aussi habile que hardi, aussi entendu que brave.

IV

Le bateau qui lui fut confié par un armateur bien avisé s'appelait le *Don*. C'était un petit vapeur à hélice, rapide, gouvernant bien, aussi invisible qu'un bateau peut l'être, et très silencieux. Il était d'un gris terne et n'avait que deux petits bouts de mâts sans vergues. La cheminée était au ras du pont, les chaloupes se confondaient avec les plats-bords, la vapeur sortait par-dessous, dans l'eau. Rien qui tirât l'œil ou qui fît du bruit : un charbon qui ne donnait pas de fumée, aucune lumière, pas de coqs, parce que les coqs chantent. Ainsi équipé, le *Don* reçut une cargaison valant plus d'un million, sans compter les pacotilles particulières.

La pacotille du capitaine avait été composée assez à l'aventure. A la veille de s'embarquer,

à Glasgow, il avait consulté une dame, qui lui avait conseillé des corsets. Il acheta mille corsets à 27 sols pièce, cinq cents boîtes de pilules purgatives et fortifiantes de Cockle, et un nombre incalculable de brosses à dents. Son projet était de forcer le blocus de Wilmington, port de la Caroline du Nord, situé sur la rivière Cape-Fear, proche de l'embouchure.

Il se rendit d'abord aux îles Bermudes, devenues pendant la guerre de Sécession un nid de contrebandiers. C'est de là, de la petite ville de Nassau, que les forceurs de blocus prenaient leur élan. Les croiseurs du Nord les guettaient à la sortie des eaux anglaises et une escadre de trente navires de guerre les attendait à l'entrée de la Cape-Fear. Ces trente navires étaient rangés en croissant devant l'embouchure de la rivière, les deux pointes du croissant s'appuyant à la terre, le centre se tenant hors de portée du fort Fisher, qui commande l'entrée. La manœuvre des contrebandiers consistait à se couler de nuit entre la côte, hérissée d'écueils en cet endroit, et les pointes du croissant. Quelques-uns étaient pris, beaucoup s'échouaient et incendiaient eux-mêmes leur bateau. Hobart avait imaginé un autre plan, qui supprimait le danger d'échouage. Il voulait

essayer de passer au milieu du croissant, entre deux navires.

Il partit un soir d'hiver (1863) pour cette « chasse au renard où il était le renard ». Tout alla bien jusqu'au surlendemain matin, où le jeu se gâta. La mer était couverte de croiseurs ennemis et la journée fut employée à jouer à cache-cache — il n'y a pas d'autre mot — avec de grands vaisseaux qui ne voyaient pas le *Don*, tandis que le *Don* les voyait. On virait de droite, on virait de gauche, on reculait, on serpentait, on s'arrêtait pour laisser passer. Finalement on ne fut chassé qu'une fois et l'on ne reçut que quelques coups de canon, qui ne firent aucun mal. L'obscurité amie tomba, et le *Don* en profita pour filer à toute vapeur. Soudain, à une heure du matin, sans que Hobart ait jamais pu comprendre comment cela s'était fait, il se trouve bord à bord avec un steamer. « Stoppez, crie une voix, ou je vous coule! — Oui, oui, monsieur, répond Hobart; nous sommes arrêtés. » On était si près les uns des autres qu'on se voyait, malgré les ténèbres, et qu'on distinguait les paroles. Le steamer met ses canots à la mer; ils approchent gaiement, riant de leur aubaine; ils touchent le *Don* de leurs gaffes... Hobart se penche sur le porte-voix de la machine et com-

mande tout bas : « En avant! A toute vitesse! » Le *Don* part comme un trait, il s'évanouit comme une fumée, il disparaît, il a disparu. Eurydice ne fut pas dérobée plus rapidement aux regards de l'imprudent Orphée :

> ... ex oculis subito, ceu fumus in auras,
> Commixtus tenues, fugit diversa...

« Ce fut une fière chance », dit Hobart-Pacha.

Le jour suivant fut encore employé à ruser. La quatrième nuit était la nuit décisive. On approchait de l'entrée de la rivière. On coucha les mâts, on éteignit jusqu'aux pipes des hommes et on se lança. Les fédéraux semblaient s'être multipliés; on entrevoyait à chaque instant de gros navires qu'il fallait esquiver. Il y en eut un qu'on faillit heurter. Le *Don* fut admirable de légèreté et d'obéissance. Il voltigeait sur l'eau, tantôt pirouettant « comme un toton — si je ne l'avais pas vu, ajoute Hobart, je ne l'aurais jamais cru possible » —, tantôt se glissant avec précaution comme un chat, tantôt filant comme une flèche entre deux croiseurs, et toujours sans un son, sans que l'œil le plus perçant pût distinguer autre chose qu'une ombre informe, confondue avec le contour des lames. Vers le matin, la sonde révéla le voisinage de

la terre. Le croissant était franchi. On alluma une petite lumière qui n'était visible que pour la côte. Deux autres lumières y répondirent à l'instant de la rive, indiquant le chenal au pilote. L'aube naissante trouva le *Don* paisiblement ancré sous le fort Fisher, régalant ses yeux du spectacle de trente navires de guerre, honteux et vexés, qui n'osaient approcher de cette coquille de noix. On entra à Wilmington en triomphateurs. Acclamations, festins, rien n'y manqua : l'équipage en eut la migraine. Puis vinrent les affaires sérieuses.

Le lendemain, le capitaine Hobart [1] attendait les acheteuses sur le pont de son bateau. Il regardait passer les dames sur le quai et son cœur se serrait, car elles étaient toutes noires ou brunes, et vêtues surtout de leur couleur. Aucune n'avait besoin de corset. Enfin paraît un individu qui lui propose de « trafiquer ». « Je me jetai dessus, l'emmenai dans ma cabine et lui fis avaler trois verres de brandy coup sur coup, après quoi nous entrâmes en affaires. » Les mille corsets à 27 sous furent vendus séance tenante 15 francs pièce. L'individu ayant

1. Il avait pris pour cette expédition le nom de Robert. Pour la clarté du récit, nous continuons à le désigner par son véritable nom.

l'air un peu excité par le brandy, Hobart essaya de lui glisser les pilules Cockle. « Il me fit peine en me répondant qu'il n'avait jamais entendu parler des pilules Cockle. J'insistai fortement pour lui en faire prendre une demi-douzaine à titre d'essai, l'assurant qu'une fois qu'il aurait ressenti leurs effets fortifiants, il les recommanderait à tout le monde. Mais cet animal-là n'avait pas seulement l'air de m'entendre. Il finit son brandy, boutonna ses poches et s'en alla. Je n'eus même pas l'idée de lui parler des brosses à dents, car un homme qui ne connaissait pas les pilules Cockle ne devait jamais avoir entendu parler d'un objet de luxe tel que des brosses à dents. Je m'assis donc tranquillement et me mis à calculer mes bénéfices sur les corsets.

« J'étais absorbé dans cette occupation lorsqu'une main se posa lourdement sur mon épaule. Je me retourne, c'était mon homme. Il cracha son jus de tabac sur ma botte et me dit : « Dites donc, capitaine, est-ce que vous auriez des vis de cercueil? » Je fus un peu étourdi de la question. Il m'expliqua qu'il était impossible de fabriquer cet article-là dans le Sud et qu'il n'y avait vraiment pas moyen de faire tenir les corps tranquilles dans leur bière

sans vis, surtout quand il fallait les transporter au loin. Nous convînmes que j'en ferais venir une provision d'Angleterre. Il me promettait un bénéfice fabuleux. »

Les brosses à dents finirent par trouver acquéreur à Richmond et rapportèrent 700 p. 100, mais jamais les Américains ne consentirent à essayer les pilules Cockle. Hobart dut les remporter. Il les vendit à un apothicaire des Bermudes, sous prétexte que les contrebandiers vivent trop bien et ont besoin de se purger. L'apothicaire le paya en boîtes d'allumettes, et l'affaire fut bonne.

Le *Don* reçut à Wilmington un chargement de coton qui le fit ressembler lui-même « à une énorme balle de coton dans laquelle on aurait planté un bâton ». La cale était bondée et il y avait deux étages de balles sur le pont. On descendit la rivière de jour, on attendit que la lune fût couchée et l'on partit à toute vapeur, par un ciel couvert et une nuit noire. Ce fut une course mouvementée. Le *Don*, trop chargé, avait perdu de son agilité. Il avait été aperçu et signalé, et l'escorte de blocus lui envoyait au juger des coups de canon. Le matin, un grand steamer se mit en chasse. Il gagnait rapidement et la situation semblait désespérée.

On vit alors l'utilité de l'instruction. A un mille en avant du *Don*, la mer était sillonnée par une grosse ride. Hobart-Pacha avait fait des études très sommaires, mais il était de ces gens qui ont toujours lu ce qui peut leur être utile, au rebours de certains rats de bibliothèque qui ont toujours tout lu, excepté ce qu'il faudrait savoir. On se souvient qu'il avait dû aux romans maritimes du capitaine Marryat de ne pas être hissé en haut du grand mât par les drisses de pavillons, le jour de son premier embarquement. En regardant approcher le gros steamer, il se rappela avoir vu, dans un *Manuel du voilier*, que le Gulf-Stream était bordé, dans les temps calmes, par une grosse ride. Il était donc tout près du Gulf-Stream. Il traversa la ride et prit le fil du courant, accroissant ainsi sa vitesse de 2 à 3 milles à l'heure.

Il me semble voir certains lecteurs, gens savants et entendus, s'écrier que la malice n'était pas grande et qu'eux-mêmes, sans avoir jamais navigué, savent à merveille que le Gulf-Stream est bordé, dans les temps calmes, par une grosse ride. C'est qu'ils sont plus savants que les officiers de la marine des États-Unis, car personne, à bord du steamer, n'éventa la ruse. Leur gibier tournait à gauche : ils tour-

nèrent à gauche, sans attendre d'être dans le courant, et furent si longtemps à comprendre pourquoi le *Don* les gagnait subitement de vitesse, que le coucher du soleil les surprit en chasse. Ils n'étaient plus qu'à une petite portée de canon et tiraient depuis une grande heure sans résultat, lorsque le *Don* disparut comme par un coup de baguette.

Le *Don* s'était caché et ne bougeait plus. Il y avait lune, et le *Don* s'était caché dans l'ombre d'un nuage. Si vous ne m'en croyez pas, lisez les *Mémoires* de Hobart-Pacha. Le steamer — un maladroit décidément — continua sa course en tirant sur un fantôme, et on ne le revit plus. Le *Don* rentra à Nassau seize jours après en être sorti.

Ils continuèrent ainsi pendant de longs mois à faire la navette entre les Bermudes et la côte américaine. Hobart força seize fois le blocus, et il ne faudrait point conclure de là que ce fût chose aisée. Beaucoup partaient, très peu revenaient. Un jour, ils partirent cinq, le *Don* seul revint. Le *Don* lui-même fut pris au premier voyage qu'il fit sous un autre capitaine. Et c'était chaque fois des émotions violentes, des dangers inouïs avec des fuites romanesques, des dépenses incroyables d'ingéniosité, des pro-

diges de sang-froid. Un soir, on avait trop bien réussi à donner au *Don* l'aspect d'un îlot. Un bateau ennemi vint jeter l'ancre le long de l'îlot. Un peu plus, ils seraient descendus dessus. On entendait tout ce qu'ils disaient, l'aube approchait et ils n'avaient point dessein de s'en aller. Ce fut l'îlot qui s'en alla, sans le moindre bruit, comme une épave flottante. Les fédéraux crurent sans doute qu'ils avaient rêvé, car ils ne s'en occupèrent point. Le *Don* alla se tapir un peu plus loin, le long de la côte, et il eut le plaisir d'assister au départ de son voisin de nuit.

Une autre fois, à la sortie de Wilmington, le *Don* est vu, signalé à l'escadre de blocus, et voilà toute une meute de navires de guerre qui court après lui, en aboyant de son artillerie. Il allait plus vite qu'eux tous, mais pour un qu'il distançait, il en retrouvait trois occupés à lui barrer le chemin. Il fut resserré finalement entre deux croiseurs, l'un à droite, l'autre à gauche, tous deux à une portée de pistolet. « Nous étions, dit Hobart, dans la situation de la viande dans un sandwich. » Les fédéraux n'osèrent tirer de peur de se toucher. Bref, ils laissèrent encore échapper le petit *Don*, devenu légendaire parmi eux. Il fallut la fièvre jaune

pour arrêter ces imprenables. Hobart faillit en mourir et eut son équipage décimé. Entré en convalescence, il renonça au métier de contrebandier et retourna en Angleterre, riche d'expérience et de souvenirs heureux. Bien que ses exploits eussent pour but de porter des corsets et des vis de cercueil aux États du Sud et de rapporter des balles de coton, ils n'en avaient pas moins un caractère chevaleresque et héroïque. La plupart des croisés sont partis pour Jérusalem par goût des aventures et dans l'espoir de conquérir un duché. Les temps ont changé et l'on conquiert des dollars, mais l'homme n'a pas changé, et il est toujours emporté vers l'inconnu par les mêmes instincts, instincts de poète et d'animal rapace.

V

Revenu dans son pays, Hobart apprit qu'il avait encore un an à attendre son commandement. Il alla voyager et passa par hasard à Constantinople (1867), où il vit le grand vizir, Fuad-Pacha. Ils s'entretinrent de l'insurrection de Crète. Les Turcs ne parvenaient point à empêcher les Grecs de forcer le blocus de l'île et de porter aux insurgés vivres et munitions. Les Grecs leur opposaient un code de droit international qui rendait vaine la surveillance des côtes. Jamais on ne viendrait à bout de la Crète dans ces conditions. Le grand vizir savait qu'il parlait à un spécialiste en matière de blocus et il espérait sans doute que le commandant Hobart lui donnerait quelque bonne idée. En effet, l'amour de l'art l'entraînant comme de coutume, il suggéra à Fuad-Pacha de se mo-

quer du code international grec et de lui substituer un code international turc. Il connaissait l'Orient et la conception orientale de la loi : les uns ignorent qu'elle existe, les autres la fabriquent au fur et à mesure des circonstances. Pourquoi ne pas ignorer et fabriquer à propos?

Le grand vizir s'applaudit en lui-même d'avoir confié ses peines à cet habile homme et il lui proposa d'être amiral turc. Quelque familiarisé qu'il fût avec l'imprévu, Hobart avoue qu'il « réfléchit un peu avant de répondre ». Cependant ses réflexions furent courtes. — « Je répondis : Bien, Votre Altesse; si les conditions me plaisent, je suis tout prêt. » Les conditions étaient très belles. Il s'engagea au service du Sultan et partit pour la Crète. L'amirauté anglaise gronda, menaça, s'indigna. Pour le faire court, deux billets terminèrent ces tiraillements. — « Laissez le service turc, écrivait l'amirauté, ou vous serez rayé des listes. — Rayez-moi, répliqua Hobart, et allez au diable. » L'amirauté le raya et alla au diable; c'est-à-dire qu'elle le laissa en repos.

La campagne de Crète ne fut pas longue. « Je m'y connaissais vraiment en blocus, » écrit Hobart avec un juste orgueil. Il examina la façon dont les contrebandiers grecs s'y pre-

naient, et il vit qu'ils s'y prenaient comme les contrebandiers d'opéra-comique. Par parenthèse, il y a beaucoup plus de vrai qu'on ne le croit dans les mœurs d'opéra-comique. Scribe lui-même n'a jamais osé mettre dans ses livrets des conspirateurs aussi naïfs et aussi lyriques que ceux qu'offre parfois la réalité. On a publié récemment[1] les pièces d'un complot de patriotes italiens (1814), dont l'objet était d'amener Napoléon Ier, alors à l'île d'Elbe, à descendre en Italie pour y recevoir la couronne de l'Empire romain. Rien de plus étrange que l'état d'esprit révélé par ces documents. La prose la plus fleurie ne suffit pas aux patriotes italiens pour parler à Napoléon; ils lui citent des vers :

Que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Le vers est faux, mais l'intention est louable. Les conjurés ne mettent qu'une condition à leur appui : Napoléon sera un souverain pacifique. Napoléon leur répond qu'il s'occupera à faire Rome port de mer, et ils sont ravis.

Les contrebandiers grecs de Hobart-Pacha étaient les frères de ces conspirateurs. Ils avaient des notions aussi poétiques sur les hommes

1. Dans la *Nuova Antologia*.

et les choses, et ils s'en étaient trouvés à merveille jusqu'à l'arrivée du nouvel amiral. Leurs vaisseaux s'abritaient dans des ports grecs. Au jour fixé pour le départ, la population entière les conduisait à leur bord, le maire en tête. La musique jouait, les étendards flottaient au vent, les hourras montaient jusqu'au ciel; une expédition riante s'ouvrait par une fête. Sortis du port, les Grecs recouraient au fameux code international, tant et si bien qu'un seul de leurs bateaux avait pu être confisqué, depuis si longtemps que durait l'insurrection de Crète.

Hobart arriva sur sa frégate et la scène changea d'aspect. Il bloqua les contrebandiers dans les ports grecs. Les Grecs poussèrent des cris d'aigles : on violait la loi! Il les laissa crier. Le gouvernement d'Athènes envoya contre lui un navire de guerre dont tout l'équipage, du capitaine au dernier des matelots, avait juré de ramener Hobart-Pacha mort ou vif. Le navire approche; il va tirer; il y a une minute d'attente solennelle..... Le navire jette paisiblement l'ancre; dans la chaleur du serment, le capitaine grec avait oublié sa poudre! Hobart se souvint du jour où lui-même avait oublié les capsules des fusils, et le plaignit sincèrement. Il ne pouvait non plus s'empêcher de s'intéresser aux

Grecs forceurs de blocus, si adroits et si insouciants du danger. Il était presque contrarié lorsqu'ils laissaient échapper une occasion, et ce fut heureux pour la Turquie qu'ils ne vinssent pas le consulter; qui sait s'il aurait pu se tenir de les conseiller? Ils n'y songèrent point, de sorte qu'aucun ne réussit à sortir du port et qu'en *trois jours* la Crète fut réduite par la famine.

Quel beau retour à Constantinople! Le sultan le fit pacha. Plus tard, il le fit mushir, ce qui est encore beaucoup plus glorieux. Il le décora. Puis il le mit à la tête de sa marine, que Hobart réorganisa avec une intelligence, une fermeté, un talent qui lui valurent la reconnaissance de la Turquie et l'admiration des hommes du métier. Ses *Mémoires* gardent discrètement le silence sur les travaux qu'il exécuta pour la Sublime Porte. Nous savons par d'autres sources, et cela nous suffit, que la marine turque lui dut d'être comparée aux premières de l'Europe, sinon pour le nombre, du moins pour la qualité des vaisseaux et des équipages. Elle rendit de grands services, lors de la guerre de 1877 contre les Russes, et elle en aurait rendu, d'après Hobart-Pacha, de beaucoup plus grands encore, si la guerre avait été mieux dirigée du côté des Turcs. Il commandait en personne la flotte de

la mer Noire et il raconte avec sa verve et son naturel accoutumés divers épisodes de la campagne. Nous ne nous arrêterons qu'à ses remarques sur les torpilles.

Le premier torpilleur dont il nous ait parlé était un bateau sous-marin qui se trouvait dans le port de Charleston, la capitale de la Caroline du Sud, aux environs du 1er janvier 1864. La ville était assiégée par les fédéraux et Hobart était venu visiter les travaux, tandis que le *Don* chargeait du coton à Wilmington. Il avait rencontré à l'hôtel le commandant du torpilleur, qui exécutait le soir même sa première sortie. Quelques personnes se souviendront certainement d'avoir lu dans les journaux du temps la description de ce singulier engin. Il avait la forme d'un cigare. L'équipage s'y introduisait par deux ouvertures étroites, situées aux deux bouts et se fermant hermétiquement. Un appareil intérieur permettait de submerger le bateau à volonté et tout disparaissait, sauf le haut de la cheminée. Le commandant se flattait d'approcher sans être vu de la flotte de blocus et de la ravager à coups de torpilles. L'heure venue, il souhaita le bonsoir à Hobart et partit pour son expédition. Il va de soi que Hobart s'intéressait passionnément à son sort.

« Le soir suivant, racontent les *Mémoires*, je le retrouvai fumant tranquillement sa pipe. Je lui demandai avec empressement ce qu'il avait fait. Il me répondit avec le plus grand flegme qu'il était monté sur son bateau avec sept hommes d'équipage et que, pendant quelque temps, tout avait marché comme une horloge. Ils étaient tous bien installés en bas, bien confortablement, les écoutilles fermées, le bateau submergé à la profondeur voulue, parfaitement étanche en apparence et gouvernant bien. Ils étaient en train de sortir du port lorsque, tout à coup, la mer enfonça l'écoutille d'avant et le bateau coula à pic. Il ajouta qu'il ne comprenait pas comment il avait échappé. Il supposait qu'une fois le bateau plein d'eau, il avait réussi à sortir par l'ouverture par où la mer était entrée. Les pauvres diables de matelots s'étaient tous noyés, ce qui avait l'air de ne faire aucun effet à mon ami. »

Son ami recommença après son départ avec un autre bateau sous-marin, et il réussit. Il éventra avec sa torpille un des navires de la flotte de blocus.

La seconde fois que Hobart-Pacha observa les torpilles en activité, il était dans la mer Noire sur un vaisseau turc, et c'était lui qu'on

voulait faire sauter. Comme tous les hommes vraiment braves, il ne fait jamais difficulté d'avouer qu'il a eu peur. Il raconte donc avec une simplicité délicieuse la mauvaise nuit qu'il passa devant Batoum, après avoir reçu d'un espion turc une lettre l'informant que les Russes avaient envoyé plusieurs torpilleurs détruire son escadre. Le hasard avait voulu qu'il reçût cette lettre au moment de se coucher, et il ne pouvait pas dormir. Il était nerveux, agité. Il entendait à travers les cloisons ses officiers turcs ronfler de tout leur cœur et cela l'agaçait. Les Turcs avaient beau être assez ignorants en torpilles, on ne ronfle pas ainsi quand on peut sauter d'une minute à l'autre. D'agité, il devint irrité. Les torpilles lui parurent une « sale machine »; c'est une lâcheté que de faire sauter les gens en l'air sans qu'ils puissent se défendre, sans qu'ils aient le temps de penser à leur salut. A propos, « on dit qu'un homme pendu a grande chance d'entrer au ciel; est-ce qu'un homme envoyé en l'air par une torpille a la même chance? » L'examen de ce problème théologique produisit sur lui un effet calmant. Il aboutit à la conclusion que le plus sûr était encore de ne pas sauter, et qu'il n'était peut-être pas impos-

sible, quoi qu'on en dît, de se défendre contre les torpilles.

La manière dont il s'y prit n'a plus qu'un intérêt historique. « Les torpilles, dit-il, étaient encore dans l'enfance, et je reconnais que les moyens employés pour s'en protéger étaient également dans l'enfance. » Il compta surtout, et s'en trouva bien, sur l'obscurité et la pleine mer. Autant que possible, son escadre passait la nuit au large, sans feux, « pas même une cigarette allumée ». Des canots reliés entre eux par des cordes formaient aux vaisseaux des ceintures, jouant le rôle des filets d'acier d'aujourd'hui. Le premier torpilleur russe qui tenta de passer quand même s'empêtra dans les cordes. Son commandant, un audacieux nommé Putskin, s'entêta, poussa en avant quand même, et lança sa torpille. Il manqua le but et, juste au même moment, se trouva dans l'eau : son bateau avait chaviré sous lui. Les Turcs le repêchèrent à moitié noyé, et il y eut alors une scène qui plongea Hobart-Pacha dans le ravissement.

« On l'interrogea encore à moitié noyé. Pour toute réponse, il s'écria en très bon anglais : « Pourquoi diable le bateau n'a-t-il pas sauté? » On lui demanda s'il avait quelque idée de ce qui l'avait arrêté et on lui suggéra que son hélice

avait dû se prendre dans quelque chose. Il répondit : « Je ne sais pas ce qui m'a arrêté, « mais pourquoi diable le bateau n'a-t-il pas « sauté? » Je lui dis que j'avais dans l'idée qu'il pourrait bien être pendu pour avoir fait emploi d'une arme aussi abominable. Il me dit : « Jamais « un brave ne me pendra; mais pourquoi diable « le bateau n'a-t-il pas sauté? »

« Il n'avait qu'une idée fixe : c'est qu'il était un imbécile d'avoir manqué son coup. Il était trop homme de cœur pour le relâcher; aussi le gardâmes-nous presque jusqu'à la fin de la guerre.

« Je ne sais ce qu'il est devenu, mais c'était un fameux homme; pour ma part, il se passera du temps avant que j'oublie sa bravoure. »

Ces lignes sont de l'Hobart-Pacha tout pur. Le bonheur d'admirer autrui éclate dans tout son livre.

La seconde fois qu'il fut torpillé, c'était vers trois ou quatre heures du matin, dans le port même de Batoum. Il était éveillé. Il entendit un tapage suivi d'une explosion; la chaîne de son vaisseau-amiral reçut un choc, quelque chose fila dans l'eau et, presque aussitôt, il se fit un grand tumulte sur la rive. Il envoya un de ses officiers en reconnaissance. Une torpille qui

n'avait point encore éclaté s'était échouée sur le rivage. L'hélice marchait toujours, et une foule de Turcs la considéraient bouche béante, croyant que ce fût « un gros poisson qui faisait aller sa queue ». Hobart voulut se rendre compte par lui-même des effets des torpilleurs sur toute sa flotte, et voici ce qu'il trouva.

Un cuirassé avait été touché près de la ligne de flottaison. La torpille avait éclaté, laissant à peine une marque sur la cuirasse. Une seconde torpille avait dévié et était allée s'échouer au loin. Une troisième avait éclaté au fond de l'eau sans atteindre personne. On sait le sort de la quatrième. Hobart apprit plus tard d'un officier russe qu'il y en avait une cinquième, disparue sans laisser de traces. L'officier ajouta que les torpilleurs avaient passé trois nuits à guetter l'escadre, sans parvenir à distinguer les vaisseaux, dont la silhouette se confondait avec la terre. Ils avaient dû gagner un individu de la côte, qui leur avait indiqué par un feu la situation des Turcs. Quelques autres essais ne réussirent pas mieux aux Russes. Ils firent sauter deux petits navires de guerre sur le Danube, mais pas un des cuirassés de la mer Noire ne fut même avarié. « J'insiste sur ce point, dit Hobart-Pacha, parce qu'on a répété très souvent

le contraire. » Les moyens de défense se perfectionnant avec les moyens d'attaque, voici sa conclusion, écrite il y a quelques mois seulement : « A présent, je dors très bien dans le voisinage des torpilles. »

Hobart-Pacha a-t-il raison? Sans aucun doute, en ce sens qu'il vaut toujours mieux bien dormir. Quant à avoir une opinion sur le fond du débat et à décider si le requin est plus redoutable aux marins que la torpille, ou si c'est le contraire, nous nous en garderons bien. Il n'appartient qu'aux hommes du métier d'en décider, et nous voyons qu'eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la nature et l'étendue des services à attendre des torpilleurs.

La paix rétablie avec la Russie, Hobart-Pacha, devenu Hobart-Mushir, se consacra de nouveau à la marine turque, et son autobiographie se tait derechef sur ses occupations. Le reste du volume est rempli par des histoires de chasse. Le livre se termine sur le paragraphe suivant : « Si j'arrête ces pages un peu brusquement, c'est que j'ai eu la mauvaise chance de prendre un refroidissement à la chasse et que j'ai été assez sérieusement malade. J'espère, néanmoins, qu'il y a encore de la vie dans le vieux chien et que j'aurai avant longtemps d'autres aventures du

même genre à ajouter à ces esquisses « sans fard » de ma vie.

Le « vieux chien » se berçait d'un vain espoir. Il n'y avait plus de vie en lui, parce qu'il avait tout dépensé. Les lignes qu'on vient de lire ont été dictées dans le midi de la France, il y a moins de deux ans. Hobart était venu chercher la guérison sur nos côtes et ne l'y avait point trouvée; le corps le plus robuste ne mène pas impunément l'existence qu'il avait menée, et le sien était usé. Quelques jours après avoir interrompu, provisoirement croyait-il, la rédaction de ses *Mémoires*, il se rembarqua pour Constantinople et mourut pendant le trajet. On l'enterra à Scutari, le 24 juillet 1886. Il n'avait que soixante-quatre ans, mais qu'importe! la vie ne vaut que par ce qu'on y met, et il avait mis dans la sienne de quoi remplir les siècles d'existence d'un patriarche.

Dans toute cette grande foule d'actions hardies et vaillantes, souvent téméraires, quelquefois étourdies, on n'en trouverait pas une qu'un honnête homme dût regretter. Cependant son pays a porté sur lui plus d'un jugement dur. L'Angleterre, mère jalouse, lui en voulait de ne pas l'avoir aimée et servie uniquement. Il eut beau faire valoir que c'était encore elle qu'il

servait sous l'uniforme turc, puisque la politique britannique consistait à soutenir le sultan contre la Russie; il eut beau représenter qu'il succédait à un autre officier anglais, l'amiral Slade, conseiller naval de Sa Hautesse depuis vingt ans avec l'approbation de l'amirauté anglaise, et qu'il avait été nommé contre un troisième officier anglais protégé par cette même amirauté : il fut traité de mercenaire par ses compatriotes.

Telle est aujourd'hui la tyrannie de l'idée glorieuse de patrie. Nul ne saurait la heurter impunément. Hobart-Pacha l'avait froissée, et on le lui fit sentir. Il avait commis encore un autre crime, qui méritait aussi un châtiment. Il n'avait pas méprisé tout ce qui n'était pas anglais sur cette terre. Il n'avait pas eu foi au dogme sacré de la supériorité immuable, infinie, éternelle de tout ce qui est anglais : du calicot anglais, de la constitution anglaise, de la morale anglaise. Ce fut une autre grande faute à bien des yeux. Oserai-je avouer ma pensée et dire que, pour beaucoup de ses compatriotes, ce fut sa véritable faute? Il osa penser que l'honneur d'être Anglo-Saxon ne suffisait pas à le rendre heureux, et qu'après tout il y avait peut-être du bon dans d'autres contrées. Il alla voir ce

qu'il en était et fit scandale en déclarant qu'il était infiniment plus amusant d'être simple contrebandier que capitaine de vaisseau de la marine britannique « remisé pour quatre ans ». Il ajoutait que les Turcs étaient de braves gens, que le sultan était son ami, et qu'on gagnait plus de gloire et d'argent à se battre pour eux qu'à fainéanter en Angleterre; que, du reste, les Russes étaient d'excellents marins, que les matelots grecs étaient si crânes qu'on leur pardonnait leur code international, et que les Américains étaient des héros. Il n'y avait que les nègres qu'il plaçât au-dessous des Anglo-Saxons. Maigre baume pour les blessures faites à l'orgueil britannique.

On lui a mieux rendu justice après sa mort. Il faisait trop d'honneur à sa patrie pour que celle-ci ne le réclamât point, et son autobiographie a achevé de vaincre bien des rancunes déjà hésitantes. Elle est charmante, cette autobiographie; elle a quelque chose d'ouvert, de spontané et d'honnête, qui captive et rafraîchit. Les hasards n'ont point faussé la droiture de celui qui a écrit ces pages. Il était brusque et bourru; il est resté humain au contact d'influences inhumaines. Éblouissant d'audace et d'ardeur, il parle de lui avec modestie et éprouve

une joie généreuse à mettre en relief les belles actions des autres. Le ciel, en lui prodiguant ses dons, s'était montré parcimonieux sur un seul point. Il lui avait refusé la faculté du respect; pour tout dire, il était un peu gamin.

Il fut un homme de mer remarquable. Peut-être ne lui manqua-t-il que l'occasion pour être un grand homme de mer. Il fut aussi un excellent organisateur et un diplomate habile. J'imagine que la Providence doit considérer avec une indulgence amusée ces gens actifs et hasardeux, qui lui donnent tant de besogne. Il en est qu'elle ne doit pas oser perdre de vue une seule minute, de peur de n'en retrouver que les morceaux. Quelle gloire pour elle, lorsqu'ils arrivent aux cheveux blancs! Hobart-Pacha arriva aux cheveux gris. C'était déjà un bien grand miracle. Il a prouvé au monde qu'on a beau dire, il n'est rien de tel, pour avoir la vie que l'on souhaite, que de la mériter.

Hobart a souhaité une vie pittoresque et puissante : il l'a eue, et nul ne dira qu'il ne l'avait pas méritée.

LE CÉRÉMONIAL EN CHINE

(LE LI-KI)

LE CÉRÉMONIAL EN CHINE

(LE LI-KI)

M. James Legge, professeur de chinois à Oxford, a fait paraître récemment les deux derniers volumes de sa collection des *Classiques chinois*. Il y avait vingt-cinq ans qu'il travaillait à cette savante publication, à laquelle l'avait préparé un long séjour à Hong-Kong et qu'il a exécutée selon toutes les règles de la critique moderne, en comparant les textes et en compulsant les commentateurs. Les deux volumes par lesquels se clôt la série contiennent la traduction du *Lî-Kî, ou règles du cérémonial*, ouvrage faisant partie des livres sacrés de la Chine. Je connais peu de lectures plus curieuses, surtout si l'on a présents à l'esprit l'âge et l'origine des différents traités dont se compose le livre.

I

On se rappelle peut-être que Confucius, au VI^e^ siècle avant notre ère, avait été frappé de l'esprit de fantaisie qui régnait dans son pays. Les rites et les usages fixés par les anciens sages chinois pour servir de discipline à leur peuple avaient été abandonnés, et rien n'avait été mis à la place, en sorte que chacun vivait à l'aventure. Il en était résulté de grands maux en tout genre. L'honnête homme, n'ayant plus de « méthode » pour arranger sa vie, était semblable à « quelqu'un qui cherche toute la nuit, sans lumière, dans une chambre obscure ». Il ne savait comment se conduire, ni comment « brider le mal et compléter le bien », en lui ou autour de lui.

Confucius pensait, comme le catholique, que l'homme ne peut se passer d'une discipline et

que nous avons tous besoin de sentir au-dessus de nous une autorité morale. Pour le catholique, l'autorité qui « bride le mal et complète le bien », c'est l'Église. Pour Confucius, dont la doctrine morale et philosophique ne trouvait qu'un point d'appui faible et insuffisant dans le dogme, l'autorité fut l'étiquette, qui « forme et fixe le caractère ». Elle fait régner le respect dans toutes les classes de la société. Elle fournit au sage « la bonne méthode », qui lui permet de bien ordonner ses affaires. Sans elle, un homme « ne sait que faire de ses mains et de ses pieds, ni comment se servir de ses yeux et de ses oreilles; il approche et s'en va, il salue et fait place, sans règles définies. C'est pourquoi, quand les règles du cérémonial sont négligées, la juste distinction entre jeune et vieux est perdue;... à la cour, la hiérarchie des charges et des rangs est perdue; à l'armée, les dispositions qui assurent la victoire sont perdues. De même, les maisons et les appartements n'auront plus les dimensions convenables;... la nourriture n'aura plus la saveur opportune;... les différentes périodes du deuil n'exprimeront plus le chagrin convenable, etc. »

Le salut de l'homme est dans un réseau serré de règles et de rites qui l'emprisonne dès sa naissance, jusqu'à la minute où sa tombe se

referme sur lui. En fixant d'avance nos actions les plus puériles, le cérémonial nous protège contre nos faiblesses et nos tentations. Il nous conduit par l'habitude à la vertu et même à l'héroïsme. Zang-zze, fils de Confucius [1], étant expirant, quelqu'un fit remarquer que la natte sur laquelle il était couché était du modèle réservé aux grands officiers. Quelques instances qu'on pût lui faire, Zang-zze se fit aussitôt porter sur une autre natte, en disant : « Je n'ai besoin de rien que de mourir correctement. »

La Chine a cru Confucius, et ses destinées ont été fixées pour une longue suite de siècles. Le *Lî-Kî* contient un code du cérémonial en quarante-six traités, conçu d'après la pure doctrine des anciens sages chinois, que Confucius se proposait de ressusciter, et composé par les disciples des « soixante-dix disciples », c'est-à-dire des hommes de l'entourage immédiat du Maître, l'ayant beaucoup fréquenté et s'étant imprégnés de ses idées. Les quarante-six traités ont été écrits sans plan d'ensemble et à des dates différentes ; les noms de leurs auteurs sont presque tous inconnus ou incertains. Ils furent rassemblés et compilés plusieurs siècles après,

1. Ou disciple. Ils sont deux du même nom.

par ordre des empereurs. Le dernier savant chinois qui mit la main à leur rédaction actuelle vivait au IIe siècle après Jésus-Christ.

Le texte qui nous est parvenu est dénué de tout mérite littéraire. Il est sec, disposé sans ordre ni méthode, assez souvent obscur en dépit du talent du traducteur. On y chercherait inutilement de grandes vues. Cette pauvreté n'empêche point le *Lî-Kî* d'être une œuvre originale et pleine de saveur, parce qu'on y suit, à travers le fatras aride du cérémonial, la pensée d'un génie vigoureux, mais d'un génie d'une autre race, exotique et un peu baroque. Confucius croyait comme les jésuites, ces grands éducateurs, et beaucoup plus que les jésuites, que l'homme est un produit, qu'il est ce qu'on le fait. Il estimait qu'à force d'avoir en toute circonstance le geste et l'attitude convenables, nous finissons par avoir aussi le sentiment et la pensée convenables, et il entreprenait de nous amener tout doucement au sentiment par le geste. C'était l'homme intérieur, l'homme moral, qu'il poursuivait avec ses règles pour se moucher et éternuer. Il avait deviné la loi de l'association des idées. Nous allons essayer de montrer comment il s'y prenait.

II

Le seul titre du livre, dont les sinologues n'ont pu nous donner que des à-peu-près grossiers, en indique la portée à un Chinois. Le mot important, *Lî*, est intraduisible à cause du grand nombre de sens qu'il prend, selon la manière dont il est employé. Un précédent traducteur, Callery, disait dans sa préface : « (*Lî*) peut signifier : cérémonial, cérémonies, pratiques cérémoniales, étiquette, politesse, urbanité, courtoisie, honnêteté, bonnes manières, égards, bonne éducation, bienséances, les formes, les convenances, savoir-vivre, décorum, décence, dignité personnelle, moralité de conduite, ordre social, devoirs de société, lois sociales, devoir, morale, lois hiérarchiques, offrandes, usages, coutumes [1]. » M. Legge assure

1. *Li-Ki ou Mémorial des rites.* — Turin, imprimerie royale, 1853.

qu'il serait facile d'allonger encore la liste. Telle qu'on vient de la lire, elle démontre suffisamment que le *Lî-Kî* a la prétention de ne rien laisser échapper de tout ce qui constitue l'existence sociale et morale d'une créature civilisée.

Confucius commence par lier le sauvage et l'animal qui sont en chacun de nous au moyen d'un manuel d'éducation et de civilité puérile et honnête. « Les fils se lèveront au premier chant du coq. Ils laveront leurs mains, se rinceront la bouche, peigneront leurs cheveux, les couvriront de la pièce de soie, fixeront celle-ci avec l'épingle à cheveux, attacheront les cheveux à la racine avec le bandeau, brosseront la poussière de la portion demeurée découverte et mettront leurs bonnets, en laissant pendre le bout des cordons. » Le reste de la toilette est réglé avec la même minutie. Le Chinois sait à quel moment précis il doit mettre ses jambières ou attacher les cordons de ses souliers, dans quel ordre suspendre à sa ceinture son mouchoir, son couteau, son étui à écrire et autres menus objets : douze en tout.

Une fois prêt, il va trouver ses parents en prenant garde à la manière dont il marche, car les petites gens n'ont pas le droit de remuer les pieds comme les grandes gens. Un roi fait de

tout petits pas. Un grand officier allonge un peu et met les pieds bout à bout. Un officier ordinaire allonge encore plus, de façon à laisser entre ses empreintes la longueur de son pied. Aucun d'eux n'a le droit de lever les pieds en marchant, même lorsqu'il est très pressé et va très vite; cela est bon pour les gens du commun. Les gens « bien » glissent toujours les pieds, et même, dans de certaines occasions, ils relèvent le bout et marchent sur les talons « avec un air de négligence ». Leur robe « traîne par terre comme l'eau d'un courant ». Leur menton « avance comme le toit d'une maison ». Toute leur attitude donne « une impression de vertu ».

Le fils arrive chez ses parents. Il leur demande de leurs nouvelles d'un ton doux et prend une physionomie joyeuse ou triste, selon que leur santé est bonne ou mauvaise. S'ils ont mal quelque part, « il les gratte respectueusement ». En causant avec eux, il a soin de ne pas les traiter de « vieux ». S'ils ont la figure sale, « il fait chauffer l'eau qui a servi à nettoyer le riz et les prie de se laver ». Le fils surveille la nourriture de ses parents, car il y a un art de l'alimentation, selon la saison, et il n'est nullement indifférent de faire la cuisine

aigre ou acide, amère ou salée. Le *Lî-Kî* contient à ce sujet les instructions nécessaires et y joint un certain nombre de recettes de cuisine, tenues pour canoniques.

Lorsqu'il vient une visite, le maître de la maison sort au-devant de son hôte, « qui refuse avec fermeté d'entrer le premier. Le maître de maison lui ayant fait un profond salut, ils entrent en même temps. Quand ils ont passé la porte, le premier se dirige vers l'escalier de l'est, le second vers l'escalier de l'ouest. Si le visiteur est d'un rang inférieur, il va vers l'escalier du maître de maison comme pour le suivre. Le maître de maison s'y oppose avec fermeté et le visiteur revient vers l'escalier de l'ouest. Chacun offre alors à l'autre de monter le premier, mais le maître de maison commence, suivi immédiatement par le visiteur. Ils posent le pied en même temps sur chaque marche. Celui qui monte par l'escalier de l'est doit partir du pied droit, et l'autre, à l'escalier de l'ouest, du pied gauche. »

Si le visiteur est prié à dîner, le service de la table et l'ordre des mets sont réglés par le *Lî-Kî*. L'invité reçoit en même temps de bons avis sur la manière de se tenir aux repas. — « Ne mangez pas avec bruit; ne croquez pas les os

avec les dents; ne remettez pas le poisson que vous avez commencé à manger; ne vous curez pas les dents et ne buvez pas les sauces à longs traits. » Cette dernière recommandation se trouve aussi dans Berquin. Si le maître de maison est un grand chef [1] et qu'il vous offre un fruit à noyau, vous mettrez le noyau dans votre sein, car vous ne devez rejeter aucun de ses dons. Si l'on sert un melon, la manière de le découper et de l'offrir se simplifie avec le rang de l'amphitryon et de ses convives, jusqu'à ce qu'on arrive, en descendant l'échelle sociale, au brave homme qui coupe bonnement la queue du melon avec ses dents.

Qu'il s'agisse de tirer de l'arc ou d'apprendre sa leçon, de se promener ou d'aller à la cour, le *Lî-Kî* détermine chaque geste. Il y a une étiquette pour tuer un homme à la guerre. Shang Yang avait tué trois ennemis à coups de flèche, dans une bataille. Dès qu'il avait tiré, il se hâtait de remettre son arc dans son étui et, « toutes les fois qu'il tuait un homme, il se couvrait les yeux ». Confucius, sachant ces

1. *Ruler*. Le sens de ce mot est souvent ambigu. Tantôt il signifie évidemment *le prince*, *le souverain*. Tantôt il semble désigner simplement le haut fonctionnaire, *le gouvernant;* par exemple, un gouverneur de province.

choses, dit : « Tout en tuant des hommes, il observait les règles des convenances. » Il y a aussi une voiture spéciale pour venir de l'armée annoncer les défaites.

Jusqu'ici, le *Lî-Kî* ne nous offre rien dont nous ayons le droit d'être surpris. Nous possédons en France un code du cérémonial presque aussi minutieux, qui était encore en vigueur il y a quelques générations. Son auteur, Saint-Simon, ne dédaignait pas non plus de veiller sur les diverses manières de remuer les pieds selon le rang, la fonction et les circonstances. « Révérence de cérémonie, dit-il, est croiser les deux pieds et les deux jambes, puis, sans baisser le corps ni la tête, plier les genoux comme font ordinairement les femmes; mais les femmes reculent en penchant un peu le corps en pliant les genoux, et cela ne se pratique point en matière de révérence de cérémonie, puisque, sans aucun mouvement du corps, les genoux ne font que plier fort bas, et le corps à proportion s'abaisse en demeurant droit. » Les cas où « révérence de cérémonie » est à propos sont exposés avec la même compétence.

Saint-Simon n'est pas moins péremptoire sur l'étiquette des visites. Prenons l'occasion où les cérémonies seront le plus abrégées et les

pas le moins comptés, puisqu'il s'agit d'un frère recevant son frère. Louis XIV est à table; Monsieur entre et demeure debout. « Un peu après, le roi, voyant qu'il ne s'en allait point, lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir; il faisait la révérence et le roi ordonnait qu'on lui apportât un siège. On mettait un tabouret derrière lui. Quelques moments après, le roi lui disait: « Mon frère, asseyez-vous donc. » Il faisait la révérence et s'asseyait. » De même toutes les fois, sans y changer un mot ni un mouvement.

Et la question du goupillon! A qui le héraut d'armes, dans une cérémonie officielle, doit-il offrir le goupillon? Quelles sont les personnes qui doivent prendre elles-mêmes le goupillon dans le bénitier et l'y remettre « sans que les hérauts fassent le moindre mouvement »? L'affaire est capitale, car, en matière de cérémonial, tout s'enchaîne. Un goupillon entraîne le carreau pour se mettre à genoux; le carreau décide de l'espèce du siège; l'espèce du siège, de la forme du manteau; la forme du manteau, des draperies du carrosse; les draperies du carrosse, des draperies de l'appartement, et du tout dépendent les préséances, sans lesquelles il n'y a point d'État, ni de société, ni de mœurs. Si Saint-Simon avait connu Confucius, ils se se-

raient d'abord parfaitement entendus ensemble. Tous deux seraient tombés d'accord que l'étiquette contribue au bon ordre et à la paix dans les États. En effet, lorsque la nation tout entière s'y plie, dit Confucius, « les supérieurs ne sont pas tracassiers et gênants pour le peuple, et le peuple ne prend pas de libertés avec ses supérieurs ». Chacun se tient à sa place. Le cérémonial accoutume au respect, sans lequel l'homme « a un cœur de bête » et fait des révolutions.

Mais là s'arrête la comparaison entre les deux grands prêtres de l'étiquette. Confucius a été bien plus loin et bien plus au fond que Saint-Simon, qui limitait le cérémonial aux cours et au monde officiel et ne lui demandait qu'une sorte de sanction de la vieille constitution aristocratique de la nation. « Révérence de cérémonie » et « goupillon » étaient dans sa pensée des remparts opposés aux empiétements de la fausse noblesse, des parvenus et des bourgeois. Quant à y chercher plus qu'un frein extérieur, il goûtait trop peu, pour sa part, les esprits alignés au cordeau et incapables d'opinions incorrectes. Saint-Simon n'était qu'un apprenti auprès de Confucius.

III

On lit dans le *Lî-Kî*, livre II, section II : « Parmi les règles des bienséances, il s'en trouve qui sont destinées à réprimer les sentiments, et il y en a d'autres qui sont introduites à dessein pour les exciter. » Ces trois lignes sont significatives, et c'est par le choix des règles pour « réprimer » ou pour « exciter » que Confucius est véritablement supérieur. Les sentiments, pas plus que les gestes, ne sont abandonnés au caprice de l'individu. L'homme est prévenu de ce qu'il doit éprouver dans telle ou telle circonstance, et chacun fait effort pour s'élever ou s'abaisser au diapason voulu. Quand le « gouvernant » offre à boire à un convive, celui-ci sait qu'à la première coupe il doit avoir un air grave et pénétré, à la seconde un air content et respectueux, et ces jeux de physio-

nomie lui dictent les émotions avec lesquelles un loyal sujet reçoit les faveurs du maître. L'homme « supérieur [1] » observe ces nuances sans aucune peine, parce qu'il « aime ce qui est correct » et qu'il a accepté l'autorité du cérémonial. Le *Lî-Kî* fixe à chacun la nature et l'intensité des sentiments à éprouver. Les gestes et les attitudes indiqués pour accompagner chaque émotion servent de *memento*. Peu à peu l'homme s'accoutume à être content ou fâché quand il le faut, et dans la mesure où il le faut.

Rien de plus caractéristique de cette vue pédagogique que les rites du deuil. Aucun événement ne met le cœur d'un homme à nu comme la mort de ceux qui tenaient une place, bonne ou mauvaise, dans sa vie. C'est l'instant des grandes surprises. Il arrive souvent que l'on n'a point la douleur ou l'indifférence à laquelle on s'attendait, et que l'on a le soulagement ou le serrement de cœur auquel on ne s'attendait point. Il importe donc à qui veut régner sur les âmes de s'emparer de l'homme par tous

1. Encore un de ces termes ambigus dont le sens varie selon les passages. L'*homme supérieur* est tantôt un homme supérieur par le rang, tantôt un homme distingué par sa science et ses vertus, fût-il du reste pauvre et obscur.

les bouts, pour ainsi dire, à ce moment critique. Il faut lui tracer sa conduite et ses sentiments avec tant de tyrannie, que lui-même ne se rende plus bien compte si ce qu'il en fait est par soumission ou par conviction. Examinons d'abord le plus grand des deuils, celui pour lequel il n'est pas admis qu'on n'éprouve point une douleur profonde. Les rites en ont été arrêtés par les sages de l'antiquité « en harmonie avec les sentiments des hommes ». Ils sont donc immuables comme l'est la piété filiale au cœur de l'homme.

« Quand un père vient d'expirer, le fils doit paraître tout à fait accablé, comme s'il ne savait plus où il en est; quand le corps a été placé dans le cercueil, il doit jeter autour de lui des regards rapides et affligés, comme s'il cherchait quelque chose et ne pouvait pas le trouver; quand l'enterrement a eu lieu, il doit avoir l'air alarmé et agité, comme s'il attendait quelqu'un qui n'arrive pas; à la fin de la première année de deuil, il doit avoir l'air triste et désappointé, et, à la fin de la seconde année, il doit avoir un air vague et inquiet. »

Si le fils a le cœur sec, s'il a d'abord quelque peine, en voyant son père expirer, à se hausser au degré de désespoir convenable, le *Lî-Kî* vient

à son aide par deux pratiques dont l'action sur les nerfs permet au moins sensible d'obtenir une affliction décente. L'une de ces pratiques consiste à se lamenter à haute voix à des heures prescrites; l'autre, à se mettre la poitrine nue et à exécuter des sauts. Des précautions sont prises pour que personne ne puisse abuser de ces stimulants. « Le nombre de ces actes est limité, dit le *Lî-Kî*. Il existe pour eux des règles graduées. » Le chagrin du fils doit atteindre son maximum d'intensité au moment précis du retour de l'enterrement.

La « gradation des règles » est établie dans une savante conformité avec les sentiments naturels de l'humanité. Les lamentations « pour parents » ont lieu en public et de façon que « le peuple » entende; on ne peut rien escamoter. Pour une simple « connaissance », on va en rase campagne; le législateur s'en remet à la bonne foi des gens. Pour un « professeur », on s'enferme dans sa chambre, où il est probable qu'on s'occupe à autre chose. Il y a de même des sauts plus ou moins excitants, selon ce qu'exige « la bienséance ». A la mort d'un « gouvernant », on saute franchement pendant sept jours de suite. Pour une grand'tante, on fait semblant de sauter; « mais les pieds

ne quittent pas le sol »; un petit chagrin suffit.

Des nuances charmantes sont observées dans le chagrin « pour gouvernants ». Un fonctionnaire en retraite ou révoqué est-il tenu de porter le deuil et de s'affliger à la mort de son ancien maître? Cela dépend. Si le prince, jadis, l'a avancé ou révoqué « selon les règles de la bienséance », il doit prendre son deuil et donner tous les signes de la douleur. Mais si le prince l'a révoqué ou avancé contre les règles de la bienséance, il est dispensé à son tour de les observer et ne porte point le deuil. Il est également tenu quitte de toutes simagrées si son ancien maître ne lui avait point assigné d'appointements réguliers et se contentait de reconnaître de temps à autre ses services par des cadeaux.

L'excès dans la douleur est aussi blâmable que l'indifférence. Confucius réprime les exagérations du sentiment avec sévérité. Il exige que l'on soit consolé dans les délais prescrits par les rites. Son propre fils pleurait encore sa mère un an après l'avoir perdue; l'ayant appris, le Maître dit : « Ah! ces démonstrations sont excessives. » Quand le fils entendit cela, il cessa sur-le-champ de se lamenter.

Autant le Maître blâmait les gens qui s'abandonnaient comme des enfants à leur chagrin, autant il exaltait ceux qui demeuraient corrects jusque dans les plus violentes épreuves. King Kiang avait perdu son mari et son fils; elle pleurait son enfant jour et nuit et son époux le jour seulement. Confucius lui donna publiquement cet éloge : « Elle connaît les règles de la bienséance. » Toutefois, même pour un enfant, il ne fallait pas pleurer jusqu'à en perdre la vue.

Quand le défunt s'était fait écraser « par étourderie », il était défendu de faire des compliments de condoléance à sa famille : il était apparemment trop méprisable et n'en valait pas la peine.

Outre la réprobation attachée aux douleurs exagérées, une série de prescriptions empêchait les explosions de larmes et assurait la correction du chagrin. Venaient ensuite les règles pour marquer que l'on se consolait. Les sages y avaient apporté beaucoup de soin. On lit dans le *Lî-Kî :* « La réduction graduée de l'expression extrême de la douleur, selon les changements naturels apportés par le temps dans les sentiments, a été fixée par les hommes supérieurs. » Au bout d'un certain temps, selon le

degré de parenté et le rang du mort, on cessait les lamentations et les sauts; on recommençait à manger de bonnes choses; on se remettait à la musique, en débutant par quelques fausses notes pour indiquer le trouble de son âme; on osait montrer ses dents en riant; ainsi de suite, petit à petit, jusqu'au jour où l'on quittait ses vêtements de deuil. C'était fait : le mort était pleuré.

Par les règles du deuil, Confucius atteignait toute la classe des sentiments de famille et la constitution même de la famille. Elles lui servaient d'occasion pour soulever et trancher des questions aussi délicates que la situation des femmes du harem et de leurs enfants vis-à-vis de l'épouse légitime et de ses enfants. Les fils de l'épouse en titre ont-ils le droit de vendre le harem de leur père défunt pour payer les frais d'enterrement de leur mère? Non, répond le *Lî-Kî;* mais ce n'est point parce que les femmes du harem sont les mères de vos demi-frères; c'est parce qu'il n'est pas permis « de vendre les mères d'*autres hommes* » pour enterrer sa propre mère. — L'épouse légitime a-t-elle le droit, à la mort de son mari, d'enterrer toutes vives avec lui les femmes du harem? Non, répond encore le *Lî-Kî;* cela n'est point convenable. Si

l'épouse légitime estime indispensable d'enterrer une créature vivante avec son époux mort, qu'on l'enterre, elle. « Cette proposition n'a jamais été mise à exécution », fait remarquer le *Lî-Kî*. C'est le seul mot humoristique des deux volumes.

La position sociale des femmes du harem est encore définie dans maint passage, en dehors des rites du deuil; ainsi par les différentes formules indiquées aux parents, « pour présenter sa fille à un harem ». Si c'est à celui de l'empereur, on dit : « Voici pour compléter vos pourvoyeuses de fils. » Au harem d'un « gouvernant d'État », on dit : « Voici pour compléter vos pourvoyeuses de liqueurs et de sauces. » Au harem d'un grand officier : « Voici pour compléter vos arroseuses et balayeuses. »

Ces quelques citations expliquent l'importance souveraine que Confucius attachait à l'observation des règles du cérémonial et empêchent de trouver ridicule cette parole du *Lî-Kî* : « Il vaut mieux ne pas porter le deuil du tout que de ne pas le porter de l'étoffe et de la forme convenables. » Une irrégularité était réellement une chose grave chez une société reposant dans une aussi large mesure sur l'étiquette.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter

les luttes que le Maître eut à subir pour répandre sa doctrine ; comment il convertit un roi et comment ses ennemis envoyèrent à ce roi quatre-vingts jeunes personnes « ayant toutes des talents », qui lui firent complètement tourner la tête et perdre de vue le cérémonial ; comment les idées du Maître triomphèrent enfin et comment la Chine se convertit au cérémonial. Mais nous voudrions, avant de quitter Confucius, faire partager au lecteur notre admiration pour le parfait agencement de sa machine. Celle-ci n'avait pas un défaut. Il n'y avait pas dans le *Lî-Kî* une seule lacune laissant à la société chinoise une dangereuse échappée sur le monde de la fantaisie. Quand on a accompagné avec lui l'adepte de Confucius de son berceau à sa tombe, qu'on l'a élevé, amusé, nourri, couché, habillé, marié, soigné, enterré et pleuré, on a conscience que cet homme-là ne pouvait pas s'échapper, à aucune seconde de son existence, et qu'il a dû, bon gré mal gré, avoir une vie correcte et convenable. On se prend alors à songer à ce singulier idéal : avoir une vie correcte et convenable, être soi-même un homme correct et convenable, qui n'a jamais mis, par distraction, le soulier gauche avant le droit, qui a toujours aimé et souffert avec

bienséance, que rien ne peut jeter hors des gonds et qui a son recours, dans les circonstances les plus tragiques, au cérémonial. Et l'on se demande ce que cet homme doit penser à l'heure de la mort, lorsque la terrible question du pourquoi de la vie se dresse devant lui. S'il croit, comme le fils de Confucius, que le tout est de « mourir correctement » et qu'il n'a été créé que pour cette seule fin, peut-il s'empêcher de se dire que ce n'était guère la peine et que le monde est un joujou inutile et cruel? S'il n'a pas la foi sublime de Zang-zze, quelles réflexions amères sur le néant représenté par ces mots : une vie correcte et convenable!

Il est juste de faire remarquer que le cérémonial se trouve au berceau de toutes les sociétés, dans toutes les contrées. Plus les peuples sont barbares, plus il est en vogue, car plus il est utile; mais il s'affaiblit d'ordinaire et tombe en désuétude à mesure qu'une vraie politesse affine et adoucit les mœurs. Ce qui fait de la civilisation chinoise un phénomène si original et si particulier, c'est qu'il a surgi un homme, au moment où la nation prenait des allures plus libres, pour lui persuader que le cérémonial ne devait pas être une ressource transitoire, mais la pierre d'angle de la société.

Confucius a bâti sur cette pierre un édifice d'une telle solidité, qu'il est encore debout après plus de deux mille ans. Quelque chose que l'on pense de son système et de l'idéal de vie qui en découle, l'homme capable de figer une grande nation, pendant vingt siècles, dans un idéal quelconque, est de ceux dont il est facile de faire le dénombrement dans l'histoire du monde.

PHILIPPE II ET SES FILLES

PHILIPPE II ET SES FILLES

On lit dans l'*Histoire de Philippe II*, de Forneron : « En prenant la détermination d'enfermer son fils, Philippe II accomplissait un devoir envers les habitants de ses immenses États, le devoir de les soustraire aux chances de la toute-puissance d'un monstre... Mais, le fléau écarté, le devoir accompli, le père n'était-il pas obligé d'éprouver de la douleur? On frappe, mais on pleure. Philippe reste impassible. »

Quelques pages plus loin, à propos de la prison de don Carlos, de sa mort et des bruits de poison qui coururent, Forneron déclare que, s'il n'est pas prouvé que le roi ait fait tuer son fils, le roi l'a du moins traité avec une rigueur extrême et a encouragé par des mots sauvages les mauvaises langues à aller leur train. Un autre historien récent, M. de Moüy, auteur d'un volume sur *Don Carlos et Philippe II*, af-

firme, de son côté, que rien n'autorise à croire au poison; mais il en est réduit à supposer que Philippe II fut attristé par la perte de son fils, tant il y parut peu.

Les derniers travaux historiques n'ont donc altéré que dans une certaine mesure la physionomie traditionnelle de Philippe II père de famille.

Ils ne lui ont pas non plus enlevé son aspect de Barbe-Bleue. Ses quatre femmes ne paraissent décidément pas avoir eu la vie riante. Sans parler de la première, la mère de don Carlos, morte à dix-huit ans, ni de Marie Tudor, si vieille et délabrée quand Philippe l'épousa que ses airs d'Ariane abandonnée ne nous touchent point, les deux dernières ont terminé des existences lugubres par des fins équivoques. Élisabeth de Valois expire après une agonie d'un an, empoisonnée, ont dit les uns, tuée par les médecins, dit Forneron. Quoi qu'il en soit, son époux prend l'événement avec un calme merveilleux. La quatrième, l'Allemande Anne, meurt des suites d'un accès de colère qu'elle a causé à son mari. En admettant que ces suites aient été toutes morales, il n'en reste pas moins une impression assez sombre de l'intérieur domestique de ce monarque taciturne et tatillon, auprès de qui l'ennui, le manque d'air, l'éti-

quette malsaine et les offices interminables transformaient promptement une princesse de vingt ans en une valétudinaire, bonne à envoyer au ciel et ne manquant jamais d'y monter.

Il était nécessaire de remettre ce tableau sous les yeux du lecteur avant de parler d'une nouvelle publication qui nous révèle un Philippe II si différent de l'ancien, qu'à peine en croit-on ses yeux.

I

L'auteur de la nouvelle publication est un érudit belge, M. Gachard, auquel on devait déjà de nombreux travaux sur Philippe II et son temps. Son volume a pour titre : *Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine*. Cette correspondance, tout entière autographe, avait été conservée par l'infante Catherine, devenue la femme du duc de Savoie Charles-Emmanuel. Les lettres vont du 3 avril 1581 à la fin de mars 1583. Elles ont été écrites pendant le voyage et le séjour que Philippe II fit en Portugal immédiatement après la conquête de ce royaume par le duc d'Albe, c'est-à-dire pendant une des périodes de sa vie où Philippe II a le plus pendu, brûlé, torturé, massacré.

Les deux princesses auxquelles le roi s'adresse

étaient filles de sa troisième femme, Élisabeth de Valois. L'aînée, Isabelle, ne comptait pas encore quinze ans au moment où s'ouvre la correspondance; la seconde, Catherine, n'en avait guère que treize et demi. La belle-mère des infantes, la reine Anne, venait de mourir dans les circonstances que l'on a vues plus haut, laissant plusieurs enfants en bas âge dont un seul, celui qui fut Philippe III, devait vivre. Deux personnages de confiance étaient restés chargés du soin des jeunes princes et princesses. Ces personnages adressaient au roi absent des rapports détaillés, et les infantes complétaient les rapports officiels par des lettres que nous n'avons pas, mais que nous savons avoir été fréquentes, longues et familières. Les réponses de Philippe II nous montrent le fils de Charles-Quint dans toute la nouveauté de son rôle de papa. C'est une des surprises les plus vives que l'histoire pût nous tenir en réserve.

Figurez-vous un brave bonnetier de la rue Saint-Denis partant pour placer ses chaussettes et ses bonnets de coton. Le voyage sera long. Le bonhomme est veuf et il laisse derrière lui, dans son logis sombre de rue commerçante, toute une nichée de marmots qu'il a bien

recommandés, avant de partir, à deux vieux serviteurs. Il a beau faire, il se tourmente. A-t-on bien suivi ses ordres? A-t-on mis l'avant-dernier en culottes? N'oublie-t-on point la tisane de la grande? Pensera-t-on, aux premières chaleurs, à transporter ce petit monde à leur campagne d'Asnières, pour que la maisonnée respire un peu d'air frais? On le tranquillise, et alors d'autres soucis le prennent. Il voudrait savoir si le petit dernier a percé une dent; quels chapeaux portent ses filles; comment vont les leçons de lecture de l'aîné des garçons. En même temps qu'il questionne, il donne de ses nouvelles. Il a eu l'estomac dérangé après avoir mangé du melon; il croit cependant que ce n'était pas la faute du melon, qui du reste était très bon. Il a été obligé de faire une petite traversée sur mer et cela lui a très mal réussi : sur le bateau, il a mis le pied dans un trou et s'est écorché la jambe; après quoi, il a eu le mal de mer. Il est en train d'user son costume noir. Il envoie une boîte de fil à ses filles et il promet un encrier à leur frère, dès qu'il saura former ses lettres. Son voyage, en somme, serait agréable, bien que les enfants lui manquent terriblement, s'il n'avait pas eu la funeste idée d'emmener sa vieille bonne Madeleine,

pour lui faire voir le pays. Mais Madeleine est insupportable en voyage; elle ne cesse de grogner; elle lui fait scène sur scène, bien qu'il l'emmène partout et lui passe tout. Ne s'est-elle pas avisée de se mettre en robe de soie! Et, comme la robe de soie n'est pas neuve, elle le tracasse pour qu'il lui en donne une autre. Mais il fait la sourde oreille. A propos, où en sont les ouvriers? Les maçons ont-ils fini? Et les poissons du bassin, dans le jardin d'Asnières, ne les a-t-on point volés?

Changez le lieu de la scène, mettez que votre bonnetier est un puissant monarque, et vous avez, en propres termes, la correspondance de Philippe II avec les infantes ses filles.

II

Dès les premières lignes de la première lettre, nous savons combien Philippe II attachait de prix à sa correspondance avec ses enfants. Il est onze heures du soir et le roi, accablé d'affaires, n'a pas encore eu le temps de souper; mais il laisse tout là pour écrire à ses filles. Ce n'est pas qu'il ait rien d'important à leur dire. Sa lettre ne contient que des bagatelles :

« Comme j'ai vu que vous n'avez point de cachet, je vous envoie celui qui est ci-joint, afin que vous vous en serviez pour cacheter vos lettres à ma sœur, à la reine mère [1] et à moi. Je crois que c'est sur de la cire qu'il fera le meilleur effet; sur le papier il me paraît qu'il ne marque pas très bien. Mais, pour moi,

1. Catherine de Médicis, mère d'Élisabeth de Valois et grand'mère des infantes.

n'employez pas de la cire, qui déchire les lettres, à moins que ce ne soit sur le pli qui se doit couper. C'est le premier cachet où l'on ait mis les armes de Portugal [1]. »

Il est ensuite question d'une robe de brocart qui déplaît à Philippe II et qu'il portera tout de même. C'est pour ces grandes et importantes nouvelles que le roi néglige de manger, et il recevra la réponse des jeunes princesses, autre tissu de bagatelles, avec autant de joie et d'intérêt qu'il a eu d'impatience d'écrire. « Vos lettres me font beaucoup de plaisir, » répète-t-il sans cesse.

Sans cesse aussi il leur répète combien leur présence lui manque et combien il a envie de les revoir. Son besoin d'affections de famille s'étend jusqu'à un neveu qu'il a emmené avec lui et dont une absence de quelques jours le laisse « bien seul ». Quand sa sœur, l'impératrice Marie, veuve de Maximilien, lui annonce sa visite en Portugal, il devient sentimental dans son impatience de la voir, dans la « grande envie » qu'il porte à ses filles de l'avoir vue avant lui, et dans les questions dont il presse les infantes.

« Mandez-moi, leur écrit-il, beaucoup de

1. Nous nous servons de la traduction de M. Gachard.

bonnes nouvelles d'elle (car j'espère qu'elles le seront), et si elle vient avec de l'embonpoint ou de la maigreur, et si nous nous ressemblons encore un peu, comme je crois que cela était autrefois; je suis bien persuadé qu'elle n'aura pas autant vieilli que moi. Parlez-moi aussi de votre cousine [1], et dites-moi si vous vous comprenez bien : don Antonio de Castro m'a dit qu'elle et lui ne se comprenaient pas, car elle parle peu l'espagnol. Enfin écrivez-moi beaucoup de choses de tout. » (19 février 1582.)

Quelques jours plus tard, Philippe II s'abandonne à un innocent accès d'orgueil paternel que comprendront tous les parents. En arrivant à Madrid, sa sœur l'impératrice s'était empressée, ainsi que cela se passe dans toutes les familles bien ordonnées, de lui écrire merveilles de tous ses enfants. Les grands étaient si aimables, les petits si gentils! Philippe II ne peut se tenir de renvoyer cette eau bénite de cour à ses filles et de leur répéter les compliments de leur tante. Un point l'a particulièrement charmé. Il avait recommandé aux infantes de se mesurer avec leur cousine d'Allemagne, pour savoir quelle était la plus grande des

1. Marguerite, fille de Marie et de Maximilien.

trois. Les infantes se sont mesurées avec leur cousine et avec leur tante, et il s'est trouvé qu'Isabelle était plus grande que l'impératrice et que Catherine était plus grande que Marguerite. Philippe II est fier, comme le premier bourgeois venu, de ce succès.

« D'après sa lettre [1], écrit-il à ses filles, vous devez avoir assez grandi, puisqu'elle me dit que vous, l'aînée, vous êtes plus grande qu'elle avec ses sandales, et vous aussi, la cadette, puisque vous êtes plus grande que votre cousine qui est plus âgée que vous. Mais il ne faut pas vous enorgueillir de cela... » (5 mars 1582.)

Qu'il se cache d'admiration dans cette recommandation de ne pas s'enorgueillir d'un demi-pouce de taille de plus! Deux semaines après, le roi revient au même sujet; il veut se rendre compte des progrès accomplis en son absence :

« De vous autres tout le monde me donne de très bonnes nouvelles, et l'on me dit que vous êtes très grandes; il faut, d'après cela, que vous ayez grandi beaucoup, au moins vous, la cadette. Si vous avez des mesures, faites-moi savoir de combien vous avez grandi depuis que je ne vous ai vues, et envoyez-moi vos mesures

1. La lettre de l'impératrice.

prises exactement avec des rubans de soie ou de fil; joignez-y celle de votre frère : je serai charmé de les voir, quoique je le fusse davantage de vous voir tous. J'espère en Dieu que ce sera bientôt : demandez-le-lui, vous autres; suppliez-le d'ordonner tout de manière que cela se puisse. Et qu'il vous garde comme je le désire! » (19 mars.)

Les infantes se hâtèrent d'envoyer les mesures souhaitées. Philippe II les en remercia sur-le-champ. En même temps, il leur contait l'agréable spectacle d'un autodafé auquel il venait d'assister et dont il leur envoyait le programme :

« On nous donna à chacun un papier où étaient inscrits les noms de ceux qui allaient y figurer; je vous envoie le mien pour que vous voyiez quels ils ont été. Il y eut d'abord un sermon, comme de coutume. Nous restâmes jusqu'après la prononciation des sentences. Nous nous retirâmes alors, parce que, dans la maison où nous étions (il assistait d'une fenêtre), la justice séculière devait condamner au feu ceux que les inquisiteurs venaient de remettre entre ses mains. Il était huit heures quand nous arrivâmes, et nous revînmes dîner vers une heure. » (2 avril 1582.)

« Votre bon Père. »

Cette lettre émut les infantes. Elles craignirent que l'autodafé n'eût fatigué leur bon père. Celui-ci se hâta de les rassurer :

« Je ne suis pas revenu très fatigué de l'autodafé : ces cérémonies ne sont pas aussi longues ici qu'en Castille, du moins celles que j'y ai vues; cette dernière n'a pas duré quatre heures. » (16 avril 1582.)

Quel bonheur qu'il n'ait pas été trop fatigué! Le pauvre homme !

La lettre du 4 juin 1582 est encore d'un bien bon papa, disposé à admirer ses enfants. L'impératrice Marie lui a fait voir une petite image de cheval coloriée par un des infants. Philippe II trouve que c'est vraiment bien peint. Il charge ses filles de ses compliments pour le jeune artiste, promet à celui-ci de lui rapporter des livres d'images et lui envoie par un des courriers suivants des modèles d'écriture à colorier.

« Je crois, dit la lettre qui accompagne les modèles, qu'il aura achevé de remplir les lettres coloriées : c'est pourquoi je vous en envoie d'autres avec lesquelles il en aura pour assez longtemps, et il m'en reste encore davantage. Faites qu'il s'occupe de les remplir, mais petit à petit, de manière à ne pas se fatiguer, et que quelquefois il les imite : il apprendra ainsi

mieux, et j'espère que par là il acquerra une bonne écriture. Jusqu'à ce qu'il l'ait, il vaut mieux qu'il n'écrive pas [1], parce qu'il apprendra mieux à assembler les lettres quand il y aura quelqu'un qui le lui montre bien. »

Ailleurs il promet à son fils un encrier, s'il travaille bien.

Les infantes recevaient les instructions paternelles avec docilité. En leur qualité d'aînées, elles faisaient les petites mamans avec les petits frères et la petite sœur. C'est un tableau de famille digne de Greuze.

1. L'infant avait écrit une petite lettre à sa tante Marie.

III

Une mère séparée des siens ne suit pas avec plus de sollicitude que ne le fait Philippe II les nouvelles des santés et tous ces menus détails matériels auxquels il est convenu qu'un homme n'entend rien. Il ne se perce pas une dent sans que le roi en soit informé, et le roi sait aussi pertinemment qu'une nourrice si la dent est venue de bonne heure ou si elle est en retard.

« Il me paraît que les dents canines viennent vite à votre petite sœur : ce doit être à la place de deux que je suis à la veille de perdre, et je crois que je ne les aurai plus quand je retournerai là-bas. »

Il se rappelle même, ce que toutes les nourrices ne sont pas en état de faire, l'historique des dents de toute la bande :

« Il est très bien que les dents percent à votre

frère, et je souhaite qu'elles percent mieux que celles qu'il avait. Il me paraît qu'elles viennent bien tôt; mais il vaut mieux que ce soit maintenant que quand je retournerai, bien que j'en doive toujours voir une partie, au moins si elles tardent à venir autant qu'à vous, ma fille puînée, car je crus un instant qu'elles ne vous viendraient pas. »

Il pense à tout, au sirop de l'un, au bouillon de l'autre, à la purgation d'un troisième, à la chambre trop chaude pour l'été et qu'il faut changer. Quand il apprend que ses enfants sont malades, ce qui arrive fréquemment, il est bouleversé.

« Vous pouvez bien vous figurer, écrit-il après une de ces alertes, la joie que m'a causée votre lettre, lorsque j'y ai vu que vous aviez recouvré la santé comme je le désirais : aussi j'ai rendu beaucoup de grâces à Dieu. »

Le tableau serait incomplet si nous n'ajoutions que, lorsque l'enfant malade mourait, le roi ordonnait des prières publiques d'actions de grâces pour la faveur que Dieu avait faite à l'infant ou à l'infante en l'admettant au Paradis. Aussi bon chrétien que bon père.

On sait à quel point il était méticuleux et les lenteurs qui en résultaient pour la conduite de

son royaume. Il réglait lui-même, de sa royale main, le nombre de tours de corde à donner à chaque torturé. Un jour que la flotte anglaise venait d'enlever le galion des Indes, on demanda un ordre du roi pour la poursuivre. Philippe rédigea, corrigea; l'ordre fut prêt au bout de deux mois et demi, longtemps après que les Anglais et le galion étaient rentrés dans la Tamise. Pour les affaires domestiques comme pour les affaires d'État, sa nature le poussait à descendre dans les infiniment petits. Tantôt il s'occupe des chausses qu'il serait temps de mettre à l'aîné des garçons, tantôt de la robe que les filles se font faire pour une noce et où il permet une garniture d'or, à condition qu'il n'y ait pas trop d'or. Il approuve les infantes de ne pas porter de toques. Pour lui, il met un bonnet et un costume de velours et il n'a pas encore pu se décider à porter des souliers, bien que tout le monde en porte. Il envoie souvent de petits cadeaux à ses fillettes : une boîte de fil, des porcelaines, des chapelets, des fruits rares venus d'outre-mer, des gants; et, à propos de ces paquets, il entre dans des minuties. En expédiant les chapelets, il écrit : « Mettez-y un autre cordon qui soit meilleur; celui qu'ils ont et qui y était quand je les achetai est mau-

vais. » Les gants demandent encore plus d'explications, car Philippe s'est trompé de taille en les achetant : « Si les gants sont aussi grands que vous le dites, ils vous iront mieux à vous, ma fille puînée, pour qui ils ne le seront pas trop ; pour votre cousine, je crois qu'ils le seraient. »

Philippe II n'est pas moins abondant quand il raconte aux infantes ce qui concerne sa propre personne :

« J'ai été un peu dérangé ces jours-ci, je ne sais si c'est pour avoir, quelques jours auparavant, mangé trop de melon, qui était fort bon, mais je ne le crois pas ; et, quoique j'en aie ressenti quelque fatigue, je pense que cela m'aura fait du bien, car maintenant je me porte parfaitement. J'ai gardé le lit deux demi-jours, non à la suite l'un de l'autre, mais à trois jours d'intervalle, de sorte que c'était comme une fièvre tierce ; mais déjà hier soir c'était fini, et, l'après-midi, je m'étais levé. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter, car je vais maintenant très bien, et j'espère même que ce qui m'est arrivé m'aura évité quelque autre maladie plus grande. »

S'il a le mal de mer, nous le savons. De même s'il fait un faux pas. Après une promenade sur l'eau, il écrit :

« Je mis un pied dans l'ouverture pratiquée pour le mât, et je tombai presque; mais je me tins bien, et ce fut, non dans l'eau, mais dans la barque que je faillis tomber. J'aurais pu me faire assez de mal à la jambe et je me donnai un coup au tibia qui me fit assez souffrir un moment; même j'en fus assez écorché; mais ce ne fut rien, et maintenant je ne m'en ressens plus. »

Dans la même promenade, il a eu un peu de mal de mer; pourtant il a pu dîner.

Il avait au suprême degré l'esprit de propriétaire. Une partie de la correspondance est consacrée à questionner les infantes sur ses ouvriers et à commenter les nouvelles de ses arbres, de ses constructions, de son gibier. On rencontre continuellement des passages en ce genre :

« Je ne sais pas si la fontaine donne de l'eau; dites-le-moi. Faites-moi aussi savoir si la chapelle est terminée et le retable placé, car je l'ignore, et si l'horloge marche bien. Je crains qu'on n'ait volé les poissons de l'étang de Hontigola, puisqu'on n'en a pêché aucun. »

Il s'inquiète de savoir si ses bois étaient à un joli moment quand sa sœur les a visités. En général, il est très sensible aux beautés naturelles. Il est touché d'une jolie vue, d'un temps

gai, du chant des oiseaux. Un des grands regrets de son séjour en Portugal, c'est qu'il n'y entend pas de rossignols, son palais étant éloigné de la campagne. Philippe revient deux fois sur ce chagrin. Il y avait positivement des coins de soleil dans cette vilaine âme.

IV

Le plus curieux, c'est de le voir tyrannisé et grogné par ses domestiques. Il avait emmené dans son voyage de Portugal une certaine vieille nommée Madeleine, qui semble avoir été sa bonne ou quelque chose d'approchant [1] et qui le fait enrager de la belle manière. Elle est sourde, caduque; elle boit, elle a un caractère de chien, elle chante pouille à tout le monde, y compris le roi; et le roi se résigne, le roi supporte tout; il est le roi soliveau. Cette Madeleine, criailleries à part, est insupportable. Elle est toujours où elle n'a que faire. Quand le roi va visiter sa flotte, il trouve Madeleine installée

1. M. Gachard s'est donné inutilement beaucoup de peine pour savoir quels emplois remplissaient dans la maison royale les serviteurs dont les lettres de Philippe II font mention. Le champ reste ouvert aux conjectures sur les fonctions exactes de Madeleine.

sur sa galère, où elle a le mal de mer. Elle se dispute perpétuellement avec les autres domestiques, et, si le roi ne prend pas son parti, elle lui fait des scènes, le menace de s'en aller. Dans un de ses accès de colère, elle menace de tuer son camarade Luis Tristan, une autre puissance, qui ment, querelle, donne ses commissions au roi. On ne vit jamais serviteurs plus impertinents, maître plus débonnaire.

Si encore ils gardaient les apparences! S'ils se contenaient d'être exigeants et insolents dans le particulier! Mais point. Ils affichent leur pouvoir et leur indiscipline. A son arrivée en Portugal, l'impératrice Marie est étonnée de trouver Madeleine vêtue de soie et parée de bijoux comme une noble dame, et elle manifeste son étonnement. Mais Madeleine n'admet pas les observations. Madeleine réplique vertement qu'elle est comme elle a « l'habitude d'être » et tracasse Philippe pour se faire donner une robe neuve, la sienne étant, de fait, « fort usée ». Les indispositions de Madeleine, ses purgations, ses démêlés avec sa négresse sont autant de grandes affaires pour le roi, qui en subit les contre-coups. Il s'épanche dans ses lettres à ses filles; il s'y plaint des misères que lui fait Madeleine et il ajoute, en homme qui a

peur de sa gouvernante : « Si elle savait que je vous écris cela, elle m'en ferait de belles! »

Le voilà donc, ce sombre roi, dans son intérieur, houspillé par ses domestiques, qui le savent faible avec eux et en abusent, rempli de tendresse et d'attentions pour ses enfants, s'amusant innocemment de ses maçons, de ses lapins et de ses plantations. Il n'en avait pas moins emprisonné don Carlos, et il n'aurait pas balancé davantage à envoyer au ciel le cher petit qui peignait si bien, pourvu que la raison d'État l'y eût engagé. Mais quoi? Les voyageurs nous racontent que le premier mouvement du tigre, à la naissance de ses petits, est de les manger, par raison d'État de tigre, pour ne pas avoir à les nourrir. Le premier mouvement sauvé, si les petits ne sont pas croqués, leur père s'y attache et se ferait mettre en pièces pour les défendre. Certains sauvages d'Australie agissent de même. Ils discutent avec leur femme s'ils vont faire cuire le nouveau-né; s'il est décidé que non, ils se mettent à l'instant même, sans transition, à adorer passionnément le nourrisson. Philippe II était comme les tigres et les Australiens. Il se débarrassait sans fausse sensibilité de l'enfant reconnu gênant; pour ceux

qu'il gardait, il ne pouvait souffrir de leur voir mal aux dents.

Sa débonnaireté envers Madeleine, Luis et les autres s'explique aussi par des sentiments empruntés à l'histoire naturelle. Nous avons tous connu, au moins de réputation, la lionne du Jardin des Plantes à qui l'on avait donné à manger un petit chien vivant et qui, n'ayant pas faim ce jour-là, l'avait adopté et lui passait toutes ses impertinences de roquet. La situation des familiers de Philippe II ressemblait à celle de ce petit chien. Ils étaient dans une sûreté parfaite jusqu'au jour où Sa Majesté daignait les avaler : témoin Antonio Perez, qui, après un long règne de favori, fut envoyé à la torture.

Dans tout homme, il y a de la bête. La remarque est vieille. Ce qui lui donne ici un regain de nouveauté, c'est que, dans l'opinion commune, le côté de la bête est notre mauvais côté, celui des instincts féroces. Chez Philippe II, au contraire, c'est la bête qui est bonne, l'homme qui est féroce. La bête dicte les lettres aux infantes; l'homme rédige les instructions au geôlier de don Carlos. La bête souffre avec mansuétude les persécutions de Madeleine; l'homme réjouit l'odorat de Dieu avec des odeurs de

chair brûlée. La bête est bonasse; l'homme est un monstre qu'angoisse, à son lit de mort, le remords d'avoir été trop clément. Il en est souvent ainsi. Chez beaucoup d'entre nous, le mouvement irréfléchi et instinctif vaut mieux que la pensée raisonnée. C'est pour cela qu'on a dit : défiez-vous du premier mouvement, c'est le bon.

Le Philippe II qui vient de nous être révélé est un exemple bien intéressant de ces contradictions dont se compose l'unité de notre être. Le nouveau personnage que nous présente la correspondance ne s'ajuste pas du tout avec l'ancien; et, pourtant, tous les deux sont vrais, tous les deux ont existé. Il y a là un curieux problème de psychologie.

Le volume des *Lettres aux infantes* n'est pas seulement précieux pour l'historien; c'est un trésor pour le moraliste.

LES IDÉES DE NAPOLÉON

SUR LE MARIAGE

LES IDÉES DE NAPOLÉON

SUR LE MARIAGE

Le mariage est un des sujets dont Napoléon Ier paraît s'être le plus préoccupé. Il avait sur le mariage beaucoup d'idées, et les plus précises, les plus arrêtées jusque dans les derniers détails. Il en avait même de deux sortes : les idées qu'il appliquait pour son propre compte, et les idées qu'il se contentait de faire appliquer aux autres. En cela, Napoléon était semblable au commun des hommes : tous tant que nous sommes, jusqu'au plus médiocre, nous savons faire cette différence.

Un écrivain anglais, M. Bingham [1], a publié un ouvrage en deux volumes sur Napoléon

1. *The marriages of the Bonapartes.*

marieur des peuples. Grâce à M. Bingham, ce Napoléon-là nous est devenu tout à fait familier. Nous savons par le menu comment il pensa, comment il agit et ce qui en résulta pour lui et pour les autres.

I

La première des idées de Napoléon sur le mariage était qu'il faut se marier. Sur ce point, pas de restriction mentale. Il paya de sa personne, et ce ne fut point sa faute s'il ne prit femme qu'à vingt-huit ans. L'ouvrage du colonel Jung ne lui rend pas justice à cet égard. M. Jung a pris trop à la lettre un passage du *Dialogue sur l'amour*, composé en 1791 par le lieutenant Bonaparte. Voici le passage :

« Demande. — Comment, monsieur! Qu'est-ce que l'amour? Eh quoi? N'êtes-vous donc pas comme les autres hommes?

« Bonaparte. — Je ne vous demande pas la définition de l'amour; je fus jadis amoureux et il m'en est resté assez de souvenirs pour que je n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses.

« Je fais plus que nier son existence, je le crois nui-

sible à la société, au bonheur individuel des hommes. Enfin je crois que l'amour fait plus de mal que de bien et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer les hommes. »

Ces lignes ont inspiré à M. Jung des réflexions chagrines : « Pour un officier de vingt-deux ans, ce dédain de l'amour a quelque chose de pénible. Et ce : « *jadis* amoureux »! A quelle époque, à quelle phase de sa vie Bonaparte fait-il allusion [1]? »

A toutes les phases. Une des principales occupations de sa jeunesse fut de tomber amoureux et de faire des demandes en mariage. Au moment où il écrivait le *Dialogue sur l'amour*, il s'était déjà fait refuser deux fois et il était en train de se faire refuser une troisième, sans préjudice des suivantes. On ne peut pas raisonnablement demander plus à un homme de vingt-deux ans, pauvre comme Job. Napoléon comprenait l'amour à sa manière, la manière accélérée; quant à le dédaigner, oh! que non!

Quiconque n'a pas eu parmi ses connaissances un jeune homme atteint de la monomanie du mariage sera tenté d'accuser d'exagé-

1. *Bonaparte et son temps*, vol. II, p. 75.

ration le chapitre de M. Bingham sur Napoléon en quête d'une femme. Il faut avoir vu un de ces impatients à l'œuvre pour savoir de quoi ils sont capables en fait d'excentricités. De refus en refus, Bonaparte en vint à demander la main d'une personne qui aurait pu être sa mère et que la démarche divertit beaucoup. A en croire des mémoires du temps, il examina sérieusement la proposition, faite par Barras, d'une autre personne qui aurait pu être sa grand'-mère et qui n'était autre que Mlle Montansier, l'actrice. Il fut retenu par la crainte du ridicule. Si ce dernier mariage s'était conclu, Napoléon serait devenu directeur du théâtre du Palais-Royal. L'énumération de tout ce qui ne serait pas arrivé s'il avait borné là sa carrière formerait un beau sujet de vers latins. Mais l'anecdote repose jusqu'à présent sur une autorité médiocre.

En 1796, Napoléon est enfin accepté. Il épouse Joséphine, et dès lors son instinct matrimonial s'exerce en faveur — ou aux dépens des autres. Parvenu au pouvoir, jamais on ne vit ni ne verra aussi enragé marieur. Il ne se borna pas aux mariages politiques, destinés à fusionner les différentes classes de la société. Innombrables furent ceux qu'il fit pour l'amour

du principe, parce que le grand but de la vie, disait-il, est d'avoir beaucoup d'enfants. Nulle excuse n'était admise. Aux officiers alléguant qu'ils pouvaient être tués, il répondait : Raison de plus pour se hâter. A qui prétendait ne pas avoir pu trouver de femme, il disait : Je m'en charge! et, de fait, le soir même c'était chose arrangée, et il n'y avait plus à s'en dédire. Les pauvres recevaient des dots, des trousseaux, de l'argent pour payer les mois de nourrice. L'État leur promettait de marier tous leurs enfants, quel qu'en fût le nombre. Un jour, par un décret, l'empereur marie six mille soldats d'un coup. Un autre jour, il ordonne à ses grands dignitaires en masse de se marier. Dans son testament, il arrange encore deux mariages, dont celui de son valet de chambre. « Ce qu'il a fait en ce genre, écrit M. Bingham avec une légitime admiration, aurait rempli la vie d'un homme ordinaire. »

Il ne se tenait pas pour quitte après la noce. Il suivait les jeunes couples dans leur nouvelle vie, les conseillait, les dirigeait, et fort sagement. Au besoin, il rédigeait pour eux des instructions aussi minutieuses et assez du même style que s'il se fût agi de manœuvrer un corps d'armée. L'heure du lever et du cou-

cher, les attentions à avoir entre époux, les soins à prendre en cas de grossesse, l'empereur prévoit tout, règle tout, ordonne tout, d'un ton qui n'admet pas la discussion.

Il semble impossible que des unions ainsi conduites et surveillées ne fussent pas des unions modèles. Cependant la vérité est que Napoléon eut souvent la main malheureuse. On sait que dans sa famille les ménages allaient assez à la diable. En dehors de sa famille, plus d'un couple assorti par ses soins ne tarda guère à venir solliciter de lui la permission de l'imiter en divorçant, permission qu'il refusait toujours, en vertu de la distinction dont nous avons parlé entre les idées qui ne sont bonnes que pour soi, et les autres. La cause de ses désastres de marieur doit être cherchée dans un de ses principes favoris, très juste au fond : ce qu'il est bon et utile de faire ne saurait être fait trop vite.

II

La promptitude avec laquelle il vous mariait les gens est quelque chose d'inconcevable. Elle surpasse la rapidité tant vantée de ses opérations militaires. Tel entrait chez lui garçon et ne songeant à rien, qui sortait marié ou peu s'en fallait; il serait sorti père de famille si cela eût dépendu de l'empereur. Dans les premiers commencements, alors que Napoléon n'était encore qu'un apprenti, on pouvait espérer un répit de vingt-quatre heures pour reprendre ses esprits, devenir amoureux, faire sa cour et être agréé. M. de Lavalette, aide de camp du général Bonaparte, apprit en voiture, en faisant une course, qu'il épousait une nièce de Joséphine. Il eut toute la nuit pour penser à cette nouvelle. Le lendemain matin, Napoléon le conduisit au pensionnat où Mlle de Beauhar-

nais était élevée, les fit déjeuner ensemble et leur laissa un quart d'heure pour s'expliquer. Dans les huit jours ils étaient mariés, et c'était le beau temps, le temps où Napoléon était moins pressé qu'il ne l'est devenu depuis. M. de Lavalette n'a pas eu, pour sa part, à regretter sa docilité.

En 1802, il n'était plus question de réfléchir toute une nuit ni de faire sa cour un quart d'heure. Sitôt imaginé, sitôt dit ; sitôt dit, sitôt fait. Le général Leclerc, premier mari de Pauline Bonaparte, s'excusait de partir pour Saint-Domingue sur ce qu'il lui faudrait laisser à Paris une jeune sœur orpheline et sans ressources. Napoléon lui dit de ne pas se mettre en peine ; dès le lendemain, sa sœur sera mariée; avec qui, il n'en sait rien, mais on trouvera quelqu'un. Le hasard voulut qu'un instant après, Davoust vînt annoncer son mariage au Premier Consul. « Avec Mlle Leclerc, interrompit Napoléon. — Non, général, avec Mme..... — Avec Mlle Leclerc. » Davoust fut expédié, séance tenante, à la recherche de Mlle Leclerc, l'épousa et la rendit d'abord, par dépit, extrêmement malheureuse.

Berthier fournit un autre exemple de la promptitude de décision que Napoléon portait

dans ces sortes d'affaires comme dans toutes les autres. Berthier avait éludé l'ordre de mariage signifié aux grands dignitaires, pour rester fidèle à une femme qu'il avait enlevée et dont le mari vivait encore. Napoléon avait consenti, par exception, à fermer les yeux. Un matin, dans un accès de jalousie, Berthier vint imprudemment se plaindre de Mme X... à son maître, ajoutant que, puisqu'il en était ainsi, il consentait à se marier. L'empereur lui répliqua que ce serait fait dans la journée, envoya chercher un duc allemand de passage à Paris et lui annonça que sa fille épousait Berthier. Le duc allemand s'évanouit; Berthier, déjà repentant, se mit à pleurer; l'histoire ne dit pas ce que fit la fille, mais il est certain qu'elle fut mariée. Quant à la dame, avertie par le préfet de police qu'au moindre bruit elle serait embarquée pour Cayenne, elle se tint sagement coite. Son mari mourut trois mois après, ce qui redoubla le chagrin de Berthier.

Tous les ménages par le système rapide ne tournaient pas mal, loin de là. Leur gros défaut était d'avoir les débuts pénibles, particulièrement quand un des époux avait été violenté. Plus souvent qu'on ne le croirait, après une période d'orages ou de tiraillements, selon

les caractères, la victime prenait son parti et l'entente s'établissait. Ce fut le cas de Davoust, de Berthier et aussi de cette jolie Stéphanie de Beauharnais dont Mme de Rémusat parle en ses *Mémoires*, qui, après avoir donné au prince de Bade, son mari, les preuves de l'aversion la plus décidée, devint une épouse modèle.

On pourrait certes en citer d'autres qui ne se résignèrent jamais : Mlle Tascher, par exemple, qui marcha à l'autel en suffoquant de sanglots et que Napoléon lui-même ne put contraindre à vivre avec son mari, le prince d'Aremberg. L'empereur alla jusqu'à la menacer de la faire reconduire au domicile conjugal par les gendarmes. « Faites, sire! — Tête de créole! » cria Napoléon en colère. Réflexion faite, il n'envoya pas les gendarmes. Mme d'Aremberg divorça à la Restauration et se remaria.

Mais on accordera que la famille impériale n'était pas une famille comme les autres. Entre les têtes créoles et les têtes corses, maintenir l'ordre était une tâche surhumaine. La famille impériale mise à part, la proportion des révoltés sans retour fut réellement faible, comparée au chiffre énorme des unions dont Napoléon avait la responsabilité. L'honneur n'en revient

pas au coup d'œil de Napoléon, quelque merveilleux qu'il fût, car Napoléon ne prenait pas la peine d'exercer son coup d'œil pour si peu : les goûts mutuels des futurs étaient son moindre souci. Le succès relatif de Napoléon marieur des peuples venait de ce qu'on savait qu'avec lui il n'y avait pas à revenir sur le passé. L'empereur n'admettait ni que les autres divorçassent, ni qu'on épousât une femme divorcée ou même ses enfants. Lorsque le fidèle Caulaincourt se hasarda, *regnante* Marie-Louise, à solliciter l'autorisation d'épouser une charmante femme à laquelle il était attaché depuis longtemps et qui était divorcée, l'empereur répondit sèchement qu'il ne souffrirait jamais pareil scandale. On fit vainement intervenir Joséphine, à qui les arguments ne devaient pas manquer.

Quelques personnes, voyant là une nouvelle preuve de son égoïsme, le blâmeront. Je prie ces personnes de suspendre leur jugement et de vouloir bien considérer que l'indissolubilité du mariage était le correctif du système rapide. Avec les habitudes de célérité que l'empereur avait imprimées à son entourage, où serait-on allé s'il avait encouragé le divorce? C'eût été un chassé-croisé sans nom, et adieu le but que

Napoléon poursuivait en veillant à ce qu'aucun de ses sujets ne restât célibataire. Je n'ai pas encore dit quel était ce but. C'était un but militaire. Napoléon visait à repeupler la France dépeuplée par ses guerres. La conscription des filles préparait la conscription des garçons. Ce n'était pas si mal imaginé.

UN DON JUAN JAPONAIS

UN DON JUAN JAPONAIS

Le *Roman de Genji* compte au Japon parmi les chefs-d'œuvre de la littérature nationale. C'est un ouvrage classique de la belle époque, avant que la langue eût été altérée par le mélange du chinois, et au moment le plus brillant de la civilisation japonaise. Il a été écrit au x^e^ siècle de notre ère, sur l'ordre de l'impératice régnante, par une dame de la cour nommée Murasaki. L'état de la société y est dépeint avec tant de vérité, que le *Roman de Genji* passe pour le meilleur livre d'histoire à consulter sur ces temps éloignés.

Le Japon jouissait alors d'une paix profonde. Les lettres et les arts florissaient; une société cultivée et galante recherchait les plaisirs raffinés, ceux de l'esprit et les autres; l'empereur régnait paisiblement au milieu de sa noblesse. Très peu de temps après, l'état social décrit par

Murasaki s'effondra. L'autorité impériale s'affaiblit, le régime féodal surgit et, avec lui, la barbarie. La civilisation fut balayée, les arts et les lettres disparurent pour ne renaître qu'au bout de sept siècles. Que l'on se représente notre XVII^e^ siècle suivi dans l'histoire par le IX^e^ siècle, Louis XIV remplacé sur le trône par les successeurs de Charlemagne : aussi profond fut le bouleversement qui fit reculer le Japon si loin, que c'est à peine s'il a regagné le terrain perdu. En littérature au moins, les écrivains d'il y a mille ans attendent encore leurs successeurs. On écrit beaucoup aujourd'hui dans l'extrême Orient, on n'y pourrait citer un romancier à comparer à l'auteur de *Genji*.

Ce n'est pas que Murasaki s'entende à conduire une intrigue ou à imaginer des événements intéressants; mais elle sait observer, elle sait analyser les caractères et rendre compte des sensations; elle est historien sagace des mœurs et des usages, elle est moraliste sans principe de morale, par la connaissance du cœur humain. Nous allons essayer de faire connaître d'après elle la haute société japonaise du X^e^ siècle [1].

1. M. Suyematz Kenchio a traduit en anglais la première partie du roman, celle qui contient la jeunesse de Genji. C'est de sa traduction que nous nous servons.

I

Un empereur du Japon avait une favorite qu'il préférait à toutes les autres, à cause de sa beauté, de sa douceur et de ses talents. Il passait chaque jour de longues heures à l'écouter jouer du *koto* [1]; le soir, ils regardaient le clair de lune ensemble; le matin, les courtisans attendaient vainement l'empereur à l'heure du petit lever, en sorte qu'ils murmuraient, et se vengeaient en jouant des tours à la favorite. La pauvrette n'avait pas de parti à la cour pour la défendre. Sa naissance obscure lui aliénait les grands, jaloux de ce qu'elle avait usurpé la place qui aurait dû revenir à une de leurs filles, car la noblesse japonaise ne pensait pas là-dessus autrement que la noblesse française du XVII[e] et

1 Sorte de cithare.

du XVIIIe siècle. Ses préjugés étaient même encore moins grands, et elle appréciait à toute sa valeur l'avantage d'avoir une fille ou une sœur en faveur auprès du maître. Aussi le poste de favorite était-il, comme à Versailles, le point de mire des intrigues et des ambitions.

Le mécontentement de la noblesse avait gagné le peuple. On s'apercevait que l'empereur négligeait les affaires de l'État pour sa maîtresse, et l'on s'en plaignait. D'autre part, on craignait qu'il ne désignât le fils qu'il avait eu d'elle pour héritier présomptif du trône, et le bon sens populaire réprouvait ce choix. L'expérience avait enseigné au pays qu'un souverain puissamment apparenté par sa mère a plus de chances qu'un autre de posséder la force qui assure la tranquillité d'un règne. L'opinion publique était donc unanime à exiger pour héritier présomptif le fils d'une ancienne favorite, appartenant à une famille influente.

Tant il y a que la pauvre Paulownia, qui de sa vie n'avait fait de mal à personne, succomba sous les tracasseries dont son impérial amant ne parvenait pas toujours à la préserver. Le chagrin lui donna une maladie de langueur et elle mourut, laissant l'empereur inconsolable. Le fils qu'elle lui avait donné, le prince Genji, resta

à la cour, où son père le fit élever avec beaucoup de soin.

Cette cour japonaise du x^e^ siècle rappelle par le raffinement des esprits, l'élégance des mœurs, le luxe de la vie matérielle, ce que nous avons connu en Europe de plus parfait et de plus brillant. Les princes et les grands vivaient entourés de lettrés, de savants et d'artistes, que le rang leur faisait un devoir de surpasser en talent. On ne tenait pas pour suffisant qu'un noble fût capable de juger d'une pièce de vers ou d'une mélodie. Sa naissance lui faisait une obligation d'exceller indistinctement dans les choses sérieuses et dans les choses frivoles. Il devait être plus instruit que l'homme du commun, faire mieux les vers, danser avec plus de grâce, manier plus habilement le pinceau, la flûte et le koto. Les mœurs exigeaient que le premier par le sang fût le premier dans les tournois littéraires et dans les ballets, aussi bien qu'à la guerre et dans la conduite des affaires de l'État.

L'éducation du gentilhomme commençait à l'âge de sept ans par la lecture et l'écriture. Le choix du premier maître était une grosse affaire, car c'était à l'écriture que se reconnaissait la bonne éducation. Les plus grands personnages

surveillaient eux-mêmes les jambages de leurs enfants. Le monarque qui possédait une belle main n'hésitait pas à se faire maître d'école pour les siens. L'empereur apprit lui-même à écrire au prince Genji, et plus tard le prince Genji, devenu homme, fit des modèles d'écriture pour une petite fille à laquelle il avait des raisons de s'intéresser.

La poésie était une partie non moins essentielle de l'éducation. Il était d'usage entre gens du bel air de se parler en vers. La prose n'était pas exclue de la conversation, mais on y mêlait à tout instant des quatrains [1] improvisés, auxquels l'interlocuteur devait riposter à l'instant par d'autres quatrains, sous peine de passer pour un rustre. Cette mode, qui chez nous ralentirait beaucoup les conversations, n'embarrassait au Japon que les personnes tout à fait stupides et ignorantes. Filles et garçons étaient dressés dès l'enfance à l'improvisation. Les vers coulaient de leurs lèvres, chargés d'images poétiques et de gracieuses comparaisons. Les billets s'écrivaient en quatrains. On traçait des quatrains sur les éventails de ses amis; on se parlait à soi-même en quatrains;

1. Quelquefois des distiques, mais rarement. Le quatrain paraît avoir été le moule généralement employé.

enfin je ne pense pas qu'il y ait jamais eu une société plus profondément atteinte de la maladie de la versification.

A l'étude approfondie de la poésie venaient s'ajouter pour les enfants bien nés l'histoire, la littérature, la théologie, l'esthétique, la musique, le dessin, la danse et l'équitation. Le gentilhomme accompli ressemblait singulièrement à notre honnête homme du XVII^e^ siècle, et les souvenirs de la cour du roi Soleil remontent en foule à la mémoire en lisant les descriptions de la cour de l'empereur, père de Genji. Les fêtes se succédaient au palais impérial comme à Versailles, coupées de même par des voyages à Suzak-in, le Marly du monarque oriental. Être du voyage de Suzak-in avait exactement la même signification et la même importance pour un Dainagon et une Niogo [1] qu'être du voyage de Marly pour un Saint-Simon ou une Grignan. Il y avait les mêmes émotions lorsque la liste des invités était rendue publique, les mêmes désappointements aigus pour qui n'était pas « nommé ».

Autre trait de ressemblance : les ballets étaient le divertissement favori de l'une et de

1. *Dainagon* et *Niogo*, noms de deux charges de cour.

l'autre cour, et, en Orient comme en Occident, les exécutants étaient choisis parmi les princes et les seigneurs réputés les meilleurs danseurs. Murasaki décrit un ballet qui fut dansé devant toute la cour à Suzak-in et où le prince Genji jouait le rôle principal.

Le théâtre avait été établi en plein air, dans un espace entouré de grands arbres et non loin d'une pièce d'eau sur laquelle flottait un bateau rempli de musiciens. Deux autres orchestres placés parmi les massifs accompagnaient les acteurs. Le ballet commença par divers pas chinois et coréens. Tout à coup, un monticule placé sur la scène s'ouvrit, et l'on vit s'élancer un danseur couronné de feuilles d'érable, dont la vue inattendue provoqua un mouvement de joie parmi les spectateurs. C'était le prince Genji, et il allait exécuter le pas des « Grandes vagues bleues ». Il dansa, et la grâce incomparable de ses mouvements, sa vigueur, son agilité, la beauté de son jeune visage produisirent une vive impression sur les assistants. D'autres danseurs lui succédèrent; mais, ainsi que le fait remarquer la narratrice, rien n'intéressait plus après le pas des « Grandes vagues bleues ».

Nous ajouterons seulement que le mélange

des chants aux danses et l'introduction de personnages symboliques rendaient les ballets japonais très semblables aux *divertissements* des comédies-ballets de Molière.

Le prince Genji était l'étoile de la cour. Idolâtré de son père, surpassant tous les jeunes gens de son âge par son esprit et ses talents,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

il était fait en vrai héros de roman.

II

Un soir de la saison des pluies, le prince Genji s'était retiré dans son appartement et lisait auprès de sa lampe. Machinalement il posa son livre, alla ouvrir un bureau et en tira un paquet de lettres. C'étaient des lettres d'amour. Quelques jeunes gens de ses amis étant survenus au même instant, la conversation se mit sur les femmes. Chacun des jeunes fous conta ses expériences, et l'on passa en revue les divers caractères de femmes et de jeunes filles, en distinguant les dons naturels des dons acquis par l'éducation.

On convint d'abord que les charmes de la femme sont indépendants du rang où le hasard de la naissance l'a placée. Il y a de grandes dames sottes et laides, et il n'est pas rare de découvrir dans la bourgeoisie de petites

merveilles d'esprit, de gentillesse et de grâce, jolies fleurs poussées sans culture et qu'aucun homme, fût-il prince, ne doit dédaigner.

« Derrière une vieille grille en ruine, envahie par les mauvaises herbes et dont personne ne sait même l'existence, il arrive que nous découvrons, enfermée là, une jeune fille adorable au delà de toute imagination. Son père peut être un vieux au visage refrogné et ses frères avoir des airs rébarbatifs; la chambre où elle se tient peut être laide d'aspect : elle n'en possédera pas moins dans ce milieu vulgaire la vie du sentiment dans toute sa délicatesse; elle sera habile dans l'art de la poésie ou de la musique, bien qu'elle ait dû apprendre toute seule, sans maître, ce qu'elle sait. Sûrement cette jeune fille mérite notre attention. »

Le même interlocuteur insista sur la folie de l'homme qui exige la perfection chez sa femme, comme si la perfection était possible en ce monde. Il dit que la vie commune n'est qu'un tissu de concessions mutuèlles, et que l'homme doit travailler sans relâche à entretenir et augmenter son affection pour la femme qu'il a aimée dans sa jeunesse, car là seulement est le vrai bonheur. Murasaki a exprimé dans ce passage la vraie philosophie de la vie conjugale,

que toutes les femmes connaissent et qui est leur forteresse : rien ne remplace pour l'homme la femme de sa jeunesse.

On fit ensuite le portrait de la petite pensionnaire, intelligente, bien élevée, mais tellement timide et réservée, que ses bonnes qualités restent cachées aux yeux. Elle ose à peine laisser entendre le son de sa voix; quand un homme lui adresse la parole, elle répond si bas qu'on n'entend pas ce qu'elle dit.

De là on passa à la femme pot-au-feu, qui s'absorbe dans les soins du ménage et est incapable de parler d'autre chose.

« Vêtue en servante, elle travaille toute la journée comme une servante. Son mari est retenu tout le jour au dehors par ses affaires; il assiste à la vie sociale, publique et privée, et remarque beaucoup de choses qu'il ne dirait pas à des étrangers, mais dont il aimerait à s'entretenir avec une personne intime. Un homme peut avoir des choses dans l'esprit qui le font sourire ou qui lui causent des soucis. Tantôt c'est la politique qui l'irrite jusqu'à le mettre hors de lui; il voudrait alors en causer avec sa femme, pour qu'elle le calme ou qu'elle sympathise avec lui; mais sa femme est incapable de le comprendre ou ne veut pas s'en donner la

peine, et il n'aboutit qu'à se rendre encore plus malheureux. Une autre fois, il a eu des déceptions, il pleure ses espérances et ses ambitions déçues; il aurait besoin d'être consolé et remonté. Non seulement sa femme n'est pas en état de partager ses ennuis, mais elle lui dit négligemment : « Qu'est-ce que vous avez donc? » Voilà de ces choses qui mettent la patience d'un homme à une rude épreuve! »

Au « pot-au-feu » succéda la « résignée », race de femmes qui en tout pays a le don d'exaspérer les hommes.

« Elles ne disent rien, elles poussent la générosité jusqu'à faire semblant de ne pas s'apercevoir de choses dont elles auraient le droit de se plaindre. Un jour vient où elles ont plus de chagrin qu'elles n'en peuvent porter. Ce serait le cas de parler, de se plaindre. Mais non. Au lieu de s'expliquer tranquillement, elles se sauvent, elles vont se cacher dans un village de montagne ou dans une retraite isolée au bord de la mer, laissant derrière elles des lettres pénibles ou des vers désespérés. Quelques-unes vont jusqu'à se faire religieuses, dans l'excès de leur mélancolie. Elles prononcent leurs vœux dans la sincérité de leur âme, sûres que rien ne les rappellera au monde qu'elles abandonnent.

Le temps passe. Quelque ancienne nourrice apporte à la nonne des nouvelles du dehors; elle apprend que son amant n'a pu l'ôter de son cœur et qu'il pleure silencieusement quand on lui parle de l'absente. Alors, en entendant dire que ce cœur est resté plein de tendresse et languit après elle, elle pense à son sacrifice inutile et son âme se remplit de regrets. Elle aura beau lutter, si une seule larme mouille sa joue, elle ne sera plus affermie dans la sainteté de son vœu. Sa faiblesse sera plus coupable aux yeux de Bouddha que les fautes de celles qui n'ont pas quitté le monde. »

L' « acariâtre », qui est toujours indignée, qui ne sait rien supporter et ne peut pas dire la chose la plus simple sans crier, fut opposée à la « résignée ». On convint que ces sortes de femmes irritables et sans indulgence sont intolérables pour leurs maris, pas plus pourtant que celles qui se taisent avec des airs de victime. La « jalouse » et la « coquette » eurent leur tour; puis on passa à la femme de génie. L'un des jeunes gens raconta qu'étant étudiant à l'Université, il avait fait la connaissance d'une jeune fille d'une intelligence rare. On pouvait causer de tout avec elle; aucun sujet ne lui était étranger. Elle avait tant d'esprit et d'élo-

quence que pas un savant ne pouvait lui tenir tête; elle les réduisait tous au silence en un instant.

Cette jeune merveille jeta son dévolu sur l'ami du prince Genji et le considéra aussitôt comme son bien, en femme qui n'admet point qu'on lui résiste. « Elle semblait déjà me regarder comme sa victime », dit le jeune homme, que ce sans-façon avait choqué. Elle eut, de plus, le tort de lui faire trop sentir sa supériorité.

« Elle ne manquait pas une occasion de me morigéner sur la manière dont nous devions nous conduire dans la vie publique comme dans la vie privée. Quand elle m'écrivait, ce n'était jamais simplement, oh non! c'était d'une beauté! »

Le pauvre étudiant ne put prendre son parti d'être aussi inférieur à sa belle. Cela l'humiliait. Il profita sournoisement de l'intérêt qu'il lui inspirait pour se faire donner par elle des leçons de vers chinois, et, quand il sut bien faire les vers chinois, il prit prétexte d'une boutade de « femme de génie » pour rompre. — « Que voulez-vous? ajouta le narrateur en voyant l'air scandalisé de ses auditeurs. Je n'oublie pas ses bienfaits (les leçons de vers

chinois), et il est certain qu'on n'aime pas à avoir une femme ou une fille sotte; mais une femme comme celle-là, quand il devrait y aller de ma vie, je ne saurais la trouver de mon goût. »

Cette anecdote amena une digression sur l'éducation des femmes. On tomba d'accord avec Clitandre qu'elles doivent avoir des clartés de tout, avec le bonhomme Chrysale qu'une pédante est une peste, et l'on arriva à des conclusions qui sont marquées au coin du bon sens le plus pur :

« Il n'est pas nécessaire que les femmes possèdent à fond l'histoire et les auteurs classiques; cependant il faut qu'elles aient des notions des affaires tant publiques que privées. Tout ce qu'elles ont besoin de savoir peut s'acquérir insensiblement, sans études régulières. Elles parviennent ainsi à une instruction superficielle, à la vérité, mais largement suffisante pour leur permettre de prendre part agréablement à la conversation avec leurs amis. Qu'elles se gardent surtout d'en tirer vanité! Le style apprêté n'est pas leur fait; les femmes qui s'en servent n'y gagnent que de se faire traiter de pédantes, ainsi qu'il arrive souvent aux femmes de l'aristocratie. De même pour la poésie. Elles doivent en avoir une teinture, mais jamais en

être esclaves ni se permettre des citations cherchées, dont le seul effet est de leur donner l'air hardi lorsqu'elles devraient être réservées, et l'air absorbé lorsqu'elles ont des devoirs pratiques à remplir. Combien il serait malséant, par exemple, qu'un jour de fête, tandis que tous les seigneurs présents exercent leurs facultés imaginatives à composer des poésies chinoises, les femmes vinssent rivaliser avec le sexe fort et faire part au public de leurs vastes pensées sur les fleurs humides de rosée! Il y a temps pour tout; tout le monde, mais particulièrement les femmes, doit constamment prendre garde à ne pas faire parade de ses talents quand personne ne s'en soucie. Les femmes doivent être extrêmement économes en public de leur science et de leur éloquence; elles doivent même, en certains cas, paraître ignorer ce qu'elles savent. »

Si j'avais l'honneur d'être ministre de l'instruction publique, je ferais inscrire ce dernier précepte en lettres d'or, hautes d'un pied, au fronton de tous les lycées de filles.

On décrivit encore plusieurs variétés du caractère féminin que les curieux trouveront dans le livre de Murasaki, et l'on se sépara.

Le prince Genji avait pris très peu de part à

la conversation. Il avait même fait semblant de dormir une partie de la soirée, afin de se dispenser de parler; mais il avait écouté attentivement, et, à partir de ce jour, il ne cessa de rêver aux diverses sortes de femmes et aux moyens de les connaître toutes par sa propre expérience. L'éternel féminin, dans son infinie variété, devint l'objet de ses réflexions et de ses désirs; la femme fut, pour ainsi dire, l'axe autour duquel tourna désormais sa vie. Au x^e^ siècle et au Japon, il fut don Juan. Il eut de don Juan les ardeurs et les audaces, la curiosité insatiable, le dédain des obstacles et l'inconstance. Il en eut le mépris absolu de toute morale, la puissance de séduction et les succès. Il en eut le cœur infatigable, toujours prêt à aimer, sincère dans son premier élan et irrésistiblement emporté vers de nouvelles conquêtes. Ce n'est pas du don Juan de Molière qu'il faut le rapprocher : il n'en a ni la dureté ni le cynisme; c'est du type moderne, du don Juan de Musset et de Mozart. Il a des câlineries qui rappellent la phrase caressante du commencement du duo : *La, ci darem la mano.* Il est reconnaissant, bien que la reconnaisssance ne l'empêche pas d'être infidèle. Il a une compassion profonde pour les femmes disgra-

ciées de la nature ou maltraitées par le sort, au point de ne pas craindre de s'exposer au ridicule en courtisant un laideron ou une femme sur le retour. Il se sent appelé à aimer et à consoler le sexe entier, et il remplit sa mission avec toute la douceur et la bonté que comporte un ravage pareil. Il ne fait de la peine à une femme qu'à la dernière extrémité ; lorsque cela lui arrive, il s'en fait de grands reproches et recommence à la première occasion, parce qu'il est don Juan et qu'il ne peut pas faire autrement.

Le reste du volume contient le chapelet de ses aventures amoureuses. L'analyse en serait insipide. Mieux vaut détacher, en l'abrégeant, un seul épisode, où le talent de Musaraki se montre avec toute sa finesse, non exempte d'afféterie.

III

Le prince Genji, ayant appris que sa nourrice était malade, s'en alla la visiter. La vieille demeurait à la campagne. Pendant que ses enfants cherchaient la clef de la grille pour faire entrer le carrosse dans la cour, le prince remarqua une maisonnette en assez mauvais état, presque contiguë à l'habitation de la nourrice. Une palissade de bois entourait un enclos fraîchement établi. On devinait plutôt qu'on ne voyait, à travers les jalousies de roseau blanc, les contours élégants de têtes de femmes, occupées à guetter de leur cachette la route et les passants. La porte entr'ouverte révélait aux regards l'air d'abandon de l'intérieur. « Où cherchons-nous notre foyer [1] ? »

1. Premier vers d'une vieille ode japonaise dont voici le second vers :

L'endroit où nous venons est notre foyer.

murmura Genji en regardant la pauvre demeure; mais aussitôt il pensa qu'on était aussi bien dans une chaumière que dans un palais doré.

Ses yeux furent attirés par une longue grille de bois, couverte de plantes grimpantes d'un vert vigoureux. Leurs jets luxuriants débordaient de toutes parts. Inconscientes de leur beauté, elles entr'ouvraient les lèvres souriantes de leurs fleurs blanches.

— Quelles belles fleurs! s'écria Genji. Va, ajouta-t-il en s'adressant à son valet, et demandes-en un bouquet.

Le valet passa par la porte entr'ouverte et fit la commission de son maître. Une jeune fille vêtue d'une longue tunique prit aussitôt un éventail et sortit en disant :

« Nous allons choisir celles qui ont des queues solides et les mettre là-dessus. »

Elle cueillit quelques tiges qu'elle posa sur l'éventail et remit le tout au valet, qui le porta au prince. Au même instant la porte de la cour s'ouvrit, le carrosse entra, et Genji ne pensa plus qu'à la bonne vieille, qu'il trouva très malade.

Il ne la quitta qu'à la nuit. En sortant de la maison, il se ressouvint tout à coup qu'il y avait quelque chose d'écrit sur l'éventail aux

fleurs, et il pria le fils de la nourrice, qui s'appelait Koremitz, de lui apporter un flambeau. Il semblait à Genji que l'éventail avait conservé le parfum de quelque belle main par laquelle il avait été manié. Koremitz apporta de la lumière, et le prince lut les quatre vers suivants, tracés d'une écriture élégante, bien que négligée :

La rosée transparente, à l'heure où le soir tombe,
S'endort sur la glorieuse fleur de la *Gloire du soir ;*
Cette vue lui plaira-t-elle, à lui dont les brillants regards
Ont donné aux fleurs un charme plus lumineux ?

« Gloire du soir » était le nom de la plante grimpante, aux fleurs blanches, dont Genji avait demandé un bouquet. Sa surprise fut grande en songeant à la maison d'où venait l'éventail. Il demanda à Koremitz qui demeurait là. Koremitz répliqua qu'il n'en savait rien, qu'il n'était chez sa mère que depuis quelques jours, et trop occupé d'elle pour penser à faire des questions sur les voisins.

« Allez, lui dit le prince ; tâchez de savoir qui sont ces gens et venez me le dire. »

Koremitz entra à son tour dans la maisonnette. Il trouva un serviteur et l'interrogea sur ses maîtres ; mais cet homme ne put rien lui apprendre, sinon que sa maîtresse vivait seule, qu'elle ne recevait d'autre visite que celle de

ses frères et que ceux-ci avaient des emplois à la cour.

« Ah! se dit Genji en entendant cela, les vers sont un tour de ces faquins de la cour! »

Sa vanité ne renonçait cependant qu'avec peine à l'idée que les vers avaient été faits pour lui par une femme, et, prenant un morceau de papier, il y traça le quatrain suivant :

Si je voyais de plus près la fleur
Entrevue dans l'ombre du soir,
Ses charmes me seraient plus chers
Et elle en serait plus belle.

Le prince fit remettre le papier par son valet et partit. Il y avait de la lumière dans la maisonnette. On apercevait à travers les fentes des jalousies de petites lueurs semblables aux lueurs des mouches à feu, et Genji, en passant devant, sentit en son cœur un désir silencieux.

Sa maîtresse l'attendait ce soir-là à la campagne, dans une demeure somptueuse remplie de toutes les aises de la vie. Les heures coulèrent dans les plaisirs et le bien-être; mais, en sortant, le prince repassa devant la petite maison, et sa curiosité devint de l'impatience. Par son ordre, Koremitz se mit en campagne dès le lendemain, questionna, espionna et en fut pour ses frais. Personne dans le pays ne connaissait

les voisines de sa mère; on ne savait ni leur nom, ni d'où elles venaient. En regardant par-dessus les haies, Koremitz constata qu'elles étaient deux; que l'une paraissait la suivante de l'autre; que la maîtresse était jeune et jolie et devait appartenir, d'après ses vêtements, à une bonne famille. Il remarqua aussi qu'elle avait l'air triste et que la suivante se cachait souvent pour pleurer. Il n'en put apprendre davantage.

Les obstacles redoublèrent naturellement la passion de Genji. Nous ne raconterons pas l'intrigue qu'il noua avec l'inconnue, comment il parvint à l'entretenir et fut séduit par sa simplicité, par sa modestie, par un alliage singulier de jeunesse et d'expérience qui lui donnait un charme savoureux; comment il voulut se faire aimer d'elle en lui cachant son rang et y réussit; comment il s'abstint de lui faire aucune question, en sorte qu'il en fut réduit à l'appeler Gloire du soir, du nom de la fleur à laquelle il devait sa connaissance; comment, ayant appris qu'elle devait quitter le pays, il résolut de l'enlever et de la cacher dans une maison de campagne isolée, et comment, après des refus répétés, la jeune fille se laissa arracher un demi-consentement. Il faut lire dans l'original le récit

de la dernière nuit passée dans la petite maison, dont le mur crevassé laissait entrer des rayons de lune. Rien de plus joli, de plus moderne de sentiment, que le lever du jour à la campagne, le réveil des fermes, les premières notes des insectes et des oiseaux saluant l'aurore, le plaisir qu'éprouve Genji, accoutumé au séjour des villes, à respirer la fraîcheur du matin, à regarder la rosée sur les feuilles et à écouter le fléau des batteurs commençant leur journée. Rien de plus délicat que la peinture de la tristesse, des frayeurs secrètes et de la soumission de la jeune fille lorsque son amant l'entraîne.

La campagne où Genji conduisit Gloire du soir était inhabitée depuis longtemps, et il n'avait donné aucun ordre pour leur réception. Le jardin était devenu un fourré sauvage; les arbustes avaient été étouffés par les mauvaises herbes ou brisés par les vents d'automne; un bois épais avait poussé tout autour de l'habitation, et la pièce d'eau, couverte de plantes, était verdâtre. L'intérieur du bâtiment avait l'aspect morne des maisons abandonnées. Genji se hâta d'ouvrir la fenêtre et s'efforça de distraire Gloire du soir. Il éprouvait un malaise indéfinissable et il craignait que la jeune fille n'en éprouvât autant de son côté. Il lui décou-

vrit qui il était, mais elle en parut plus troublée que contente. Elle lui avoua à son tour que lorsqu'elle lui avait envoyé les fleurs blanches et les vers, c'était par une erreur de sa suivante, qui avait cru reconnaître un homme que Gloire du soir avait beaucoup aimé autrefois.

La journée se traîna assez péniblement. Le soir vint. L'obscurité envahit la pièce où ils se tenaient et la rendit encore plus lugubre. La jeune fille devenait nerveuse. Genji ouvrit les rideaux afin de laisser entrer le crépuscule et elle se calma un instant, pour retomber bientôt dans un état d'agitation et de timidité qui augmentait à mesure que la soirée avançait. Son amant prit le parti de tout fermer et de l'attirer auprès de lui. Elle se laissa faire, mais alors ce fut lui qui devint distrait et absorbé. Il pensait à ce que l'empereur son père allait dire, au sort qu'il préparait à cette pauvre fille assise affectueusement à ses côtés, et il ne pouvait s'empêcher de ressentir pour elle une sorte de pitié.

Les Japonais du x^e^ siècle étaient superstitieux. Ils croyaient aux apparitions et aux démons malfaisants. Sous l'impression que leur cause leur faute, les deux jeunes gens voient la maison abandonnée se peupler de fantômes. Gloire du soir se tait, mais son amant la sent

se glacer d'épouvante dans ses bras, et lui-même est loin d'avoir l'assurance qu'il affecte. Le vent gémit dans les appartements déserts, la lampe s'éteint, Genji appelle en vain du secours, et, quand arrive enfin la suivante, Gloire du soir est étendue à terre, privée de sentiment.

« Il se pencha sur sa bien-aimée et la secoua doucement, mais elle ne parla ni ne remua.

« — Approchez! cria Genji au valet qui apportait de la lumière.

« Il prit la lampe des mains de cet homme, fit tomber la lumière sur le visage de la jeune fille, et, tandis qu'il la considérait avec anxiété, il revit passer devant ses yeux la terrible apparition de tout à l'heure, une femme menaçante qui avait tiré sa maîtresse et avait disparu. L'inquiétude pour Gloire du soir lui fit oublier ses propres craintes. Il se pencha encore et l'appela. Elle ne répondait pas et son regard était fixe. Que faire? où chercher du secours? Il essaya de rappeler son sang-froid, mais la secousse était trop forte pour ses nerfs; il se jeta à terre à côté d'elle et l'embrassa passionnément en criant :

« — Reviens! reviens à moi, ma bien-aimée!

« Mais elle était morte; son âme s'était envolée doucement. »

La fin mystérieuse de Gloire du soir affligea sincèrement le prince Genji; néanmoins il reprit bientôt ses conquêtes amoureuses. Don Juan ne s'arrête pas.

IV

C'est joli, mais c'est vieux. C'est le livre d'un peuple qui a déjà beaucoup vécu, qui sait analyser ses impressions et les exprimer d'une façon littéraire. Murasaki n'écrit pas naturellement : elle compose. Les idées qu'elle rend, les images et les mots qu'elle emploie sont d'une civilisation vieillie. Le sentiment de la nature qu'elle prête à tous ses personnages sans exception se rapproche par la fine perception des nuances et du détail de celui d'un Européen du XIX^e^ siècle. Un peuple jeune sent les grands effets de la nature : les climats, les saisons, les heures du jour, l'aspect lumineux ou sombre du ciel ou de la mer, la teinte générale de la campagne. Les héros de Murasaki voient un paysage par le menu. Ils sont frappés d'un accident de lumière ou de couleur, de la phy-

sionomie d'un certain arbre; ils aperçoivent ce qu'un peintre appellerait la note fournie par une touffe de fleurs ou une mare d'eau. En décrivant le crépuscule, ils disent :

« Le doux soleil de printemps descendait à l'occident et la nuit s'épaississait lentement sur la cime de la forêt, enveloppant tout d'ombre, *excepté les délicates fleurs blanches des pruniers, qui continuaient à se détacher sur l'obscurité.* »

En parlant des pousses nouvelles des arbres, ils remarquent que leurs teintes jaunes ou rouges ont une « nouveauté particulière » qui les rend différentes du jaune et du rouge de l'automne. Ils ne se lassent jamais de décrire le clair de lune, le parfum des fleurs à la tombée de la nuit, le chant des oiseaux et des insectes, les différentes voix du vent, la mélancolie des lieux abandonnés où la nature s'empresse à effacer les traces du travail de l'homme. Ils aiment les paysages romantiques.

La sensibilité s'est affadie chez eux en sentimentalité. Les quatrains qu'ils échangent à tout propos sont dignes de l'hôtel de Rambouillet. Dans une circonstance où le prince Genji ne devait penser qu'à disparaître sans attirer l'attention, il aperçoit dans le jardin un oranger

chargé de neige : sa sensibilité ne peut supporter cette vue; il s'arrête, appelle son valet et lui fait secouer l'arbuste.

Ils ont réfléchi sur la vie et sur le monde, sur la destinée de l'homme et sur ses rapports avec la nature, et ils font des remarques comme celles-ci :

« L'aspect des cieux indifférents devient radieux ou triste, selon le cœur de celui qui les regarde.

« Parce qu'il n'avait personne pour partager ses sentiments, il lui semblait être seul au monde.

« Pourquoi s'affliger inutilement? Tout est réglé par le destin, et il n'y a rien dans le monde qui mérite réellement d'être regretté. »

Ils ont le souci pédant, qui ne les quitte jamais, de donner un tour heureux à leurs pensées. Au milieu des plus violentes émotions, ils sont incapables d'oublier d'être littéraires. A la mort de Gloire du soir, le prince Genji donne les signes d'un profond désespoir. Il ne peut s'arracher de son corps, on l'emporte à moitié évanoui et il veut composer lui-même les prières qui seront récitées à son enterrement; mais il les fait « corriger par un professeur de littérature de ses amis ». Prières des morts, déclara-

tions d'amour sont des *devoirs;* il n'y a pas dans la vie une circonstance qui dispense d'arrondir la période et de soigner son écriture.

Ils se sentent eux-mêmes vieux. Ils parlent des « anciens », citent les « auteurs anciens » et collectionnent les vieux bibelots. En art, ils en sont à discuter « les principes supérieurs de l'esthétique ». Physiologiquement, ils sont arrivés à l'âge des nerfs. Gloire du soir est une sensitive qui meurt d'une attaque de nerfs. Les hommes sont aussi nerveux que les femmes; ils pleurent et s'évanouissent pour une simple émotion.

Ils ont des « docteurs en littérature » et ils possèdent nos procédés littéraires. L'amour, la joie, la douleur parlent le même langage chez eux que chez nous. Murasaki use des mêmes ressorts que nos feuilletonnistes.

En résumé, dans tous les ordres d'idées et de sentiments, la ressemblance est frappante avec notre XIX^e^ siècle européen, beaucoup plus grande qu'avec notre X^e^ siècle.

Ces vieux Japonais ne diffèrent de nous que par trois points, dont deux sont insignifiants et dont le troisième soulève le problème le plus troublant que l'esprit humain puisse se poser. Le premier point est le costume : ils

ont des robes au lieu de redingotes. Le second comprend les idées sur les convenances, qui ne sont pas les mêmes que chez nous. Le troisième point, c'est la morale, qui diffère essentiellement de la nôtre. Les personnages de Murasaki font en tout bien tout honneur, par devoir, des choses qui nous paraissent pendables. On remarquera qu'il en est toujours ainsi. Dans les comparaisons de peuple à peuple et d'époque à époque, c'est toujours la morale qui apparaît comme l'élément variable et, pour ainsi dire, fugitif. Sans la morale, on pourrait négliger les différences, tant elles sont minces et extérieures; on pourrait dire avec le sage : « Quand on vous dit de quelque chose : — Venez voir, c'est du neuf, — n'en croyez rien. » Mais il y a une chose qui est toujours neuve, une chose dont l'infinie diversité confond la raison : c'est l'idée que l'homme se fait du bien et du mal. Quand il s'agit de morale, si l'on vous dit : « Venez voir, c'est du neuf », vous pouvez courir : il y a en effet chance que ce soit du nouveau. Le *Roman de Genji* est plein de ces surprises.

L'AME DES FOURMIS

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ANIMALE

L'AME DES FOURMIS

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ANIMALE

Le savant abbé Bergier, qui réfuta consciencieusement, en sept volumes, Rousseau, Voltaire et d'Holbach, donne dans son *Dictionnaire de théologie* la définition suivante de l'âme : « *Ame,* substance spirituelle, qui pense et qui est le principe de la vie dans l'homme. » Un peu plus loin, dans le même article, il est dit expressément que les animaux n'ont point d'âme, en quoi la doctrine de l'Église est d'accord avec l'opinion commune. Il s'est bien trouvé çà et là, dans tous les temps, des gens pour soutenir qu'il n'était pas si sûr que cela que les bêtes fussent des bêtes, mais ces gens-là ont toujours passé auprès du public pour des fantaisistes, et l'on sent qu'eux-mêmes, au fond, sont de l'avis du public. L'âme des animaux

est pour eux un joli sujet de dissertation, fournissant matière à des remarques ingénieuses et à des anecdotes singulières. Quant à démontrer son existence par une série d'observations et d'expériences scientifiques, poursuivies avec la rigueur et la précision des méthodes modernes, les Toussenel n'y songent pas. Ils font de la poésie, non de la science.

Un savant anglais a fait sortir la question du brouillard des considérations théologiques, philosophiques et sentimentales. Le problème que l'abbé Bergier résout négativement, en deux lignes, avec une si parfaite confiance, s'est posé ou, plus exactement, s'est imposé à sir John Lubbock au cours de ses travaux d'histoire naturelle. Il l'a étudié patiemment et méthodiquement, comme Claude Bernard étudiait les problèmes de la vie organique, et il a développé ses conclusions dans un volume qu'il a intitulé : *Fourmis, abeilles et guêpes*, mais où il ne parle presque pas des abeilles et des guêpes. Neuf chapitres sur onze sont donnés à la fourmi. Sir John Lubbock a resserré dans ces neuf chapitres la moelle et la substance de ce qui avait été écrit avant lui sur le même sujet, commentant et complétant les faits acquis par de nombreuses observations personnelles et

par des expériences, préparées et exécutées selon toutes les règles. Au fur et à mesure qu'il constate et enregistre, l'âme des animaux prend un air de réalité singulier. La thèse en l'air de tout à l'heure est devenue une question toute naturelle, qui n'étonne plus et se formule d'elle-même : la différence entre l'homme et l'animal est-elle une différence de degré, ou est-elle absolue? Il est évident que si l'on parvient à démontrer qu'elle est de degré, quelque immense que l'on suppose ce degré, c'est une révolution dans notre manière habituelle d'envisager les rapports entre le monde et l'homme. Nous étions l'être à part, l'être unique; nous ne sommes plus qu'un être comme les autres, très supérieur, mais enfin comme les autres; nous partageons notre âme avec le reste des créatures.

Nous voudrions amener le lecteur à éprouver, ne fût-ce que quelques instants et dût-il en sourire ensuite, la curieuse sensation d'étonnement et d'embarras que cause le livre de sir John Lubbock. Nous espérons y parvenir en faisant de larges emprunts à la partie du volume consacrée aux fourmis. En voyant ces petites créatures à l'œuvre, en descendant dans le détail de leur vie, des passions qui les agitent, de leurs relations entre elles et vis-à-vis des

autres insectes, on est forcé de reconnaître qu'elles viennent immédiatement après l'homme sur l'échelle de l'intelligence. Est-ce bien sur la même échelle? On va en juger.

Avant d'aborder les faits, nous ferons remarquer, dans l'intérêt de la clarté, que le mot *âme* est pris ici dans le sens restreint d'ensemble des facultés mentales par lesquelles la créature comprend, raisonne, se souvient, hait et aime. L'*âme*, selon les théologiens et les philosophes, est cela et encore beaucoup d'autres choses, témoin la définition de l'abbé Bergier. Nous laisserons respectueusement ces autres choses à qui de droit, bornant notre tâche à examiner si la fourmi, à sa petite manière, est capable d'avoir une idée et de l'exprimer, de faire un raisonnement, fût-ce un raisonnement de fourmi, et d'accomplir un progrès, même lilliputien.

I

Il y a des professions pour lesquelles tout le monde est d'accord qu'il faut un apprentissage. Aucun homme raisonnable n'aurait l'idée de s'établir cordonnier ou menuisier sans avoir appris à faire des souliers ou à manier un rabot. Il y a d'autres professions pour lesquelles on est également d'accord qu'il suffit d'avoir la bonne volonté. Nous avons tous connu des personnes qui se mettent à écrire parce que, disent-elles, c'est le seul métier qu'on n'ait pas besoin d'apprendre. Nous avons de même tous connu des gens parfaitement modestes du reste, mais convaincus qu'il dépendait d'eux de continuer les observations d'Huber, de Forel, de Lespès et d'ajouter un chapitre à l'histoire des fourmis. Cela paraît si simple! Il y a des fourmis partout; il n'y a qu'à se baisser et à regarder; c'est presque aussi facile que de faire un livre.

En réalité, c'est une des études les plus ardues et les plus vastes qui existent. Une première difficulté vient de ce que l'ethnologie des fourmis est plus compliquée que l'ethnologie humaine. On en connaît déjà plus de mille espèces, qui diffèrent entre elles par les caractères physiques, le degré de civilisation, les mœurs, autant qu'un Papou diffère d'un Parisien, ou un mandarin chinois d'un docteur allemand. Ce n'est pas tout. Les peuples appartenant à une même espèce diffèrent selon les circonstances de leur vie de peuples; il y en a d'arriérés et il y en a d'avancés. Les individus composant un peuple ont chacun leur caractère particulier, qui les fera agir diversement dans des cas identiques. Enfin, le même individu varie dans ses idées et ses sentiments; cela dépend du temps qu'il fait, de l'état de ses nerfs; pourquoi une fourmi ne serait-elle pas de mauvaise humeur?

On voit déjà que le sujet est de ceux où il faut le plus se défier des conclusions générales, à cause du nombre prodigieux et de la mobilité des types à observer. Une seconde difficulté, que personne jusqu'ici, pas même sir John Lubbock, n'est parvenu à surmonter, provient des habitudes cachottières des fourmis.

Nous connaissons leur vie extérieure, leurs travaux et leurs expéditions en plein air. De leur vie privée, rien. Des drames révélés par les cadavres qu'on voit traîner hors de la fourmilière, rien. Tout ce qu'il y a d'intime se passe sous terre, dans des appartements soigneusement clos. On peut éventrer ces appartements, en examiner la disposition et l'architecture, on ne peut pas voir ce que leurs habitants y font, car la lumière ne pénètre pas plus tôt dans une chambre, que celle-ci est évacuée et déménagée. Sir John Lubbock a empêché des fourmis de se cacher, en enfermant leurs nids dans des prisons de verre d'un demi-centimètre de hauteur. Il n'en a pas été beaucoup plus avancé en ce qui touche ce côté délicat des relations domestiques et des passions de foyer. Ses prisonnières restaient agitées, inquiètes, visiblement hors d'elles-mêmes et de leurs habitudes, jusqu'à ce qu'il eût recouvert le toit de verre d'une étoffe. Leur donnait-il un logis plus élevé de plafond, elles se mettaient sur-le-champ au travail, creusaient des galeries, bâtissaient des chambres, et toute une partie de leur existence disparaissait sous terre.

Les prisons de cristal de sir John Lubbock lui ont néanmoins rendu des services inappréciables. C'est grâce à elles qu'il est arrivé à con-

naître ses fourmis individuellement, en leur faisant sur le dos des marques de couleur. Il leur doit aussi d'avoir pu rectifier les idées reçues sur la longévité de ses clientes. On croyait qu'elles vivaient tout au plus un an. Sir John Lubbock possède deux reines, entrées chez lui il y a huit ans, à un âge inconnu, et qui sont encore parfaitement gaillardes. Elles continuent de consommer des princes-époux et de pondre pour toute la communauté, avec le même entrain qu'à leur arrivée. D'autre part, des ouvrières cloîtrées depuis sept ans, sans reines et sans mâles, ne sont aujourd'hui guère plus diminuées de nombre que ne le comportait le chapitre des accidents. Les mâles eux-mêmes, auxquels la légende attribuait le sort tragique des amants de la reine Marguerite dans la *Tour de Nesle*, ont le temps de jouir de l'existence; sir John Lubbock en a conservé près d'un an. Cette question de la longévité a une grande importance pour une race qui possède des institutions.

Nous allons d'abord examiner l'installation matérielle d'une communauté, son organisation tant politique que sociale; puis, descendant du général au particulier, nous étudierons l'individu, ses facultés et ses mœurs.

II

Toutes les fourmis connues vivent en colonies. Leurs habitations sont des villes, contenant de 5 000 à 500 000 âmes. Une communauté est le plus souvent réunie tout entière dans une seule cité; rarement elle en possède plus de trois ou quatre; on connaît pourtant des nations puissantes possédant jusqu'à deux cents villes ou fourmilières.

Le mode de construction varie avec les espèces. Les unes creusent; les autres bâtissent. Une variété de *Myrmica* construit son nid dans les arbres et les buissons. Elle emploie pour matériaux des lames de bouse de vache desséchée, qu'elle dispose à la façon des tuiles d'un toit. Le tout est recouvert d'une grande lame d'un seul morceau. D'autres fourmis possèdent l'art de faire *pousser* leur maison. Cet art con-

siste à découvrir deux plantes nommées la *Myrmecodia armata* et l'*Hydnophytum formicarum*. Les fourmis guettent le moment où une jeune pousse commence à se développer et la rongent au pied. Il en résulte une irritation qui produit une enflure. Elles ont soin d'entretenir l'irritation par de nouvelles incisions, jusqu'à ce que la tige naissante soit devenue une noix de galle grosse comme la tête d'un homme, formant à l'intérieur un labyrinthe de chambres et de corridors. La maison est prête et les fourmis s'y installent.

La *Lasius niger* établit ses appartements privés sous terre. Sir John Lubbock nous donne le plan d'une de ces demeures, édifiée chez lui par une des communautés prisonnières. L'unique entrée donne accès dans un premier vestibule assez grand, au fond duquel est un corridor étroit, fortifié par un pilier de terre placé au milieu du défilé, de façon que deux fourmis suffiraient à défendre le passage. Le corridor conduit à un deuxième vestibule, moins grand que le premier et communiquant par un boyau tortueux avec une vaste salle en forme de parallélogramme allongé, soutenue par plusieurs piliers de terre. A chaque extrémité de la salle, autour du sommet de deux piliers ovales, des

ouvertures régulières, entretenues avec soin, sont pratiquées dans la voûte, sans doute dans un but stratégique. Derrière la grande salle se trouvent deux chambres auxquelles on ne parvient que par des couloirs extrêmement resserrés. C'est le sanctuaire, l'appartement royal. L'ensemble de ces constructions compose une citadelle d'approche très difficile. La porte peut être murée en un clin d'œil, et d'ailleurs il suffit d'une poignée de fourmis pour la défendre. Les surprises ne sont guère à craindre, car, même en temps de paix, la ville se soumet au régime d'une place de guerre. Elle a des sentinelles et des avant-postes; tout parti suspect qui paraît à l'horizon est à l'instant signalé, l'alarme donnée, la population sur pied. Et quel joli armement la communauté se fabrique pour la protection des portes! Une fortification vivante, dont seraient incapables et nos arsenaux et les laboratoires de la Sorbonne, et qui fait grand'honte à nos physiologistes. Tous les membres de l'Institut réunis ne sauraient seulement prévoir de quel sexe sera un enfant qui va naître. Une pauvre petite ouvrière fourmi, qui ne sait ni A ni B, fait sortir de l'œuf, comme les abeilles, ce qu'il lui plaît qu'il en sorte : un guerrier, une travailleuse, une reine. Elle décide

d'avance à quelle arme appartiendra son futur soldat et elle le modèle en conséquence. C'est ainsi que, pour la garde des issues, elle obtient des guerriers d'une conformation particulière, avec de grosses têtes très dures, de la dimension d'une porte. En cas de siège, chaque sentinelle bouche avec sa tête l'entrée dont elle est chargée, et voilà la ville fortifiée.

La citadelle n'est pas toute la ville, loin de là; elle n'en forme qu'une portion minime. Au-dessous se trouvent une multitude de chambres et de galeries dont l'usage sera expliqué en son lieu. Nous reviendrons de même sur les dépendances élevées en dehors des fourmilières, à la campagne. Pour le moment, nous ne nous arrêterons qu'aux voies de communication.

Une ville de fourmis est entourée, tout comme une ville d'hommes, d'un réseau de routes, tracées, entretenues et pourvues de travaux d'art. Les petits ingénieurs à six pattes en remontreraient à nos ponts et chaussées pour l'habileté à creuser des tunnels et à construire des galeries couvertes. Un observateur assure avoir vu dans l'Amérique du Sud un tunnel de leur façon, auprès duquel celui de la Manche, toutes proportions gardées, ne serait que jeu d'enfant. Le tunnel décrit par M. Clarke passe sous une

rivière, la Parahyba, à un endroit où elle est aussi large que la Tamise à Londres. Je regrette d'avoir à ajouter que M. Clarke n'explique point par quel procédé il s'est assuré que les deux souterrains dont il avait remarqué les entrées se rejoignaient sous le lit de la rivière. On ne voit pas du tout comment il a su que les fourmis qui descendaient dans le trou de la rive droite et les fourmis qui sortaient du trou de la rive gauche étaient les mêmes fourmis. C'est dommage.

III

En principe, le gouvernement des fourmis est monarchique. Toutefois, — cette remarque va leur attirer bien des sympathies et aussi, je le crains, leur faire quelques ennemis, — il a été constaté que, dès qu'elles ont goûté du régime républicain, elles n'en veulent plus d'autre. Une communauté dont la reine est morte sans laisser d'héritière, et qui est restée quelque temps sans la remplacer, se résout très difficilement à rentrer sous le joug. Elle massacre sans pitié les prétendantes assez téméraires pour pénétrer dans la fourmilière, zèle d'autant plus méritoire qu'elle se condamne par là à périr par voie d'extinction, puisque les expressions « père du peuple » et « mère du peuple », appliquées aux souverains, ne sont pas chez les fourmis des fictions comme chez nous,

et doivent, au contraire, être prises à la lettre.

Il n'est pas sans exemple d'avoir décidé une communauté en république à se remettre en monarchie, mais il y faut beaucoup de diplomatie et, surtout, sauver le premier mouvement : il est presque invariablement le régicide. Un bon moyen est d'enfermer l'aspirante au sceptre dans une petite cage en fil de laiton, dont les barreaux sont trop serrés pour laisser passer une fourmi. On lui donne ainsi le temps de parlementer avec ses sujets, et il est possible que, au bout de quelques jours, l'entente se fasse. Il est aussi possible qu'elle ne se fasse pas et que la reine soit massacrée sous vos yeux, à l'instant où vous ouvrez la porte de sa cage. L'aventure est arrivée à sir John Lubbock. D'autre part, lorsqu'on amène une reine à une communauté qui n'a pas encore eu le temps d'apprécier la supériorité du gouvernement démocratique, il est curieux d'observer l'intérêt, l'émotion et la joie qu'excite son apparition. Le 14 mai 1879, une reine de l'espèce *Cremastogaster lineolata* fut présentée aux ouvrières d'un nid de même espèce, qui se trouvait sans souveraine. Elle avait été mise par prudence dans une maison de verre

où on ne laissa pénétrer d'abord que quelques ouvrières. La première qui aperçut la reine manifesta une agitation extraordinaire et courut chercher ses sœurs. Toutes ensemble se précipitèrent vers l'étrangère et l'entourèrent. La porte était restée ouverte. Des ouvrières du dehors vinrent se joindre aux premières, et il fut évident qu'on faisait une ovation à la reine. On ne la portait pas sur le pavois, à la façon de nos anciens rois. C'était le contraire. Chacun lui grimpait sur le dos (les reines sont beaucoup plus grosses que les autres); on la caressait avec les antennes, et ce fut miracle qu'on ne l'étouffât point par excès d'empressement. Enfin on l'emmena en triomphe, et elle disparut dans une galerie, escortée par ses nouveaux sujets. Elle a été revue plusieurs fois depuis. Elle avait l'air tranquille et satisfait des monarques de contes de fées, auxquels leurs peuples ne font pas d'opposition. On a remarqué qu'elle aimait les enfants et qu'elle daignait parfois soigner de ses royales pattes les larves qu'elle avait trouvées dans le nid, à son arrivée, et qui ne venaient point, par conséquent, de ses œufs.

Il serait très intéressant de savoir à quoi une reine de fourmis passe son temps quand elle

n'est pas occupée à pondre, et quel est son rôle dans le gouvernement. On se heurte ici à la difficulté des appartements secrets. La reine vit presque aussi retirée que les reines d'Espagne de l'ancien temps. Elle sort rarement, et, quand elle sort, c'est généralement accompagnée de gardes. Son meilleur moment paraît être son voyage de noce, pour lequel la nature lui a donné des ailes. En rentrant au palais, elle arrache elle-même ses ailes et se soumet, pour le reste de ses jours, à l'étiquette. Il est vrai qu'en compensation, son peuple lui rend des honneurs, et même des honneurs funèbres. Sir John Lubbock écrasa un jour involontairement une reine, en changeant un nid de logis. Les fourmis prirent le cadavre et l'emportèrent dans la nouvelle demeure qui leur avait été préparée. Quelque temps après, leur habitation étant jugée trop petite, on leur en donna une troisième. Elles y transportèrent de nouveau la reine morte, se rassemblant autour d'elle et lui rendant des hommages, de la même manière que lorsqu'elle était vivante. Ce manège dura six semaines, au bout desquelles sir John Lubbock ne revit plus la morte. Notez que s'il se fût agi d'une simple citoyenne, on aurait trouvé le cadavre en dehors du nid, car les fourmis ne

gardent pas leurs morts ordinaires; elles les traînent à quelque distance de la ville et les abandonnent.

Les règles de la succession au trône sont aussi un mystère. On ne trouve jamais dans une ville de princesse inoccupée, attendant son tour de se marier et de régner. Il y a souvent plusieurs reines dans un nid, mais alors elles sont toutes en activité de service, pourvues d'un époux et travaillant à accroître leur peuple. On a des raisons de supposer que les jeunes, les débutantes, quand elles ne sont pas nécessaires à leur patrie, s'en vont au loin, soit seules, soit accompagnées d'une bande d'exilés volontaires, pour fonder une colonie. Ce serait là l'origine des nouvelles fourmilières. Le fait n'a cependant jamais été vérifié d'une façon absolue. Sir John Lubbock s'est seulement assuré qu'une reine enfermée avec un mâle, sans ouvrières pour l'aider, était capable de se réduire au rôle de Cendrillon, d'élever elle-même ses enfants et de fonder une nation. Il est d'autant plus méritoire aux princesses fourmis de ne pas avoir désappris à se tirer d'affaire, qu'elles ont trop souvent de bien mauvais exemples sous les yeux. Le chapitre suivant mériterait de trouver place dans la *Morale en action*.

IV

Les fourmis possèdent l'esclavage. Les effets de cette institution sur les communautés qui la pratiquent sont frappants. Ils crient aux plus orgueilleux que les causes morales exercent la même influence sur une fourmi que sur un homme. Ce qui nous dégrade la dégrade, et peut-être plus complètement encore; nous ne pensons pas qu'on ait jamais vu de peuples humains réduits par la possession d'esclaves au degré d'abaissement et d'imbécillité où sont tombées les *Strongylognathus* et les Amazones.

Il ne faut pas confondre les esclaves des fourmis avec leurs animaux domestiques. Ceux-ci, comme chez nous, appartiennent à d'autres espèces que leurs maîtres, à des espèces inférieures. Les esclaves des fourmis sont

des fourmis, de même que les esclaves des hommes sont des hommes, et de part et d'autre on se les procure par la violence. Les procédés sont identiques : rien ne ressemble plus aux grandes chasses à l'esclave de l'intérieur de l'Afrique que les expéditions des amazones en train de faire la traite. La seule différence est qu'une troupe de chasseurs d'hommes, qu'ils soient Européens, Arabes ou nègres, offre l'aspect désordonné d'une bande de brigands ou de sauvages, tandis qu'une armée de fourmis a l'air d'une armée civilisée, gardant les rangs et marchant en ordre stratégique, les officiers à leur poste, les éclaireurs sur les flancs de la colonne, l'avant-garde à distance convenable.

Elles partent d'ordinaire, pour la chasse à l'esclave, dans l'après-midi. Le chiffre des combattants dépend de la force et de l'importance de la ville qu'on se propose d'attaquer; cependant il n'est jamais élevé, comparé à la population des communautés. Nous allons donner, d'après Huber, la description du sac d'un nid par une armée d'amazones. Les victimes sont ici, comme presque toujours, des fourmis noires. Par parenthèse, n'est-il pas remarquable que, chez les fourmis, ce soient aussi les nègres que la nature a destinés à l'esclavage?

Quel argument pour nos esclavagistes! Je le leur abandonne pour ce qu'il vaut.

C'était le 17 juin 1804, entre quatre et cinq heures du soir, dans les environs de Genève. Une légion d'amazones traversa la route, passa au travers d'une haie épaisse et s'engagea dans un pâturage. Elle marchait très vite, formant une colonnne serrée de neuf pouces de long sur trois à quatre de large, sans hésitation et dans un ordre parfait; pas un détour, pas un traînard, même lorsqu'il fallut passer au milieu des herbes.

A quelque vingt pieds de la haie se dressait le dôme d'une fourmilière de fourmis noires. Les amazones s'y dirigèrent. Quelques noires gardaient les issues. A la vue de l'ennemi, les unes se jetèrent bravement sur l'avant-garde, les autres coururent donner l'alarme à l'intérieur, et par toutes les portes accoururent des secours.

Le gros des assaillants se trouvait en ce moment à deux pieds de la fourmilière. En voyant l'action engagée, ils accélérèrent encore le pas et attaquèrent vigoureusement et en masse les pauvres noires, qui n'avaient pas eu le temps de s'organiser. La bataille fut chaude, mais courte. Les noires durent lâcher pied et furent

refoulées dans leurs souterrains. Les amazones grimpèrent alors sur la fourmilière, qu'elles occupèrent militairement et savamment. Des détachements prirent possession des entrées principales. Un gros de troupes se plaça au sommet du dôme. La situation ainsi assurée, une compagnie d'amazones commença à pratiquer une brèche dans le flanc du dôme. Il aurait été plus simple de passer par les galeries; elles eurent sans doute de bonnes raisons, que nous ne savons point, pour ne pas le faire. Quoi qu'il en soit, la brèche ouverte, le gros de l'armée disparut dans les souterrains. Elles furent trois ou quatre minutes à reparaître. Enfin elles ressortirent par où elles étaient entrées, portant chacune une larve ou une nymphe. La colonne se reforma et les amazones regagnèrent leur demeure.

Les larves et les nymphes volées sont élevées par les vainqueurs, ou plutôt par leurs serviteurs, et deviennent les esclaves. Les fourmis n'essayent jamais de réduire en esclavage les individus adultes. Elles savent qu'elles y perdraient leurs peines, ce qui est à la gloire de leur race.

Les esclaves d'une fourmilière sont chargés de toute la besogne matérielle. Ce sont eux qui

soignent les œufs, qui sont maçons, architectes, qui vont aux provisions. Ils se battent pour leurs maîtres, quand ceux-ci sont devenus trop efféminés pour se défendre tout seuls. On ne connaît pas d'exemple d'une révolte d'esclaves chez les fourmis, et pourtant les Spartacus auraient ici beau jeu, car, chez ces peuples, ce sont les maîtres qui subissent toute la mauvaise influence de l'esclavage. L'oisiveté commence par les rendre bêtes, après quoi ils s'affaiblissent physiquement jusqu'à ce que les vices, qui ont été de tout temps le partage des aristocraties inutiles, les aient fait tomber dans un état de prostration qui est évidemment la paralysie générale de nos vieux viveurs bipèdes. La marche de cette décadence est une excellente leçon pour les hommes.

On a vu que l'amazone, qui possède des esclaves, est encore brillante à la guerre. Hors des champs de bataille, ne lui demandez plus rien. Elle a tout désappris. Elle ne sait plus ni bâtir, ni aller aux provisions, ni élever les enfants, ni faire le ménage. Elle ne sait même plus manger toute seule! Il faut lui donner la becquée comme à un nouveau-né, et elle mourrait de faim à côté d'un tas de miel. Quand la communauté déménage, les esclaves sont obli-

gés d'emporter leurs maîtres sur leur dos. Ce n'est pas tout. Voyez la justice des choses. La nature a puni l'amazone de ne pas utiliser les instruments de travail qu'elle lui avait donnés, en les lui ôtant. Les mandibules se sont modifiées ; elles ont perdu leurs dents et ne sont plus que de simples pinces, terribles dans le combat, mais ne pouvant servir à rien pour le train ordinaire de la vie. En temps de paix, une société d'amazones est un ramassis d'infirmes et d'impotents. On n'en voudrait pas à Sainte-Périne ou aux Petits-Ménages, car là au moins faut-il savoir manger seul. Tout ce qu'on pourrait faire pour elles, si leurs esclaves les abandonnaient, serait de les admettre à Bicêtre, section des idiots. Par exemple, survienne un bruit de guerre, un vent de conquête, c'est une résurrection, un élan de vieux soldat qui entend le clairon et sent la poudre.

Huber enferma un jour trente amazones dans une boîte, avec une provision de miel et quelques larves. Elles parurent d'abord remarquer la présence des larves et comprendre vaguement qu'il y avait quelque chose à faire. Elles les ramassèrent, les charrièrent çà et là, puis renoncèrent et s'abandonnèrent. En moins de deux jours, plus de la moitié moururent de

faim à côté du miel. Le reste languissait sans même essayer de se tirer d'affaire. Huber eut pitié d'elles et leur donna un de leurs nègres, un seul. L'esclave se mit à l'œuvre sans perdre un instant. Il rétablit l'ordre parmi cette troupe affamée, les fit manger, leur construisit une maison, rassembla les larves éparses, dégagea de leurs cocons plusieurs jeunes fourmis prêtes à quitter la condition de nymphes, et sauva tout ce monde.

Sir John Lubbock a aussi emprisonné des amazones en ne leur donnant qu'une femme de ménage pendant une heure par jour. La brave petite noire y mettait tant d'activité et d'intelligence, que, pendant cette heure, elle trouvait moyen d'exécuter tout l'essentiel, d'entretenir la maison propre et de nourrir convenablement ses habitants.

La *Strongylognathus* est tombée encore plus bas que l'amazone. Elle n'a plus la force de se battre, quoiqu'elle ait encore du courage, et elle en est réduite à faire battre ses esclaves. Rendons-lui cette justice, qu'elle les accompagne au combat. Forel plaça un jour un nid de *Tetramorium* libres à côté d'un nid habité par des *Strongylognathus* et leurs esclaves, — d'autres *Tetramorium*. La bataille s'engagea immédia-

tement. Les *Strongylognathus* s'élancèrent en avant avec une hardiesse étourdie qui rappelle la charge folle de la noblesse française à Azincourt. Elles se firent tuer jusqu'à la dernière et ne tuèrent pas un seul ennemi, tellement l'oisiveté et le cortège de vices qu'elle traîne après soi avaient diminué leur vigueur. Mais elles avaient donné l'exemple, l'élan, et la victoire demeura à leurs soldats. Le dernier instinct qui eût survécu chez elles était celui de se faire tuer héroïquement.

L'*Anergates* a perdu jusqu'à cet instinct. Il ne subsiste chez elle aucune parcelle de vaillance, aucune trace d'un sentiment noble. Les fourmis noires n'auraient qu'à lever la patte pour exterminer ces misérables parasites. Elles leur accordent les Invalides avec une générosité qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les sociétés humaines. Les fourmis débarbouillent leurs vieux maîtres, leur mettent les morceaux dans la bouche, les portent, les protègent, tout cela sans espérer de récompense et uniquement par ressouvenir de l'admiration qu'elles ont éprouvée, il y a peut-être des centaines de générations, pour les qualités brillantes de ces paladins dégénérés.

Le tableau serait incomplet si nous n'ajou-

tions que la *Formica sanguinea*, qui a tout récemment adopté l'institution de l'esclavage, n'a encore perdu aucune de ses aptitudes intellectuelles ni physiques. Nous assisterons donc au spectacle instructif de son abaissement.

Il est à présent établi que les fourmis sont capables, comme nous, de décadence. Nous allons montrer qu'elles sont aussi capables, comme nous, de progrès, et que les phases de leur développement sont les mêmes que les nôtres. On retrouve dans leurs sociétés les modèles des sociétés humaines à leurs origines. Tout d'abord, au début, le peuple chasseur. Immédiatement au-dessus de lui, dans l'échelle de la civilisation, le peuple pasteur. Puis viennent les nations agricoles. Ce dernier état social n'a pas encore été dépassé par les fourmis.

V

Dans les temps reculés, à une époque que sir John Lubbock entrevoit sans la déterminer, toutes les fourmis avaient les mêmes mœurs. Elles traversaient en commun leur âge de pierre et vivaient de chasse. Les races mieux douées se sont civilisées dans la suite des siècles; les races inférieures sont restées au point de départ, dans la barbarie et la sauvagerie, et c'est en les observant que nous apprenons l'histoire ancienne des fourmis.

Aux temps dont nous parlons, il n'y avait pas de grandes cités. Les communautés étaient peu nombreuses et recherchaient, comme les Peaux-Rouges et tous les peuples chasseurs, les bois et les déserts. Les arts et l'industrie étaient dans l'enfance. On construisait peu et mal. On ignorait également le principe de l'ac-

tion collective et le principe de la division du travail. On allait à la chasse isolément et l'on se battait seul à seul, comme les héros d'Homère. Une fourmilière était un véritable nid de brigands.

Les fourmis ont pour gibier ordinaire tous les insectes, plus particulièrement ceux à qui la nature n'a pas donné d'ailes, tels qu'araignées, vers blancs, chenilles. Toutes ces bestioles ont le sentiment désagréable de leur situation de gibier et sont terrifiées à l'aspect du chasseur. Celles qui sont sans intelligence se cachent dans le premier trou venu, où elles sont immanquablement découvertes et égorgées. Les autres rusent. L'araignée évente l'ennemi à plusieurs mètresde distance et décampe lestement. Un naturaliste américain, Belt, vit un jour un Moissonneur surpris et entouré par une bande de chasseurs. Le Moissonneur ne perdit pas la tête. On sait, ou plus probablement on ne sait pas, qu'il a huit pattes, huit longues pattes du haut desquelles il domine une armée de fourmis. Avec le plus parfait sang-froid, il levait en l'air les pattes menacées, jusqu'à cinq à la fois sur les huit, et les reposait aux endroits où il ne se trouvait personne pour l'instant. Fourmis d'accourir,

lui de relever prestement la patte qui allait être prise. Il fit tant qu'il s'en tira.

Une autre fois, Belt vit une sauterelle faire la *feuille*. Un régiment de fourmis en marche lui passa sur le corps, trompé par son immobilité, sans soupçonner la fraude. J'entends d'ici le chœur des malveillants s'écrier que l'abbé Bergier et les conciles avaient bien raison de décider que les animaux sont des bêtes, puisque le plus intelligent de tous est capable de prendre une sauterelle pour une feuille, en marchant dessus. Ce n'est pas à nous, pensent-ils dans leur orgueil, qu'on en ferait accroire ainsi.

En êtes-vous bien sûrs? Voici pourtant un homme dont le métier est d'observer, puisque c'est un naturaliste. Cet homme a de bons yeux, l'esprit alerte et une grande familiarité avec le monde des insectes, car c'est encore Belt, l'auteur du *Naturaliste au Nicaragua*. Et il avoue qu'il a été dupé par une araignée déguisée en fourmi. Dans l'intérêt de sa sécurité, cette araignée avait si bien appris à contrefaire son ennemie, sa tournure, sa démarche et ses gestes, que Belt y fut trompé et ne la reconnut qu'au bout d'un certain temps.

Les insectes ne sont pas les seules victimes des fourmis. Ils représentent le menu gibier,

les chasses sans danger, destinées à remplir le garde-manger et les seules possibles. au surplus, pour les communautés sauvages dépourvues d'armées régulières et ignorant la stratégie, où chacun maraude pour son compte sans s'occuper de son voisin. A mesure que les races s'élèvent et que l'art militaire se développe, la chasse et la guerre changent de physionomie. Dorénavant on se concerte, on agit en commun, il y a un plan, une discipline, des chefs. On a vu plus haut que les lieutenants et sous-lieutenants sont reconnaissables à la place qu'ils occupent lorsque le bataillon est en marche. M. Bates rapporte [1] que chez l'*Eciton drepanophora*, de chaque côté d'une colonne en mouvement « trottent des individus à grosse tête qui ne portent jamais rien et conservent des intervalles réguliers, comme les officiers inférieurs dans un régiment en marche ». Aucun observateur, que nous sachions, pas même sir John Lubbock avec ses marques de couleur, n'a jamais distingué les généraux d'une armée de fourmis. On n'a non plus jamais signalé la présence d'une reine ou d'un mâle dans les rangs. Mais il est impossible, pour peu que

1. Dans *The Naturalist on the River Amazons.*

l'on ait suivi une de leurs expéditions, de nier qu'il y ait entente préalable, distribution des rôles, initiative au cours de l'action.

Les fourmis en campagne s'avancent parfois sous des galeries couvertes qu'elles construisent au fur et à mesure, en marchant. On les voit alors se diriger lentement, abritées par leurs fortifications improvisées, jusqu'au terrain de chasse choisi. Arrivées là, elles abandonnent les galeries et se débandent.

La *conductrice* (*Anomma arcens*) est remarquable par son audace. Le Révérend Savage [1] l'a vue attaquer un serpent de quatre pieds de long et en venir à bout. Les petits reptiles, les lézards, les rats, la redoutent et fuient devant elle. Dès qu'une troupe de *conductrices* pénètre dans une maison, c'est un branle-bas général parmi le petit monde qui habite les greniers, les plafonds, les fentes des murailles et des planchers. Souris, blattes, vermine s'esquivent à l'envi. Cependant les envahisseuses procèdent méthodiquement, évitant de se disperser et fouillant un coin après l'autre. On prétend que le plus gros animal, s'il ne peut fuir, devient leur proie, et qu'elles dévorent le serpent boa

1. Auteur d'*Habits of the Driver Ant.*

pendant qu'il est engourdi par la digestion. Les exploits des *conductrices* leur font d'autant plus d'honneur qu'elles sont aveugles.

Chez toutes les espèces qui possèdent des grosses-têtes, celles-ci sont visiblement les soldats de profession. Lorsqu'on fait une brèche dans la fourmilière de l'*Eciton vastator*, les ouvrières courent réparer le dommage, les grosses-têtes sortent avec des mines menaçantes, en agitant leurs mandibules. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer que la faculté qu'ont les fourmis de faire naître à volonté des grosses-têtes et des ouvrières présuppose la faculté de prévoir et de calculer les besoins de la communauté.

La guerre, avec ses difficultés et ses dangers, a toujours passé avec raison pour mettre à nu le fond des cœurs. Elle nous révèle chez les fourmis le même mélange de bons et de mauvais sentiments que parmi les nations d'hommes. Sans parler des nuances du caractère individuel, telle race de fourmis est brave, telle autre poltronne; l'une est chevaleresque, l'autre a des instincts bas. L'amazone ne fuit jamais. Entourée d'ennemis, elle se défend avec une agilité surprenante, faisant de grands sauts et visant ses adversaires à la tête avec la pointe

de ses mandibules. Elle leur transperce d'un seul coup le cerveau [1]. La blessée tombe sur place, le système nerveux paralysé, éprouve quelques convulsions et meurt. Une amazone séparée des siens fait des monceaux de victimes avant de succomber. Elle connaît sa supériorité, s'y fie et n'hésite jamais à attaquer, quel que soit le chiffre des forces ennemies. Une poignée d'amazones se jette sur une armée, et presque toujours en vient à bout.

La *Myrmecina Latreilli* est l'opposé de l'amazone pour le courage. Elle n'attaque jamais et se défend à peine. Les seules mesures de résistance qu'elle prenne sont de faire les entrées de son nid très étroites et d'y placer des gardes, chargés, en cas d'invasion, de les boucher avec leur tête. Les gardes tués ou repoussés, la ville est prise; la *Myrmecina Latreilli*, à laquelle la nature, prenant en pitié sa pusillanimité, a donné une peau très dure, se roule en boule, ne bouge plus, laisse faire.

La *Tetramorium cæspitum* n'est pas plus brave. Au moindre danger, elle se hâte de faire la morte, les pattes et les antennes raidies et

1. Sir John Lubbock estime qu'on peut donner le nom de *cerveau* à la portion du système nerveux contenue dans la tête de la fourmi.

appliquées au corps, comme elles le sont chez les cadavres de fourmis.

Il va de soi que les races fournissant les esclaves sont d'un naturel timide. Il n'en est que plus curieux de voir les esclaves s'aguerrir sous la conduite et au contact de leurs maîtres.

La *Formica pratensis* insulte l'ennemi mort et maltraite les cadavres. La *Myrmica scabrinodis* est tout à fait méprisable. Lâche et pillarde, elle hante les champs de bataille des autres pour manger les morts. Revenons à des types plus nobles.

La *Formica rufa* a adopté la tactique de la phalange macédonienne. Elle attaque en masses serrées, ne se débande sous aucun prétexte. Pas de détachements, presque jamais de combats singuliers; une fourmi isolée évite les rencontres. Rarement la *Formica rufa* poursuit un fuyard, mais elle ne fait pas de quartier et s'attache à tuer le plus grand nombre d'ennemis possible, n'hésitant jamais, dit sir John Lubbock, à sacrifier sa vie dans ce but, pour le bien commun.

La *Formica sanguinea*, au contraire, cherche plutôt à effrayer qu'à tuer, du moins dans ses chasses à l'esclave. Elle épargne les habitants

du nid envahi, les laisse se sauver sans les inquiéter, à moins que les fuyards n'essayent d'emporter leurs nymphes et leurs œufs, auquel cas elle se jette sur eux et les force à lâcher prise. Poussée à bout, elle écrase son adversaire avec ses mandibules.

La *Formica exsecta* est une charmante créature, petite, frêle, mais leste et brave. Pour compenser le désavantage de sa petite taille, elle a soin d'avoir la supériorité du nombre et elle avance en masse serrée. Arrivée à portée de l'ennemi, elle rompt les rangs et s'élance, distribuant des coups de dents à droite et à gauche, bondissant de ci de là, évitant les coups avec une adresse et une vivacité incomparables. Les ennemis se trouvent à peu près dans la situation où serait un lourd chevalier bardé de fer vis-à-vis d'une troupe voltigeante de Bédouins aux chevaux rapides. La *Formica exsecta* ne se fait nul scrupule de se mettre plusieurs contre un. Trois ou quatre de ces naines immobilisent un des géants de l'armée opposante en le tirant par une patte, chacune de son côté. Une cinquième lui monte sur le dos et lui scie délicatement la tête par derrière, sans que le géant puisse se défendre. Les jours de grande bataille, on les voit pratiquer cette manœuvre

avec ensemble et décapiter des régiments entiers.

Nous avons réuni dans ce chapitre ce qui avait trait aux mœurs militaires. Le prochain sera consacré aux nations pastorales.

VI

Le chiffre des espèces d'animaux domestiquées par les fourmis est encore inconnu. On sait qu'il est infiniment supérieur à celui des espèces domestiquées par l'homme; on a constaté dans les fourmilières et aux alentours toute une population de bestioles qui ont évidemment leur utilité ou leur agrément, puisque les fourmis les gardent et les soignent; on ne connaît avec certitude les fonctions que d'un très petit nombre de ces animaux. Nous commencerons par les bestiaux. Les fourmis pasteurs en ont beaucoup, et elles s'en occupent avec la sollicitude et l'intelligence d'un fermier normand.

Les mieux étudiés jusqu'ici de leurs bestiaux sont leurs vaches, représentées par plsieursn variétés de pucerons (*aphides*), qu'on peut diviser en trois catégories principales : ceux

qui habitent sur les tiges et les feuilles des plantes, ceux qui vivent dans l'écorce des arbres et ceux qui se nourrissent de racines. En général, chaque espèce de fourmis a ses préférences et entretient plus volontiers telle ou telle race de pucerons; cependant, entre communautés de même espèce, les préférences peuvent varier. Ainsi que l'avait déjà remarqué Charles Lespès, de deux nations sœurs, l'une, plus avancée que l'autre dans l'art de l'élevage des bestiaux, utilisera des animaux dont la seconde ignore l'emploi.

Les fourmis tiennent grand compte, dans les soins qu'elles donnent à leurs bêtes, de ce qui convient à chacune. Jamais il ne leur viendrait à l'esprit de traiter de même le puceron des feuilles et le puceron des racines. Ce dernier est ordinairement logé à la fourmilière même, dans les chambres situées au-dessus des appartements privés. Non contentes de veiller sur lui, les fourmis prennent ses œufs, les portent dans les pièces où leurs propres œufs sont alignés par ordre de grandeur, et les entourent des mêmes précautions minutieuses. La cité est-elle menacée, les œufs des pucerons, espoir des troupeaux, sont transportés dans un lieu sûr en même temps que les autres. Au moment de

la naissance, les petits sont l'objet des mêmes attentions que les jeunes fourmis. Plus heureux que nos vaches, les pucerons n'ont pas à craindre l'abattoir au bout de leur carrière. On ne leur demande que de se laisser traire, et ils sont si parfaitement dressés, qu'ils ne laissent presque jamais aller leur lait sans un ordre de leurs maîtres. Ce lait est, à proprement parler, un sirop de miel, épais et sucré. La fourmi chargée de la traite s'approche de sa vache avec douceur, la caresse et la frappe de ses antennes. La vache comprend et lâche son miel.

On va me demander dans quoi la vachère recueille son lait de puceron et si elle a un seau. Oui vraiment, et un seau bien perfectionné, car il marche tout seul. La fourmi a encore appelé à son secours la précieuse faculté de modifier dans l'œuf l'enfant à naître, et elle a fait venir au monde une certaine quantité d'individus pourvus de ventres énormes, dont l'unique fonction sur la terre sera de servir de pots à miel vivants. On les emmène à l'étable, aux champs, dans les expéditions de maraude, et on leur fait avaler, *volens nolens*, tout le miel et le sucre qu'on récolte et qu'on pille. Les malheureuses bêtes sont gonflées à crever,

leur abdomen prend des proportions monstrueuses, et elles sont obligées d'attendre patiemment l'heure de la distribution. Vienne la faim, on les vide, puis on les remplit à nouveau, et leur vie s'écoule dans ces alternatives monotones. Elles n'ont même pas la distraction du travail; elles sont trop alourdies pour se livrer à une occupation active et elles ont assez à faire de traîner leur ventre. Victimes du bien public, elles restent reléguées à perpétuité dans l'emploi sans gloire de pots à miel.

Les pucerons qui vivent sur les plantes donnent plus de peine aux fourmis que ceux des racines. Ils les obligent à bâtir des fermes, qui sont assez souvent reliées à la fourmilière par des galeries en terre, servant à se rendre à couvert auprès des troupeaux. C'est par là que passent les vachères, soit pour la traite, soit pour aller défendre leurs pucerons contre d'autres insectes, soit pour s'occuper des œufs. Les fermes consistent en enclos, formés de murs de terre, et en bâtiments couverts, construits également avec de la terre. A l'automne, vers le commencement d'octobre, les pucerons pondent. Les fourmis emportent les œufs dans la fourmilière, où ils n'écloront que six mois plus tard, se donnent pendant tout l'hiver l'em-

barras de les soigner et reportent, au printemps, les pucerons naissants sur la plante qui convient à chacun d'eux selon son espèce. Quelque extraordinaires que paraissent ces faits, les expériences de sir John Lubbock ne permettent pas d'en douter.

En 1877, l'éminent naturaliste se procura des œufs de pucerons et les offrit à un nid de *Lasius niger*, race éminemment pastorale et élevant spécialement des pucerons de racines. Les fourmis acceptèrent le présent et prirent les œufs. Le nid, ne l'oublions point, était enfermé dans une prison de verre, sans autres ressources, par conséquent, que ce que ses gardiens lui apportaient. Les œufs commencèrent à éclore en mars. Sir John Lubbock avait conclu assez naturellement, de l'empressement avec lequel ses œufs avaient été accueillis, qu'ils provenaient de l'espèce, familière à la *Lasius niger*, des pucerons de racines. Il pourvut donc à la nourriture des petits au moyen des diverses racines que l'on trouve dans les fourmilières à bestiaux. Extrême fut son désappointement : les jeunes pucerons refusèrent de manger. Il en vit se traîner péniblement hors de la fourmilière, errer çà et là et expirer. D'autres furent transportés au

dehors par leurs mères nourricières et n'eurent pas meilleur destin. On eut beau essayer de nouvelles racines, ils mouraient de faim à côté, et il n'en resta pas un seul.

En 1878, même expérience et même désastre. Beaucoup naquirent, aucun ne vécut.

En 1879, troisième tentative. Les œufs commencèrent à éclore dans la première semaine de mars. Il se trouvait par aventure à la portée de la prison de verre, et communiquant avec elle, un vase de plantes vivaces contenant, entre autres, un pied de pâquerettes. Les fourmis prirent les nouveau-nés, les portèrent sur les pâquerettes et les y installèrent. Elles avaient reconnu la plante particulière qui convenait à ces étrangers, introduits chez elles par hasard. La preuve qu'elles ne s'étaient pas trompées, c'est que le troupeau prospéra. Les pucerons grandirent, et leurs propriétaires les enfermèrent dans une étable en terre. Ils pondirent, et les fourmis vinrent chercher leurs œufs, qu'elles emportèrent dans le nid. Il n'y a pas d'autre exemple dans le monde animal, dit sir John Lubbock, d'une prévoyance semblable. Voici des œufs qui non seulement ne serviront à rien pendant six mois, mais seront une source de fatigues et de tracas.

Les fourmis n'hésitent pas à aller au loin les chercher et à s'en imposer la charge afin d'assurer la nourriture de l'été suivant.

Les autres bestiaux sont moins bien connus que les pucerons. Ils sont moins répandus et, par conséquent, plus difficiles à observer. Le *Claviger*, petit scarabée aveugle qui sécrète une liqueur sucrée, ne se rencontre que chez les peuples très avancés en civilisation. Il est fatigant à soigner parce qu'il ne sait rien faire tout seul; on est obligé de le faire manger. Sir John Lubbock pense que lui et plusieurs de ses congénères, également aveugles, ont perdu la vue à force de vivre dans l'obscurité, au fond des souterrains où les fourmis les parquent. Quoi qu'il en soit, le *Claviger* dédommage amplement de ses peines le maître qui connaît le manger délicat découlant de la touffe de poils placée à la base de son élytre. Une fourmi en train de lécher cette touffe de poils pourrait poser pour la statue de la Sensualité. En revanche, pour qui ignore les délices de sa touffe de poils, le *Claviger* n'est qu'un parasite gênant dont on se débarrasse. Charles Lespès a essayé à plusieurs reprises d'enlever de ces animaux à des nids de *Lasius niger* et de les transporter dans d'autres nids de *Lasius niger*

qui n'en possédaient point. Ses scarabées ont tous été massacrés et mangés, à quoi il a vu clairement que les peuples arriérés auxquels il les donnait ne se doutaient pas du parti à en tirer. On les considérait et on les traitait en gibier, non en bétail.

Les fourmis déploient beaucoup de patience et de complaisance vis-à-vis des animaux domestiques que la cécité ou d'autres causes ont placés dans leur dépendance absolue. Plusieurs fourmis se régalaient d'un morceau de sucre. Charles Lespès vit un scarabée de l'espèce dite *Lomechusa* s'approcher de l'une d'entre elles et l'appeler à sa manière en lui donnant des coups d'antenne sur la tête. La fourmi interrompit à l'instant son festin et se mit à faire manger le scarabée, qui était incapable de se mettre les morceaux dans la bouche.

D'autres insectes vivent avec les fourmis sur un pied de quasi-égalité. Ce sont des relations toutes différentes, non plus de maître à bétail, mais de maître à serviteur. On ne les opprime pas, on ne les enferme pas, ils vont et viennent librement dans la fourmilière ; en revanche, on n'a point pour eux les sollicitudes intéressées dont les bestiaux sont comblés. On leur donne le vivre et le couvert en échange de leurs ser-

vices, le reste est leur affaire. Le scarabée baptisé *Beckia* par sir John Lubbock est un petit animal vif et remuant, trottant avec activité dans la fourmilière et aux environs, gênant sans cesse les fourmis, qui conservent à son égard une attitude passablement dédaigneuse et feignent de ne pas le voir. Sir John Lubbock, qui a observé le *Beckia* dans ses maisons de verre, croit qu'il est, de son métier, balayeur. Il fait le service des boues.

A côté des bestiaux et des domestiques, il y a encore les animaux d'agrément, correspondant à nos serins et à nos levrettes. Quelquefois, on n'en garde qu'un de chaque espèce par fourmilière; c'est le cas du *Chennium* et du *Batrisus*. Si vous me demandez en quoi ces animaux *amusent* les fourmis, je vous répondrai que les fourmis aiment beaucoup le plaisir, qu'elles sont gaies, joueuses, et qu'elles possèdent des *sports*, ni plus ni moins que les étudiants de Cambridge. Elles ont la gymnastique, le jeu de cache-cache, les combats simulés. Le révérend Gould déclare positivement, dans son *Account of english Ants*, qu'elles ont des « amusements » et des « exercices récréatifs ». Huber les a parfaitement vues se divertir à la lutte. Forel, qui n'en croyait pas Huber, a été obligé

de se rendre à l'évidence. « Malgré l'exactitude, dit-il, avec laquelle Huber décrit ce fait, j'avais peine à y croire avant de l'avoir vu moi-même; mais une fourmilière *pratensis* m'en donna l'exemple à plusieurs reprises, lorsque je m'en approchai avec précaution. Des ouvrières se saisissaient par les pattes ou par les mandibules, se roulaient par terre, puis se relâchaient, s'entraînaient les unes les autres dans les trous de leur dôme pour en ressortir après, etc. Tout cela sans aucun acharnement, sans venin; il était évident que c'était purement amical. Le moindre souffle de ma part mettait aussitôt fin à ces jeux. J'avoue que ce fait peut paraître imaginaire à qui ne l'a pas vu, quand on pense que l'attrait des sexes ne peut en être cause. » On se croirait aux beaux temps de la Grèce, lorsque les jeunes hommes s'exerçaient en public aux jeux athlétiques.

Il nous reste encore à parler de deux familiers du foyer, entre lesquels il n'y a qu'un trait de ressemblance. La *Stenamma Westwoodii* et la *Solenopsis fugax* sont des naines, des fourmis naines, mais combien différentes pour les sentiments et le caractère! La *Stenamma* est une bonne petite créature, gaie et inoffensive, qui a su se faire adopter par la *Formica rufa* et la

Formica pratensis, deux colosses en comparaison. Dans leurs fourmilières, elle est de la maison. Elle y est même gâtée. Elle houspille ses grosses amies; à la promenade, elle se fait porter sur leur dos; elle se jette à chaque instant dans leurs pattes. Les bonnes géantes souffrent tout avec une débonnaireté admirable. Les jours de déménagement, on voit gambader autour d'elles des troupes de *Stenammas*, impudentes comme des Triboulet, dérangeant les travailleuses pour leur dire des choses oiseuses, encombrant le chemin, bref, se conduisant en personnes à qui tout est permis, qui le savent et qui en abusent.

La *Solenopsis* est aussi redoutée que l'autre est aimée. C'est l'ogre des fourmis. De taille minuscule, elle fait des trous dans les murs des fourmilières, s'y cache et profite des moments où les nourrices sèches, chargées de la *nursery*, se relâchent de leur surveillance, pour voler les enfants et les emporter dans son antre, où elle les dévore. Représentez-vous, dit sir John Lubbock, les murs de vos maisons habités par de petits nains, qui, de temps en temps, emporteraient un de vos enfants dans leur horrible caverne. — C'est affreux, et nous avons hâte de passer à un sujet moins pénible.

VII

Les communautés agricoles représentent chez les fourmis le type de société le plus élevé qui existe actuellement. On n'en rencontre guère que dans les pays chauds, où elles sont connues depuis de longs siècles, puisque le Talmud s'en est occupé et contient des règlements sur leurs provisions de grains. Soit dit en passant, ces règlements, que les curieux trouveront dans la Mischna, n'avaient pas toute la clarté désirable, puisqu'ils ont fait couler des flots d'encre. Plusieurs commentateurs, entre autres l'illustre Moïse Maïmonide, médecin de Saladin, ont discuté à perte de vue sur la question de savoir à qui appartiennent les grains emmagasinés par les fourmis : à celui qui les trouve, ou au propriétaire du terrain? Aucun de ces savants hommes ne paraît s'être souvenu des droits des fourmis.

Les récoltes que le Talmud enseigne à voler selon la loi ne sont pas toutes des moissons proprement dites, venues par culture. Une portion se compose de graines et de plantes sauvages, que la fourmi n'a que la peine de ramasser, ou de grains pillés dans nos champs de blé et d'orge. Je reconnais que cette dernière circonstance excuse jusqu'à un certain point Maïmonide et ses confrères. L'historien turc Hassan-Ali [1] a décrit avec admiration les brigandages de la petite fourmi rouge, si commune aux Indes. « Elle est si petite, dit-il, qu'il en faut une douzaine pour porter avec bien de la peine un grain de froment ou d'orge, gros comme la moitié d'un grain anglais. Je les ai vues parcourir avec leur charge des distances de six cents à mille mètres. Elles se placent sur deux lignes, celles qui vont et celles qui reviennent, marchant d'un pas régulier et ne faisant pas de détours, quand même il se trouverait une marche d'escalier sur leur passage. Les fourmis en train de retourner à vide vers le champ ne manquent jamais de dire bonjour aux fourmis qu'elles rencontrent chargées et se dirigeant vers le grenier commun; mais ce « bonjour »

1. Auteur de l'*Histoire des Musulmans*.

est si rapide que la marche de la colonne n'en est pas troublée ni retardée. »

Le grenier est tenu avec ordre. Si la moisson n'a pu se faire que par l'humidité, au premier temps sec on sort le grain et on le met sécher au grand air. La fourmi possède d'ailleurs un procédé pour l'empêcher de germer. La preuve en a été fournie à mainte reprise. Empêchez la fourmi d'entrer dans son magasin, le grain pourrira et sera perdu. Laissez-la faire, il n'y aura jamais d'accident. Aldrovandus et Charles Lespès ont reconnu que le procédé consistait à couper la radicule. On peut ajouter qu'elle opère à bon escient, en choisissant son moment. L'*Atta structor* attend que la germination ait commencé. Elle a pour le grain germé le goût des Chinois pour les œufs couvés.

Les fourmis d'Amérique sont particulièrement avancées en agriculture. On les a beaucoup observées depuis quelque vingt ans, et les détails qu'on va lire sont empruntés à des ouvrages récents de naturalistes américains.

Une fourmi originaire du Texas, la *Pogonomyrmex barbatus*, cultive la plante nommée vulgairement « riz de fourmi ». Elle choisit des champs situés près de son logis et les défriche, c'est-à-dire qu'elle arrache et emporte les plantes

qui s'y trouvent : grosse besogne dans un sol aussi riche et sous un soleil aussi chaud. Chaque champ a de dix à douze pieds de diamètre et une forme arrondie. La fourmi l'entoure d'un petit mur de terre, fait ses semailles et sarcle avec soin en attendant la moisson. Elle nettoie aussi une bande de terrain en dehors du mur, de peur que les mauvaises herbes n'envoient leurs graines dans son domaine. La récolte a lieu en novembre, et l'on tâche de la rentrer par un temps sec. Si la saison est humide, la fourmi profite du premier beau jour, comme il a été dit plus haut, pour porter son riz au soleil, le sécher et ôter les grains avariés.

Une de ses sœurs du Nicaragua est une maraîchère distinguée. Elle cultive le champignon avec succès. Une escouade d'ouvrières monte sur un certain arbre dont elle découpe les feuilles en petits ronds. Une autre escouade, placée sous l'arbre, ramasse les ronds et les porte à l'endroit choisi, près de la fourmilière. Là, ils sont disposés en piles de manière à former ce qu'on appelle, en style de jardinage, une couche. Le terrain ainsi préparé est extrêmement favorable à une variété de champignons dont la Nicaraguaise est friande.

Ces escouades d'ouvrières se partageant la

besogne — voilà un fait dont l'importance n'aura pas échappé au lecteur. Le principe de la division du travail, que tant de peuples humains ignorent encore, est familier aux fourmis. Un naturaliste allemand raconte qu'un habitant d'Insprück donnait chaque matin du sucre en poudre, sur le rebord de sa fenêtre, aux fourmis de son jardin. Un jour, il eut la fantaisie de mettre le sucre dans un vase, suspendu par une ficelle à la barre d'appui de la fenêtre. Il prit ensuite quelques fourmis et les plaça dans le vase, afin qu'elles pussent montrer le chemin à leurs compagnes. Effectivement, il s'établit bientôt un courant de fourmis, du jardin au sucre, en passant par la barre d'appui et la ficelle. C'était un long détour. Le troisième jour, la nouvelle route était abandonnée. Quelques fourmis, installées dans le vase, jetaient le sucre par-dessus bord; leurs camarades, postées en dessous, le ramassaient, et le détour par la ficelle était supprimé.

Un autre naturaliste a suivi le déménagement d'une tribu d'*Ægodoma*. La bande avait des bagages et il fallait descendre une côte raide. Les porteuses s'arrêtèrent en haut de la pente, posèrent leurs paquets et les firent rouler en bas, où d'autres porteuses les prirent, les premières retournant au nid se charger.

Des manœuvres aussi compliquées n'exigent pas seulement du raisonnement. Pour s'entendre, il faut se parler. Aussi les fourmis parlent-elles. Comment? on ne le sait pas encore. Sir John Lubbock a installé un microphone près d'un nid. Il a très bien entendu les pas des fourmis, mais rien d'autre. A la vérité, ce n'est pas une preuve; il se peut fort bien que les fourmis produisent des sons hors de notre perception. Diverses expériences tendraient cependant à démontrer qu'elles ne communiquent pas, comme l'homme, au moyen de sons. Des fourmis emprisonnées auprès d'un tas de miel, à une très courte distance du nid, mais hors de la vue, ne peuvent pas *appeler*; la chose est indubitable, puisque leurs camarades n'accourent point et ne les découvrent que par hasard. Lâchez-en une seule, elle ira immédiatement prévenir de la présence du miel, et ouvrières d'arriver en foule : elle a parlé.

La même expérience, faite avec des œufs, donne les mêmes résultats. Lorsque la première fourmi à qui l'on montre une soucoupe remplie d'œufs emporte sur-le-champ un œuf, on peut supposer que ses sœurs comprennent en la voyant, sans qu'il soit besoin de paroles, de quoi il s'agit. Mais si la fourmi s'en va les mains

vides chercher du secours, il est indéniable qu'il y a eu *explication* entre elle et les ouvrières qu'elle ramène. Ceci établi, traduisons sir John Lubbock. Il venait de faire voir à une *Lasius niger*, reconnaissable à une marque de couleur, l'emplacement d'un tas de larves. C'était l'après-midi, à 4 h. 40.

« Elle les examina soigneusement, mais retourna à la maison sans en emporter. A ce moment-là, toutes les fourmis étaient rentrées; il n'y avait personne dehors. Moins d'une minute plus tard, elle ressortit, suivie de huit amies, et la petite troupe se dirigea tout droit du côté des larves. Quand elles furent aux deux tiers du chemin, j'emprisonnai la fourmi marquée; les autres hésitèrent quelques instants, puis tournèrent les talons et regagnèrent le logis avec une diligence extraordinaire. A 5 h. 15, je remis la fourmi marquée auprès des larves. Elle s'en alla encore à la maison *sans en emporter*, ressortit au bout de quelques secondes avec treize amies, et toutes ensemble prirent la direction des larves. »

N'allez point croire que toujours la première ramène les autres et leur serve de guide. Parfois elle les *envoie*, après leur avoir indiqué le chemin, et même très précisément, car ayant à

décider entre six ou huit sentiers rendus à dessein exactement semblables, les survenantes se trompent rarement. On les voit au surplus s'arrêter à causer, gesticuler avec leurs antennes et modifier leur conduite selon ce qu'elles viennent d'apprendre. Non seulement elles expliquent leur affaire, mais elles la raisonnent. Une fourmi ayant un gros tas de larves à rentrer ira chercher une escouade d'ouvrières plus nombreuse que la fourmi n'ayant qu'un petit tas.

Toutes les espèces ne sont pas également avancées dans la science du langage. Celles qui parlent le mieux ont un grand avantage sur les autres, surtout dans les batailles, où elles peuvent mieux se concerter. Quelques espèces se comprennent entre elles, mais la plupart parlent des langues entièrement différentes et ne s'entendent pas de peuple à peuple.

VIII

Il est avéré que les fourmis, pas plus que les hommes, ne pratiquent la fraternité des peuples. Elles s'égorgent aussi bien entre nids de même espèce que d'une espèce à l'autre. Sauf de rares exceptions, qu'on verra tout à l'heure, le mieux que puisse espérer une fourmi introduite chez autrui, c'est d'être chassée. Presque toujours, elle est massacrée sur place.

Cette haine sauvage de l'étranger rend d'autant plus remarquable la conduite mutuelle des habitantes d'une même cité. Elles se connaissent toutes, fussent-elles un million et davantage. Jamais vous ne verrez une dispute entre deux concitoyennes. Par parenthèse, sir John Lubbock admire beaucoup l'harmonie qui règne dans une fourmilière. Il y voit une preuve de bon caractère qui le ravit. C'est le

seul point sur lequel je ne puisse être de l'avis du savant naturaliste; dans l'intérêt de notre thèse commune, qui est de montrer que les fourmis ont une manière d'âme, j'aurais préféré moins d'égalité d'humeur.

Les fourmis ont bonne mémoire. Elles se reconnaissent après une longue séparation. Sir John Lubbock a divisé des nids en deux parties, soit A et B, qu'il a emprisonnées à part. Au bout d'environ six semaines, il commençait à remettre une à une les captives de B dans A. Elles étaient parfaitement reçues. Avant lui, Huber avait déjà été touché des démonstrations non équivoques de joie et de tendresse avec lesquelles les absentes sont accueillies à leur retour.

Sir John Lubbock essaya de mettre en même temps dans A une fourmi de B et une autre fourmi de même espèce, mais prise dans un nid étranger. Il n'y eut pas d'hésitation. On fit fête à l'ancienne camarade et on assomma l'autre. L'expérience fut renouvelée souvent et le résultat ne varia jamais.

Au bout de quelques mois, il y eut un changement dans l'accueil réservé aux fourmis revenant de captivité. Il était né à A, dans l'intervalle, toute une nouvelle génération qui

n'avait pas connu les exilées, en sorte qu'il commença à y avoir des erreurs. Plusieurs des absentes furent attaquées à leur rentrée; toutefois l'affaire n'alla jamais loin. D'autres fourmis, — des anciennes sans doute, — accouraient, on s'expliquait et tout s'arrangeait. Les trois dernières bannies furent rendues à A un an et neuf mois après en avoir été enlevées; elles furent reconnues et traitées en amies.

Il n'est pas nécessaire que les fourmis ravies à la communauté soient déjà nées pour être plus tard reconnues. On peut enlever les œufs, les faire éclore à part et remettre les jeunes dans le nid. Il y aura un peu plus d'hésitation, quelques individus « plus ignorants ou plus soupçonneux que le reste » manifesteront des doutes et essayeront de maltraiter les pauvres innocentes; mais ici encore il y aura intervention, explication, les doutes seront levés et les nouveau-nés rétablis dans tous leurs droits.

Au contraire, profitez de la passion des fourmis pour les fonctions de nourrice, enfermez-en quelques-unes avec des œufs provenant d'un nid de leur espèce, mais étranger, et observez ce que deviendront leurs nourrissons. Tous ceux que vous rendez à leur patrie

d'origine y sont choyés à l'égal des autres enfants de la maison, quoiqu'ils aient certainement pris de leurs bonnes des manières et un langage ou, tout au moins, un accent étrangers. Tous ceux que vous placez dans le nid de leurs éleveuses courent à une mort certaine : on les tue.

La *Lasius flavus* fait exception par la douceur de ses mœurs. Une fourmi d'une communauté sœur est une étrangère, qui excite la curiosité et qu'on ne tient pas toujours à garder chez soi; cependant on ne l'assassine pas et quelquefois on lui accorde le droit de cité. Sir John Lubbock a assisté à des colloques animés entre les habitantes de la ville et la nouvelle venue introduite par lui. On l'entourait, on la faisait jaser avec un intérêt visible, assez souvent on l'emmenait à l'intérieur, tout en marquant qu'on ne se méprenait point et qu'on la savait étrangère. De son côté, l'étrangère se sentait en pays ami; elle n'avait pas peur, acceptait les invitations et, si elle se trouvait bien, s'installait définitivement. On a vu des *Lasius flavus*, se trouvant dans la situation du petit Poucet après que ses parents l'eurent perdu dans les bois, entrer de leur propre mouvement dans un nid de leur race, demander l'hospitalité, et

tantôt l'obtenir, tantôt être priées de continuer leur chemin.

Nul doute que la réponse à leur prière ne dépendît de l'humeur des premiers passants à qui elles s'adressaient. C'était une chance à courir, une question de physionomie. Sir John Lubbock laisse échapper ici quelques petits aveux qui prouvent que ses favorites ne sont pas parfaites. Grâce au ciel, elles ont leurs défauts, tout comme lui et moi, et — c'est le point décisif — elles ne sont pas toutes pareilles entre elles. Il y a la bonne fourmi et la méchante fourmi, l'affectueuse et l'insensible, la charitable et l'égoïste. Vous en voyez qui passent avec indifférence auprès d'une camarade blessée ou malade. Survient un bon Samaritain qui s'arrête, examine attentivement l'invalide et le transporte à la maison avec de telles précautions que sir John Lubbock s'écrie : « Il serait difficile à quiconque aurait été témoin de cette scène, de refuser à cette fourmi la possession de sentiments d'humanité. »

Une autre fois, c'est un nid tout entier qui s'était dévoué à une pauvre impotente, privée par un accident de l'usage de ses membres. On la faisait manger, on la portait, on l'emmenait prendre l'air, on la rentrait ; jamais on ne l'ou-

blia pendant près de deux mois que dura sa maladie.

Elles savent panser les plaies. On les voit s'approcher des blessées et déposer une goutte d'une certaine liqueur sur leur mal.

Elles rendent la justice. Le 23 avril 1880, une *Formica fusca* fut condamnée au bannissement par la communauté. La fourmi chargée de l'exécution de l'arrêt saisit la coupable, qui résistait faiblement, et s'efforça de la porter hors du territoire de la cité. Comme elle se heurtait de tous côtés aux murs de leur prison commune (la scène se passait dans un des cachots de verre), sir John Lubbock eut la charité d'installer un pont de papier menant hors de l'enceinte de la prison. La fourmi y monta immédiatement, porta la condamnée jusqu'à l'autre extrémité du pont, l'y laissa choir et s'en retourna paisiblement à la maison.

Après ces exemples, choisis entre beaucoup, il serait puéril de nier l'existence du sentiment moral chez la fourmi. Nous avons déjà montré qu'elle parle, raisonne et possède le progrès. Que lui manque-t-il pour devenir, sinon le roi, — la place est prise pour le moment, — du moins le vice-roi de la création? Il lui manque la taille. Une race appelée à dominer sur

la nature doit présenter un certain rapport de grandeur avec les arbres, les fleuves, les animaux, etc. La fourmi, hélas! ne présente pas ce rapport. Elle est, à cet égard, dans une situation d'infériorité absolue. On a dit qu'elle était aussi très inférieure par les sens. Le fait n'est rien moins qu'établi.

Sir John Lubbock a prouvé, par une série d'expériences définitives, qu'elle distingue les couleurs que nous connaissons et que son œil en perçoit qui échappent au nôtre. Tout le monde sait que le spectre solaire est borné, pour nous, d'un côté, par le rouge, de l'autre, par le violet, au delà desquels la science démontre l'existence de rayons échappant à notre appareil visuel et qui sont l'ultra rouge d'une part, l'ultra-violet de l'autre part. Eh bien! du côté du rouge, les limites de la vue de la fourmi sont à peu près les mêmes que pour l'homme, plutôt plus étendues; du côté du violet, elles sont beaucoup plus étendues et la fourmi perçoit au moins l'ultra-violet, qui lui inspire, soit dit en passant, une vive répulsion [1].

Nous ferons remarquer à ce propos qu'il nous

1. J'engage vivement le lecteur à lire le récit de ces curieuses expériences, trop longues pour être rapportées ici, dans l'ouvrage de sir John Lubbock.

est impossible de nous représenter l'aspect que le monde offre aux fourmis. L'aspect de coloration n'est pas le même, la chose est certaine, puisqu'elles distinguent des nuances invisibles pour nous. On a aussi de fortes raisons de croire que les formes sont altérées pour elles par la construction de leur œil, formé de facettes dont le nombre, chez certaines espèces, s'élève à un millier. Elles voient peut-être en *mosaïque*, à moins que chaque facette ne reproduise l'image complète, auquel cas l'impression « voir double » resterait pour elles bien au-dessous de la réalité. D'autre part, elles possèdent, en supplément des yeux à facettes, un, deux ou trois yeux simples, *ocelli*, qui voient comme les nôtres, sauf que l'image est renversée. Tout cela est compliqué et doit produire un état mental sensiblement différent du nôtre. Les sensations d'un mâle *Pratensis*, qui voit mille reines où il n'y en a qu'une et qui se croit l'époux de toutes, échappent à notre analyse. S'il a quelque philosophie et qu'il ait réfléchi au pyrrhonisme, il doit dire à ses princesses, avec le Marphurius du *Mariage forcé* : « Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit. »

L'ouïe de la fourmi est encore *terra incognita*. Longtemps on l'a crue sourde, mais on est en train de découvrir qu'elle a des oreilles dans les pattes. Elle est même musicienne.

L'odorat est excellent. En somme, tout balancé, il est possible que, dès à présent, elle n'ait rien à nous envier du côté des sens. J'estime que du côté de l'intelligence elle est supérieure à beaucoup d'hommes en ce qu'elle ne fait jamais de raisonnement faux, de ces raisonnements appelés irrévérencieusement « raisonnements de femme ». Elle ne réfléchit pas toujours, elle a peu d'imagination et n'est guère inventive, même lorsqu'il s'agit d'atteindre un but ardemment convoité; mais quand elle se décide à réfléchir et à combiner, elle montre beaucoup de bon sens et de jugement.

« En présence de ces faits, dit sir John Lubbock, il est impossible de ne pas se demander jusqu'à quel point les fourmis ne sont que des automates perfectionnés, jusqu'à quel point ce sont des êtres conscients. Quand nous voyons une fourmilière occupée par des milliers d'habitants industrieux qui creusent des chambres, percent des tunnels, établissent des routes, gardent leur demeure, vont aux provisions, font manger les petits, soignent leurs animaux do-

mestiques, — chacun remplissant ses devoirs avec diligence et sans confusion, — il est difficile de leur refuser le don de la raison, et les observations qui précèdent tendent à confirmer l'opinion que leurs facultés mentales sont de la même nature que celles de l'homme et qu'il n'y a entre elles qu'une différence de degré. »

La conclusion est inattaquable, à condition de tenir grand compte de ce degré qui, seul, nous sépare. La fourmi possède les facultés mentales dont l'ensemble constitue l'âme, la fourmi a donc une âme; seulement, elle a pour ainsi dire une petite âme, proportionnée à sa taille et à ses moyens physiques, image rétrécie et affaiblie de la nôtre, *animula* et non *animus*. L'homme et l'animal sont désormais placés sur la même échelle, c'est entendu; il reste à savoir si la distance qui les sépare est incommensurable. Gœthe, le précurseur de Darwin en Allemagne, comme Lamarck l'a été en France, et à qui n'avaient point échappé les conséquences philosophiques du système de l'évolution, Gœthe a dit, en s'adressant à l'homme :

[dich fähig,
Freue dich, höchstes Geschöpf der Natur, du fühlest
[aufschwang,
Ihr den höchsten Gedanken, zu dem sie schaffend sich
Nachzudenken . . . . . .

« Réjouis-toi, créature suprême de la Nature, de pouvoir *repenser* après elle la plus haute pensée à laquelle elle se soit élevée en créant! »

Nachdenken, *repenser* la pensée de la Nature, — la différence est là et n'est que là, mais cela suffit. Jusqu'à ce que l'on ait prouvé que la fourmi conçoit les lois de l'univers, — bien ou mal, à la manière d'un Renan ou à la manière d'un sauvage abruti, il n'importe, — il subsistera entre la « créature suprême » apostrophée par Gœthe et les autres créatures qui s'élèvent à la suite par l'évolution un fossé infranchissable. Sir John Lubbock lui-même croit-il qu'en leur accordant des millions d'années pour nous rattraper, ses intéressantes clientes en arriveront jamais à poser une de leurs mignonnes pattes sur le bord du fossé et à *nachdenken* si peu que ce soit? Je me figure qu'il ne le croit pas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

La danse 1

Histoire d'un homme médiocre 45

A propos de contes de fées 77

Un condottiere de la mer 103

Le cérémonial en Chine 173

Philippe II et ses filles 199

Les idées de Napoléon Ier sur le mariage. 227

Un don Juan japonais 243

L'ame des fourmis 279

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

TABLE DES MATIÈRES

La danse 1

Histoire d'un homme médiocre 45

A propos de contes de fées 77

Un condottiere de la mer 103

Le cérémonial en Chine 173

Philippe II et ses filles 199

Les idées de Napoléon Ier sur le mariage. 227

Un don Juan japonais 243

L'ame des fourmis 279

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

41625119

ESSAIS

ET FANTAISIES

PAR

ARVÈDE BARINE

140

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Yt 6103 A. 1

Librairie HACHETTE et Cie, Boulevard Saint-Germain, 79, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE A 3 FR. 50 LE VOLUME

FORMAT IN-16

Études littéraires.

Albert (Paul) : *La poésie*, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays. 1 vol.
— *La prose*, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays. 1 vol.
— *La littérature française des origines à la fin du* XVIe *siècle*. 1 vol.
— *La littérature française au* XVIIe *siècle*.
— *La littérature française au* XVIIIe *siècle*. 1 vol.
— *La littérature française au* XIXe *siècle*. 2 vol.
— *Variétés morales et littéraires*. 1 vol.
— *Poètes et poésies*. 1 vol.

Berger (Adolphe) : *Histoire de l'éloquence latine*, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, publiée par M. V. Cucheval. 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bersot : *Un moraliste; études et pensées*.

Bossert : *La littérature allemande au moyen âge*. 1 vol.
— *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*. 1 vol.
— *Gœthe et Schiller*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Brunetière : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. 2 vol.

Caro : *La fin du* XVIIIe *siècle; études et portraits*. 2 vol.

Deltour : *Les ennemis de Racine au* XVIIe *siècle*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Deschanel : *Études sur Aristophane*. 1 vol.

Despois (E.) : *Le théâtre français sous Louis XIV*. 1 vol.

Gebhart (E.) : *De l'Italie*, essais de critique et d'histoire. 1 vol.
— *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Les origines de la Renaissance en Italie*.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girard (J.), de l'Institut : *Études sur l'éloquence attique* (Lysias, — Hypéride, — Démosthène). 1 vol.
— *Le sentiment religieux en Grèce*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Janin (Jules) : *Variétés littéraires*. 1 vol.

Laveleye (E. de) : *Études et essais*. 1 vol.

Lenient : *La satire en France au moyen âge*. 1 vol.
— *La satire en France, ou la littérature militante au* XVIe *siècle*. 2 vol.

Lichtenberger : *Etudes sur les poésies lyriques de Gœthe*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Martha (C.), de l'Institut : *Les moralistes sous l'empire romain*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le poème de Lucrèce*. 1 vol.
— *Études morales sur l'antiquité*. 1 vol.

Mayrargues (A.) : *Rabelais*. 1 vol.

Mézières (A.), de l'Académie française : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*.
— *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*. 1 vol.
— *Contemporains et successeurs de Shakespeare*. 1 vol.
Ouvrages couronnés par l'Académie française.
— *Hors de France*. 1 vol.
— *En France*. 1 vol.

Montégut (E.) : *Poètes et artistes de l'Italie*. 1 vol.
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques*. 1 vol.
— *Essais sur la littérature anglaise*. 1 vol.

Nisard (Désiré), de l'Académie française : *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence*. 2 vol.

Patin : *Études sur les tragiques grecs*. 4 vol.
— *Études sur la poésie latine*. 2 vol.
— *Discours et mélanges littéraires*. 1 vol.

Pey : *L'Allemagne d'aujourd'hui*. 1 vol.

Prévost-Paradol : *Études sur les moralistes français*. 1 vol.

Sainte-Beuve : *Port-Royal*. 7 vol.

Taine (H.), de l'Académie française : *Essai sur Tite Live*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Essais de critique et d'histoire*. 2 vol.
— *Histoire de la littérature anglaise*. 5 vol.
— *La Fontaine et ses fables*. 1 vol.

Tréverret (de) : *L'Italie au* XVIe *siècle*. 2 vol.

Wallon : *Éloges académiques*. 2 vol.

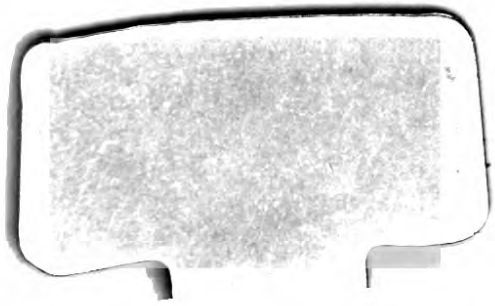
Chefs-d'œuvre des littératures étrangères.

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. Benjamin Laroche. 4 vol.

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par M. L. Viardot. 2 vol.

Dante : *La divine comédie*, traduite de l'italien par P. A. Fiorentino. 1 vol.

Ossian : *Poèmes gaéliques*, recueillis par Mac-Pherson, traduits de l'anglais par P. Christian. 1 vol.

Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. E. Montégut. 10 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Chaque volume se vend séparément.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois